

VOYAGE DE NÉARQUE.

SUITE DU LIVRE IV.

HIÉRATIS.

Un intervalle de vingt-un jours passés à Sitakus, nous conduit au premier du mois de février; et c'est à ce jour que je fixe le départ de la flotte pour Hiératis. La navigation est d'environ quarante-sept milles: elle se termine au Gilla, ou Halilah, de Mc Cluer, dont l'exactitude nous laisse fort peu à desirer dans le calcul de cette distance: c'est-là que d'Anville trouve le Kiérazin du géographe turc (1). La flotte jeta

An 325 avant J. C. 1er février. 123e jour.

(1) C'est aussi la seule indication que je trouve sur la carte de d'Anville. Gilla est une ville; Halilah ou Halilat, une colline, qui sert comme de direction aux

l'ancre dans l'embouchure d'un canal appelé *Herathemis*, formé d'une plus grande rivière qui coule à peu de distance, et que je crois être celle qui sort de Kazeron (1). *Kazeron* est, à n'en pas douter, la racine de tous les dérivés (par corruption) de ce nom que nous rencontrons sur les cartes, tels que Kiérazin, Hiératis et le Zézarine de nos géographes et voyageurs anglais. La rivière même (2), au moins à sa source, qui se trouve presqu'au pied des montagnes, est peut-être celle que Thévenot appelle *Abgine* (3), et qu'il passa dans le voisinage

---

navigateurs pour entrer dans le port de Busheer. Cette colline prend son nom de la ville, marquée sous celui de Halila dans Niebuhr. *(N. de l'A.)*

(1) *Voyez* le Kousher de Thévenot, de Niebuhr, sur les cartes de ces deux voyageurs. *(N. de l'A.)*

(2) Kazeron a une autre dénomination, celle de pays de Sapor. C'est la première ville de cette division de la Perside, que d'Anville désigne sous le nom de *Sabur* ou *Sapor*. (Voyez *Gol. ad Alfrag.* pag. 115, à la note.) Toutefois elle n'est pas la capitale; car cet auteur l'appelle Sabura. *(N. de l'A.)*

(3) On ne peut rien déterminer de positif sur le cours intérieur de ces rivières. *(N. de l'A.)*

de Karzerum (c'est ainsi qu'il écrit le nom) (1), sur sa route de Chyrâz à Bender-Regh. Les variations de ce nom découlent toutes, et de deux manières différentes, de la même origine. En effet, Kaseroon (2) devient d'abord Kazerene, Kezarene, Zezarene, Brizoene (3), et ensuite Kerazine, Kiérazin, Kiérad-sin, Hiérat-sin, Hérat-is, et peut-être Hiératen-is ou Hératémis : mais je ne prétends pas que Kazeroon et Kiérazin soient le même ; car Kazeroon (4) est à plus

---

(1) Thévenot, *partie II*, *page 149*. Elle coule à la distance d'un mille et demi de la ville ; et ce voyageur la traversa, suivant toute apparence, sur un pont construit à six milles environ plus bas. La ville est grande, mais mal bâtie. (*N. de l'A.*)

(2) Ecrit *Kazarun* par l'Edrisi, *page 125*. (N. de l'A.)

(3) Voilà, selon mon idée, le rapport qu'a le Brisoana de Ptolémée et de Marcien avec Zézarine ; mais, je le répète, ce n'est qu'une conjecture. (*N. de l'A.*)

(4) Après avoir formé cette autre conjecture, j'ai eu la satisfaction de la voir justifiée par un passage d'Otter (*vol. I, p. 310*), où cet auteur écrit *Kiaziran*, *Kiaziroun*, comme étant la véritable orthographe de Kazerun en langue orientale. Cette circonstance, en même temps qu'elle prouve la transposition perpétuelle

de cinquante milles dans l'intérieur des terres, et le Kiérazin du géographe turc est sur la côte. Je suppose seulement qu'il existe quelque rapport entre l'un et l'autre par le moyen du district ou de la rivière. D'Anville a observé qu'on ne découvre point sur les cartes modernes le Kiérazin de la côte, mais que le nom s'est conservé dans nos cartes anglaises sous celui de Zézarine, appliqué à une petite île située à près de cinquante milles en mer. D'Anville a parfaitement raison; mais au temps où ce savant écrivoit, ni la position de cette île, ni celle d'une autre nommée *Kenn*, n'étoient déterminées avec quelque précision : elles l'ont été depuis, et d'après une observation du capitaine Moore, de laquelle il résulte que Kenn (1) gît par 27° 54′ de latitude, et Zézarine par 28° 8′. Kenn est un banc de sable

---

de syllabes (que j'ai fait remarquer si souvent au lecteur), comme celle de Kiaziran pour le Kiérazin de d'Anville, établit le plus parfaitement possible le rapport de ce même Kiérazin avec Kezarem et Zezarem : donc le rapport de la ville avec la rivière et son bas-fond, est clairement démontré. *(N. de l'A.)*

(1) Coll. de Dalrymple, *p. 46.* (N. de l'A.)

rond, de la longueur tout au plus d'un demi-mille, et Zézarine (1) a quelque chose de plus en étendue, avec un rocher dans le milieu. L'un et l'autre sont à seize ou dix-sept lieues de la côte. Kenn reçoit aussi, des pilotes, naturels du pays, le nom de *Cock* ou de *Perse*, et Zézarine celui d'*Arabie*. Ici se présente à notre attention une circonstance très-digne de remarque, et qui, bien qu'elle ait échappé à la sagacité ordinaire de d'Anville, dépose éminemment de la pénétration qui caractérise les recherches de ce grand géographe; car Zézarine, l'île, a certainement autant de rapport avec un Zézarine situé sur le continent, qu'il en existe entre Kenn et son Kaneh-Sitan, le Kenn de nos cartes anglaises. Il y a une autre île isolée, qui s'appelle *May*, à plus de soixante lieues de la côte, et qui gît par 25° 50′ de latitude. Je n'en fais mention ici que pour donner une nouvelle preuve de la relation continuelle qui existe entre ces petites portions de terre situées en mer et le continent; car l'Edrisi place sur la route de Chyrâz à Siraff un May, presqu'en face duquel

(1) Keyn et Zazarem, selon Mᶜ Cluer. (*N. de l'A.*)

est cet îlot, qui a probablement un rapport quelconque avec le May de la route. J'espérois rencontrer aussi un Kiérazin dans l'Edrisi ; mais les routes de cet auteur sont toujours celles tracées dans les journaux des caravanes, et il est bien rare qu'elles nous offrent la plus légère esquisse de la côte.

Arrien ne donne aucun détail particulier touchant Hiératis; il se borne à dire qu'Hiératis étoit sur une île formée par un bras de la rivière du voisinage. Qu'une île de cette nature, et qui ressemble au *delta* d'un fleuve, ne se trouve pas marquée sur nos cartes anglaises, c'est en quoi je ne vois rien d'extraordinaire, par la raison qu'elle seroit naturellement confondue avec la côte. Mais d'Anville place ici une île dont il écrit le nom *Cousher*, et qui est le Koucher de Thévenot : ce voyageur n'y débarqua pas ; mais il décrit Koucher comme une île grande et belle, et nous offre une donnée pour en établir (au moins par conjecture) la distance jusqu'à Busheer, lorsqu'il déclare avoir passé ce port entre deux et trois heures du matin, et s'être trouvé vis-à-vis de Koucher à sept heures et demie. Les renseigne-

mens que nous fournit Niebuhr correspondent à ceux-ci. Lors de son arrivée à Kormudsch, sur la route qu'il tint pour se rendre de Busheer à Chyrâz, il fait mention d'un bras du golfe qui s'étend depuis Busheer (1) jusque dans l'intérieur du pays, tourne ensuite du côté du midi, et revient se jeter dans le golfe un peu plus bas vers l'est. A l'endroit où ce bras du golfe doit s'y décharger, la carte de Niebuhr nous présente Khôre-Esseri; et comme *khôre* signifie un canal ou une division, je ne doute guère que ce ne soit là l'Hératémis d'Arrien, et que Khor-Esser (2) ne soit le Koucher de Thévenot : à la vérité Niebuhr n'est pas fort exact dans ce qu'il nous dit du bras du golfe (3) qui part de Busheer : car ce bras n'existe point, ainsi que me

---

(1) *Voyez* Niebuhr, *vol. II, page 81*. (N. de l'A.)

(2) Khôre-Esseri signifie, mot à mot, le *canal* ou *passage d'Esser*. Esser doit avoir indubitablement un sens relatif. *(N. de l'A.)*

(3) J'emploie ici la propre expression de cet auteur : mais c'est plutôt un bras considérable du golfe, qu'il fait arriver jusque dans la baie de Busheer. *Voyez* la carte de Niebuhr. *(N. de l'A.)*

l'assure M. Jones, qui a résidé durant plusieurs années à Busheer; et il paroît assez extraordinaire que Niebuhr ait marqué ce même bras sur sa propre carte (1), et que cependant il nous donne celle du capitaine Simmons (2), sur laquelle on ne découvre aucune rivière ou fleuve beaucoup plus fort qu'un simple ruisseau. Comme Niebuhr ne vit jamais lui-même ce Khôre-Esseri, tout ce que nous pouvons conclure de sa relation, c'est qu'à force de recherches et d'informations prises auprès des naturels du pays, il apprit qu'il existoit une rivière renfermant un *delta* dans l'intervalle d'une de ses embouchures à l'autre, et que le canal ou le bras oriental s'appeloit Khôre-Esseri. Ce canal, faute de renseignemens plus précis, Niebuhr ne put en déterminer la position avec quelque certitude. Mais ce qui ne fait pour moi la matière d'aucun doute, c'est qu'une rivière quelconque, remarquable par les mêmes traits caractéristiques, va se décharger jusque dans le golfe, à la distance de dix à vingt milles est de Bu-

(1) *Vol. II, p. 97*, édition d'Amsterdam. *(N. de l'A.)*
(2) *Vol. II, page 75.* (N. de l'A.)

sheer; et une semblable rivière répond à l'Hiératis et à l'Hératemis d'Arrien. M. Jones a connoissance d'un bras de mer peu profond qui s'avance dans l'intérieur des terres près de Halila; et quoiqu'il n'admette pas les circonstances particulières dont Niebuhr lui fait ici l'application, je ne regarde pas comme impossible que le bras de mer dont il s'agit, forme, en se subdivisant, un canal qui s'étende jusque vers l'est.

De Hiératis, la flotte appareilla le matin du jour suivant, et vint jeter l'ancre à l'embouchure du torrent désigné sous le nom de *Padargus*. Tout le lieu, dit Arrien, est une péninsule, qui indique Busheer, ou Bender-Rischer, de la manière la plus précise. Ici le journal ne donne aucune distance; et c'est, de la part de Néarque, une omission constante que nous avons pu remarquer toutes les fois que la flotte passe un cap et qu'elle vient mouiller sous l'abri qu'il lui offre (1). J'inclinerois donc à conclure, si la géographie de d'Anville ne con-

Ville de Mésambrie. Le Padargus. Rivière Padagrus. 2 février. 124e jour.

---

(1) Voyez en effet les divers mouillages de la flotte, après qu'elle a eu passé le mont Eirus, le cap Jask, et Tarsia. *(N. de l'A.)*

trarioit pas cette opinion, que Hiératis étoit placé à une distance peu considérable de la croupe de ce cap à l'est; que la flotte avoit choisi ce mouillage par la seule raison qu'elle ne put doubler le cap dans la soirée du jour précédent, et qu'elle fit voile dans le port dès la pointe du jour. Toutes ces circonstances s'accordent assez avec la position que Thévenot donne à Koucher, et contribuent beaucoup à éclaircir l'obscurité profonde qui enveloppe cette partie de la côte.

L'orthographe du nom de Busheer varie à l'infini, et peut-être plus que celle d'aucun autre nom de lieu situé dans le golfe (1); car il est écrit *Rusheer* ou *Rischer*, et s'applique généralement aujourd'hui à l'ancienne ville ou bien à un fort; et au moyen de l'addition de *bender* ou *port* que reçoit ce nom, il subit toutes les formes diverses sous lesquelles nous l'offrent les cartes : mais de tous les géographes, Niebuhr est celui qui vient le dernier; il écrit le nom,

---

(1) Il est écrit *Reixel* par les Portugais, qui y possédèrent jadis un fort. Van-Keulen l'appelle *Abbeseer*. (N. de l'A.)

Abu-Shâhhr (1), et place Rischâhhr à une plus grande distance que ne doit se trouver Busheer : d'où il résulte que, comme Niebuhr eut probablement une connoissance plus parfaite du langage des naturels, nous avons enfin le véritable nom du lieu.

On ne voit pas trop bien d'où est tiré celui du Mesambria d'Arrien. En effet, quoique le mot exprime en grec l'heure de *midi*, le *milieu du jour*, nous pouvons croire avec certitude que le Mesambria d'Arrien n'est point dérivé de cette langue : l'historien grec nous le décrit comme une chersonèse, et Ptolémée, ainsi que Marcien, emploient seulement ce terme sans y ajouter un nom quelconque; d'où je suis porté à conjecturer que l'un et l'autre ont tout simplement traduit le nom naturel *Mesambria*. Nous aurons plus tard occasion de reconnoître que *Mesen* signifie une *île*, et s'applique en ce sens à un Mesene sur le Schat-el-Arab, à un autre Mesene dans la Mésopotamie, enfin à un Muçan dans le *Sinus Mesanius* de Ptolémée. Donc

---

(1) Ou *Abu-Schœhhr*. (N. de l'A.)

ce mot, en y ajoutant *bar*, un *continent* (1), remarque que nous devons aux recherches du P. Montfaucon, produit celui de *Mesen-bar-ia*, qui correspond littéralement au terme grec *Cherso-nèse* (2). Je ne donne ce raisonnement à mes lecteurs que comme une conjecture, bien que les circonstances locales me persuadent que c'est quelque chose de plus. A l'appui de cette opinion, j'ai le plan de Busheer (3) par le capitaine Simmons, avec le secours duquel je puis conduire Néarque jusqu'à l'amarrage de la flotte dans le port, aussi facilement que si j'étois sur le lieu même : car, dans ce plan, nous distinguons un endroit marqué par l'auteur comme le village où Néarque vint faire de l'eau, à un mille de distance d'une petite rivière qui correspond au Padargus d'Arrien ; et c'est dans l'intervalle entre ces deux points, que, suivant moi, il convient de fixer le mouillage de la flotte.

---

(1) Voyez *suprà*, page 181, note (1). *(N. de l'A.)*

(2) De χέρσος, *continent*, et νῆσος, une *île*, une *péninsule*. (N. de l'A.)

(3) Publié par Dalrymple, et copié dans Niebuhr. Consultez son Voyage en Arabie, *tome II*. (N. de l'A.)

Busheer a été, dans les derniers temps, beaucoup plus fréquenté par les Anglais que Gomeroon, ou qu'aucun autre port du golfe, si l'on en excepte Basra; car ils y possédoient encore une factorerie en 1765, et je ne sache pas qu'ils l'aient abandonnée. La ville occupe le triangle que forme le cap, avec un fort appelé communément l'*ancienne ville*, et quelquefois *Rischer*, derrière le cap à près de cinq milles de distance. Le cap est joint au continent par une langue de terre, dont la partie la plus étroite se trouve au torrent Padargus; et c'est-là cette chersonèse dont parlent Ptolémée et Arrien : mais Niebuhr (1) observe que les pluies ou le débordement des eaux inondent souvent le pays à tel point, que la ville est située alternativement sur le continent et sur l'île (2). Un fait qui mérite d'être remarqué, c'est que, de trois témoins qui ont été sur le lieu, deux (3) assurent que la

---

(1) Thévenot l'appelle une île. *Voyez* la II[e] partie de ses Voyages, *p. 172*. (N. de l'A.)

(2) Préface de Dalrymple, *page 18*. (N. de l'A.)

(3) Le capitaine Simmons et Niebuhr. *(N. de l'A.)*

ville est entourée de murs, ainsi qu'elle paroît l'être dans l'esquisse du capitaine Simmons; et le troisième, Mʳ Cluer, soutient qu'on ne voit rien autour de la place qui annonce un état de défense. Je ne dois pas omettre que les jardins ou plantations qui embellissent la carte du capitaine Simmons, figurent d'une manière distinguée dans la relation d'Arrien (1); comme si la bonté naturelle du sol avoit favorisé, il y a tant de siècles, le même genre de culture qui anime et vivifie encore le pays dans la décadence actuelle de la Perse. Toutefois la véracité de ces détails est formellement contestée par Mʳ Cluer, qui appelle la langue de terre, ou chersonèse, un désert sablonneux et toujours inculte. Voilà, par conséquent, une seconde preuve de contradiction entre deux témoins oculaires, et à l'égard du même lieu. M. Jones confirme pareillement le témoignage de Mʳ Cluer, et combat l'assertion de Niebuhr en ce qui concerne l'inondation dont il parle. Tout le pays, jusqu'à Busheer, est encore nommé

---

(1) Ἐν αὐτῷ κῆποί τε πολλοὶ, καὶ ἀκρόδρυα παντοῖα ἐφύετο. *Pag. 354.* (N. de l'A.)

par le même Niebuhr, le *Kermesir*, c'est-à-dire, la *terre basse*, quoique sur les cartes nous trouvions en cet endroit la montagne de Halila, comme nous en découvrons quelques-unes dans plusieurs autres points le long de la côte, par exemple, à Kenn, Nabon, &c. Mais ces élévations ne sont pas assez fortes pour détruire le nom général du pays ; ou plutôt elles ne méritent point d'entrer en comparaison avec la grande chaîne de montagnes (1) qui s'étend dans l'intérieur des terres en ligne parallèle à la côte. Ce district, au rapport de Niebuhr, est habité par des Arabes, non les Arabes de la race de Beni-Houle, qui règne depuis Gomeroon jusqu'à Konkun, mais ceux de deux tribus déjà anciennes, et d'une troisième qui s'est introduite dans le gouvernement, qui porte le nom de *Matarisch*, et dont fut le chef en son temps ce Scheik-

---

(1) Tous les itinéraires et tous les journaux de voyageurs s'accordent sur la direction de cette chaîne, et sur celle de chacune des branches qui en sortent. Consultez Thévenot, Tavernier, Franklin, Cheref-eddin, et l'Edrisi, *Ras-al-Acbé, summitatem montis*, p. 125. (*N. de l'A.*)

Naser, qui s'étoit dégradé en épousant une Persane et en professant la religion d'Ali. Ce chef possédoit un territoire considérable dans le Kermesir et dans l'île Bahrein; mais il étoit vassal de Kerim-Khan, maître de Chyrâz. Le port (1) est commode; les vaisseaux viennent mettre à l'ancre tout près des maisons; ce qui détermina Nâdir-Châh (2) à entretenir ici une flotte vers la fin de son règne, à l'époque où il eut des intérêts à démêler avec les scheiks de cette partie du golfe, et où il fut obligé de s'entremettre entre ceux d'Oman et de Masqât sur la côte opposée.

Suivant Dalrymple, Busheer gît par 28° 38′ 20″ de latitude moyenne; et peut-être devrions-nous lire, 28° 58′ 20″. En effet, Mc Cluer la porte à 29 degrés, aussi bien que d'Anville; et d'Anville, en rectifiant

---

(1) Niebuhr, édit. angl., *vol. II, p. 145.* Mc Cluer ne parle pas de ce port aussi avantageusement. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* Otter, *vol. II,* et l'Histoire de Nâdir-Châh, par J. Hanway. Mais ce conquérant ne fut pas plus heureux contre les Arabes, que les autres princes qui les avoient attaqués avant lui. *(N. de l'A.)*

cette position sans avoir pour base de son travail d'autres matériaux que des renseignemens vagues et incomplets, a fait preuve de jugement et de sagacité plus que dans aucune autre partie de son estimable Mémoire.

En quittant Mesambria, la flotte n'eut que douze milles à faire pour arriver à Taoké: cet intervalle ne m'a pas paru nécessiter la supposition d'un jour ; aussi ne l'ai-je point admise. La distance jusqu'à Taoké ne s'accordera pas non plus avec les données que nous avons, bien que la double distance de deux fois douze milles et demi jusqu'à Rhogonis ou Bender-Regh approche beaucoup de l'exacte précision : car la baie de Busheer a quatorze ou quinze milles en travers jusqu'à la pointe septentrionale, que le lieutenant Mc Cluer nomme *Rowhla* et *Rohilla ;* et la rivière Granis, pour laquelle il accorde une position, n'est pas à cinq milles de Bender-Regh. Si toutefois les deux distances correspondent entr'elles, quoique ni l'une ni l'autre ne soit exacte, prise séparément, nous pouvons expliquer le fait par une circonstance qui occupa la flotte dans la première partie de

VILLE DE TAOKÉ. RIVIÈRE GRANIS. 3 février. 125e jour.

sa navigation : je veux parler de la rencontre qu'elle fit d'une baleine morte, qui vraisemblablement avoit été portée sur les eaux jusqu'à la pointe de Rohilla, et jetée sur le sable dans le voisinage de cette pointe. Quelques matelots approchèrent ce monstre d'assez près pour le mesurer, et rapportèrent à Néarque qu'il avoit cinquante coudées de long, avec une peau (1) d'une coudée d'épaisseur. Ils l'avoient trouvé environné de testacées, de morailles (2) et d'herbes marines, et accompagné par des dauphins, les plus gros qu'ils eussent encore vus dans la Méditerranée. Comme c'est la seconde fois que nous rencontrons la baleine dans ces mers, je n'ai pas cru devoir omettre une pareille circonstance ; mais si l'on réfléchit que cet animal étoit mort, et tomboit déjà en état de corruption à l'époque où il fut apperçu par la flotte, on sera très-porté à croire que c'étoit un habitant

---

(1) *Δέρμα φολιδωτον.* Une peau *écailleuse*, dans l'acception commune : mais je n'ai pas osé admettre l'expression. *(N. de l'A.)*

(2) *Λοπάδας. Patellæ genus ;* peut-être des lamproies. *(N. de l'A.)*

de l'Océan que la violence des vents ou des courans avoit poussé jusque vers le golfe. Je laisse aux naturalistes, ou bien aux savans qui ont étudié l'histoire de la baleine considérée relativement aux pays dans lesquels elle est destinée à vivre, je leur laisse, dis-je, le soin de rechercher et de discuter les causes de l'état où la flotte le trouva.

L'embouchure de la rivière que Néarque choisit d'abord pour y jeter l'ancre, est marquée dans nos cartes anglaises comme étant le Boschavir, et donnée pour tel par d'Anville. Ce fut le long des bords de ce fleuve que voyagea Thévenot dans sa route de Chyrâz à Bender-Regh; et Taoké répond au Tauag du géographe de Nubie, qui le place, non pas sur la côte, mais, de même qu'Arrien (1), à quelques milles du fleuve, à trente-six milles de Kazeron, et à la même distance de Gennaba sur la rivière de ce nom (2). Ptolémée indique un Taoké qui est

(1) Qui détermine la distance à deux cents stades, presque treize milles. *(N. de l'A.)*

(2) Appelée *Ab-Shirin* par d'Anville. La distance ne correspond pas du tout aux données que nous avons. *(N. de l'A.)*

situé plus au nord; et Strabon fait mention d'un palais des rois de Perse, situé sur la côte maritime de la Perside, et qu'il désigne sous le nom d'*Oké* (1), qui est ou une corruption, ou bien une partie intégrante du mot Ta-oké. Thévenot (2) décrit la rivière comme très-grande, ayant beaucoup de largeur et de profondeur ; il ajoute qu'elle se décharge dans le golfe près de Bender-Regh : mais une circonstance rapportée par le même voyageur, démontre que l'embouchure de la rivière dont il s'agit est au sud de cette ville, et correspond au Granis d'Arrien. Thévenot nous dit en effet qu'il la traversa à droite pour la dernière fois, dans sa route vers Bender-Regh, après en avoir suivi le bord par intervalles durant quelque temps, et qu'il la traversa à diverses reprises dans la partie plus élevée de son cours. En hiver, continue-t-il, on tenteroit vainement de la passer à gué (3).

---

(1) Τὰ κατὰ τὴν Ὄκην. *Lib. XV, pag. 728.* Voyez d'Anville. *(N. de l'A.)*

(2) *Partie II, page 148,* édit. angl. *(N. de l'A.)*

(3) Au Journal du colonel Capper, il est parlé de

Cette rivière est marquée avec une précision infinie sur la petite carte du Golfe Persique pris à son commencement, dressée par Mr Cluer, ainsi qu'un lieu appelé *Nuchlat* (1) à son embouchure; et c'est-là qu'en accordant ce qu'il convient pour compenser l'erreur de la moitié de la route, nous pouvons placer le Granis d'Arrien sans craindre de nous tromper. Quant à la question de savoir si le Granis est le même fleuve que le Boschavir de d'Anville et de Thévenot, je ne suis pas en état de la résoudre d'une manière positive. Mais que cette rivière sorte de Grâ, et tire son nom

---

ruines qui se voient encore de la mer, dans l'intérieur du pays, sur les montagnes de Bang, et que les naturels assurent être celles d'une ville bâtie par les Grecs, et jadis imprenable. Les Grecs ou les Perses sont pour eux absolument le même peuple. Il se pourroit bien que ces ruines fussent les restes de Taoké, qu'on découvre de Bank, qui est le Taoké de Ptolémée, et dont on peut encore approcher par la rivière, conformément à la relation d'Arrien. *Voyez* J. Capper, *page 232*. (N. de l'A.)

(1) Nous ne trouvons sur aucune de nos cartes anglaises le nom de Bender-Boschavir, que d'Anville donne à cette rade. *(N. de l'A.)*

de ce lieu même, c'est ce dont nous avons pour garant le témoignage de Niebuhr (1) : « Le 2 mars, dit-il, nous passâmes une rivière qui en joint plusieurs autres, dirige ensuite son cours vers Grâ, et va se décharger dans le Golfe Persique, entre Abu-Schar et Bender-Regh ». Voilà la rivière que le lieutenant Mc Cluer indique sous le nom de Nuchlat : c'est la seule qui se trouve entre Busheer et Bender-Regh, et elle ne peut être autre que le Granis d'Arrien. Sur tout ce qui concerne l'embouchure de cette rivière, je crois pouvoir m'expliquer ici sans hésiter : mais la position de Grâ et de Kazeron dans l'intérieur des terres, donne naissance à une grande difficulté. D'après leur situation, la rivière qui est à Kazeron (2) devroit arriver à l'ouest de Busheer,

---

(1) *Vol. II, page 91*, édit. d'Amsterdam. Ce passage ne s'accorde point avec la carte du même voyageur, sur laquelle il fait arriver la rivière depuis Grâ jusque dans la baie de Busheer. *(N. de l'A.)*

(2) Cela n'est vrai qu'autant que la carte de Niebuhr est exacte ; car d'Anville place Kazeron, comme je le fais, à l'extrémité du fleuve Hiératis. La carte de Niebuhr présente un si grand nombre d'incorrections

et celle qui coule à Grâ, vers l'est : mais je conduis, moi, la rivière de Kazeron à Hiératis, et celle de Grâ jusqu'à Taoké, ou Nuchlat. Tel est, je n'en fais aucun doute, le cours de l'une et de l'autre : toutefois je n'oserois le garantir, ayant contre mon opinion celles de d'Anville, de Niebuhr et d'autres écrivains. C'est donc là un point qui restera problématique pour les géographes jusqu'à ce que l'intérieur du pays soit mieux connu ; car je ne puis découvrir aucune route qui traverse ces différentes rivières à angles droits : et tant que cette découverte n'aura pas été faite, il sera impossible de déterminer leur situation relative.

De Taoké je fais arriver la flotte le même jour jusqu'à Rhogonis, qui est le Bender-Regh (1) des voyageurs modernes, et le Bendereek de nos cartes anglaises. Ce nom signifie le *port* ou *havre sablonneux :* telle est en effet sa nature ; le sol qui l'environne

---

sur toute la côte, que nous sommes fondés à douter qu'elle soit bien précise en ce qui concerne l'intérieur du pays. *(N. de l'A.)*

(1) Bender-Rigk, selon Niebuhr. *(N. de l'A.)*

n'est que de sable. Thévenot, qui descendit de Chyrâz dans le dessein de venir s'embarquer ici pour Basra, nous apprend que la ville est bâtie le long de la côte maritime, à un endroit où la rivière coule dans un lit assez resserré, où elle a beaucoup de longueur, mais peu de profondeur, et forme un grand nombre de détours. Quand ce voyageur auroit cherché à nous donner une description qui s'accordât avec celle d'Arrien, il n'eût pu certainement mieux réussir; car le journal indique ici un torrent d'hiver, et une rade (1) sûre et commode qui, suivant nos géographes, est protégée par une île dont la forme rappelle celle d'une navette. Le journal ne s'explique pas sur ce dernier point. Une circonstance vraiment digne de remarque, c'est ce que Thé-

(1) La rade est formée par une île, et couvre un canal étroit, qui décrit beaucoup de sinuosités; un canal, en un mot, tout-à-fait semblable à celui dont parle Thévenot. La rivière se décharge dans la mer aussi près qu'il est possible de l'angle sud-ouest de la ville. Voilà, du moins, ce qui résulte d'une esquisse manuscrite du lieutenant Mascall, aujourd'hui en la possession de Dalrymple. *(N. de l'A.)*

venot ajoute, savoir, qu'elle est à un jour de navigation de Bender-Rischer ou Busheer, ainsi que je l'ai établi moi-même: et quoique j'accorde que quatre cents stades, ou vingt-cinq milles, sont une courte journée de navigation, toutefois il sembleroit que, comme cette navigation se fait d'un port à un autre port, les naturels de nos jours en jugent de même que ceux du temps de Néarque, et la considèrent effectivement comme un trajet fort court. Dans le terme *Regh* (1) ou *sablonneux*, nous découvrons le Rhog-onis d'Arrien : nous y trouvons pareillement le nom d'une rivière appelée *Rhog-omanis* par Ptolémée, que d'Anville suppose être l'Ab-Chirin de Cheref-eddin, rivière qui entre dans le Golfe Persique, à vingt milles environ au nord de Bender-Regh, que le lieutenant M' Cluer désigne sous le nom de Gunowah, et de laquelle d'Anville fait sortir un bras qui doit correspondre au torrent marqué dans Arrien à

---

(1) Le même que celui qui se présente à nous dans Bomba-*reek*, Bomba-*regh*, le *sable délié* de Pietro della Valle : et ce nom est écrit ordinairement Bendereek, comme Bombareek. *(N. de l'A.)*

cette station. J'ignore sur quelle autorité le géographe français a fondé cette dernière supposition ; le témoignage de Thévenot n'en a pas besoin pour être parfait.

Bender-Regh étoit apparemment le port de communication entre Chyrâz et Basra ; mais il se trouvoit toujours hors de la route des navires chargés pour le golfe, lesquels prenoient leurs pilotes à Busheer ou Karack. Indépendamment de cette raison, il en a existé une autre plus récente, pour laquelle les vaisseaux marchands n'ont plus fréquenté le port dont il s'agit. Il étoit en effet au pouvoir d'un petit tyran, nommé *Mir Mahenna* (1), qui avoit trempé ses mains dans le sang d'un père, d'un frère, de deux sœurs, enfin de ses propres enfans, et auquel il n'a manqué qu'une plus grande étendue de conquêtes pour que ses dévastations l'aient égalé à Gengis-Kan ou à Nâdir-Châh. Ce fut cet Arabe qui enleva Karack aux Hollandais en 1765, au bout de onze années environ

(1) Niebuhr prétend que ce monstre ne tua pas lui-même son père, mais qu'il le laissa mettre à mort en sa présence. *(N. de l'A.)*

de possession (1). Il ne paroît pas que les Hollandais aient jamais trouvé, à conserver cette île, un avantage qui compensât pour eux les frais énormes qu'exigeoient sa défense et son administration; ou bien nous devons présumer qu'elle eût été fortifiée de manière à n'avoir rien à craindre des entreprises ambitieuses d'un chef tel que Mir Mahenna. A la vérité il se faisoit ici quelque commerce, et les naturels y affluoient en assez grand nombre de l'un et de l'autre côté du golfe; car leur plus vif desir est de s'établir par-tout où quelque protection leur est assurée : mais la situation dégradée de la Perse, et la continuelle fluctuation de l'autorité à Basra, produiront nécessairement, jusqu'à ce qu'un changement heureux se soit opéré à cet égard, l'effet de tenir le commerce du golfe dans un état précaire, et d'empêcher que cette île, ou toute autre, atteigne jamais, sous le rapport de la prospérité de ses établissemens, un degré de prééminence ou de splendeur égal à celui où s'étoit élevée l'île d'Ormuz. Ka-

---

(1) *Voyez* les détails dans Niebuhr, édition française d'Amsterdam, *page 149*, *vol. II*. (N. de l'A.)

rack (1) est la plus considérable de deux îles qui gisent entre 29° 10′ et 29° 22′ de latitude, à la hauteur du cap ou promontoire qui sépare Bender-Regh de Busheer : elle abonde en poisson et en dattes ; mais elle n'a point de blé (2). Pendant très-long-temps ce fut un usage commun parmi les navigateurs du golfe, que de prendre à Karack un pilote pour Basra. La plus petite des deux îles est nommée *Corgo* sur nos cartes, et *Khoueri* (3) par Niebuhr. A l'extrémité nord, est le lieu où les vaisseaux viennent faire de l'eau, le même où quarante Anglais furent égorgés par Mir Mahenna dans l'année 1768. Les Anglais étoient alors en guerre avec ce chef; et l'acte de cruauté qu'il exerça sur eux, révolte moins, par cette raison même, que l'horrible histoire de ses massacres domestiques : tout

---

(1) Le Charedsch de Nieburh ; et *Charedsch*, dans le vocabulaire de Foskat, signifie *au-dehors : the off island*. (N. de l'A.)

(2) S'il faut en croire Mr Cluer : mais Thévenot assure le contraire. *(N. de l'A.)*

(3) Khouéri signifie *division* ou *district*, peut-être, l'île *séparée* de Karack. *(N. de l'A.)*

féroce qu'étoit ce tyran, et tout couvert qu'il fût du sang versé par ses ordres, il n'avoit pas encore trente ans en 1775, à l'époque où Niebuhr visita Karack. Mais le monstre fut obligé bientôt après de fuir de Bender-Regh jusqu'à Basra, où sa tête proscrite fut coupée par les Mutasillim, et envoyée à Bagdad (1). Dalrymple a publié un plan de ces deux îles d'après un manuscrit français, pris par les Anglais en 1787.

En quittant Rhogonis, la flotte eut à parcourir, le jour suivant, une route de vingt-cinq milles pour gagner Brizana, torrent d'hiver, où elle eut beaucoup de peine à découvrir un mouillage, à cause des brisans et des bas-fonds dont la côte étoit hérissée, ainsi que d'un ressac qui battoit contre avec violence. On parvint toutefois à vaincre ces divers obstacles en profitant de la marée montante. Mais au retour de cette même marée, les vaisseaux restèrent tous à sec. Si donc nous avions la curiosité d'examiner

RIVIÈRE BRIZANA. 4 février. 126e jour.

---

(1) *Voyez* Niebuhr, *vol. II* de son Voyage, édition française d'Amsterdam, *p. 161*, à la note. La mort de ce Mir Mahenna arriva probablement vers 1770. *(N. de l'A.)*

ici une question intéressante, celle de savoir combien un *pentécontère* grec, ou galère de cinquante rames, pouvoit tirer d'eau, nous sommes déjà en possession de quelques données pour la résoudre; car l'eau s'élève, dans la partie supérieure du golfe, à huit ou dix pieds : et si cette élévation fut suffisante pour que la flotte passât sans danger par-dessus les brisans, nous serions mal fondés à supposer que le plus fort vaisseau de Néarque ait tiré plus de six à huit pieds d'eau (1).

Arrivé à Brizana, je dois prévenir l'objection qui ne manquera pas de m'être faite, sur ce que je fixe à Kiérazin le Brisoana de Ptolémée, qui, d'après sa conformité de nom avec le Brizana d'Arrien, réclame ici une position. Une partie de l'objection sera très-forte : en effet, ni Ptolémée, ni Marcien son copiste, n'ont fait mention ici d'un Brizana; seulement l'un et l'autre donnent un nom qui offre quelque ressemblance avec celui-là, et ce n'est pas en cet endroit. Avant d'en-

---

(1) Les vaisseaux de la flotte n'en pouvoient tirer davantage; mais ils pouvoient en tirer moins, et c'est bien ce que je crois. (*N. de l'A.*)

treprendre une réponse, je commencerai par avertir le lecteur que je n'appuie aucune conjecture sur la similitude de sons que j'ai tirée de Kesareen; et je vais présenter la question sous l'un et l'autre rapport, aussi clairement que les circonstances le permettent.

Si le Brisoana de Ptolémée doit être le Brizana d'Arrien, c'est Ptolémée qui l'a mal placé, et non l'historien grec; dans ce cas, nous retrouverions ici une espèce de transposition semblable à celle que j'ai déjà soupçonnée exister sur la côte des Ichtyophages. La raison pour laquelle Arrien mérite la préférence, frappe d'elle-même : c'est qu'un journal tenu avec exactitude, une route détaillée jour par jour, sont beaucoup moins exposés à des erreurs que la relation d'un géographe qui habitoit Alexandrie, et qui réduisoit à son gré les renseignemens qu'il puisoit dans des journaux écrits, ou dans les rapport que lui avoient faits des navigateurs. Mais je ne pense point que cette sorte de transposition ait eu lieu; car, si d'Anville s'est trompé en plaçant le Taoké de Ptolémée au cap Banc (quoique cela même soit difficile à croire), ni lui ni moi

ne pouvons être tombés dans l'erreur à l'égard de la Chersonèse de ce géographe. En effet, ce nom de Chersonèse est le propre terme employé par Arrien, et il n'y a sur la côte qu'une seule chersonèse, qui est à Busheer. Je dis maintenant (et cela d'après l'autorité de Ptolémée lui-même), que le Brisoana de cet auteur vient après Busheer ou la Chersonèse, et non la Chersonèse après Brisoana. Voici l'ordre suivant lequel ces lieux divers se présentent dans Ptolémée :

Taoké, ...	cap Banc.
Rhogomanis, ...	Bender-Regh.
Chersonèse, ...	Busheer.
Ionaca.............	....
Brisoana,..........	qui doit être Kiérazin.

A la vérité, les latitudes ne correspondent pas : mais il faut remarquer qu'elles sont grossièrement défectueuses dans cette table ; car l'embouchure du Bagrada, le dernier fleuve de la liste de Ptolémée, gît par 25° 14′ de latitude, tandis que la source est placée par 30° 35′. Comment pourroit-il y avoir dans le Kermesir une rivière dont la source se trouveroit à quatorze degrés de son embouchure ? C'est donc sur l'ordre

établi, et non sur les latitudes, que je me fonde; et en cela, ma détermination est justifiée par Marcien; car cet auteur compte, en mesurant depuis Taoké jusqu'à Rhogomania, depuis Rhogomania jusqu'à la Chersonèse, depuis la Chersonèse jusqu'à Brisoana, six cent cinquante stades. Une autre circonstance confirme cette opinion. En effet, le Brizana d'Arrien est placé entre l'Arosis et Rhogonis; et Marcien, dans l'espace qui sépare Rhogamania de Taoké, fait mention de l'île Sophath, le Sophtha de Ptolémée, laquelle île est Karack. De ceci doit donc résulter la preuve que le Rhogonis d'Arrien et le Rhogomanis de Ptolémée sont le même; et si notre calcul est bon jusqu'à Rhogonis, nous nous tromperions difficilement dans le reste des distances. Voilà les motifs qui me font persister dans mon opinion de placer Brisoana à Kiérazin (1) ou Hiératis; et si je commets une erreur, elle provient du desir que j'ai de faire accorder Ptolémée avec lui-même.

En déterminant d'après le journal l'inter-

(1) D'Anville n'a pas discuté ce point; mais il rapporte Brisoana à Kiérazin. *(N. de l'A.)*

valle que parcourut la flotte dans la navigation de ce jour, il seroit satisfaisant pour moi de trouver une correspondance plus parfaite qu'elle ne l'est réellement. Arrien compte vingt-cinq milles : mais la distance jusqu'à Bender-Delem, où d'Anville place Brizana, excède trente-cinq milles, et celle jusqu'au Gunowah de nos cartes anglaises ne va pas à vingt milles (1); de sorte que l'une est trop considérable, l'autre trop courte, pour que nous puissions fixer nos idées avec certitude sur un point quelconque. Bien évidemment, il y a deux rivières qui viennent se jeter dans le golfe, l'une au midi, l'autre au nord du cap Banc, le Taoké de Ptolémée. D'Anville s'étonne de trouver le nom de celle qui est au midi, écrit *Guenara :* que penseroit-il donc du Gunowah de nos géographes anglais ? Encore y a-t-il là une corruption de nom beaucoup plus pour l'œil que pour l'oreille; car *Gunowa* est *Gennaba*, avec le *w* pour le *b* ou *v* persan, et le son très-ouvert des voyelles a donné lieu à l'introduction de

(1) Pas même à quinze sur la carte de d'Anville. *(N. de l'A.)*

l'*r* dans *Guenara*, sur quelque carte que le nom se présentât. Gennaba fait une figure remarquable dans l'Edrisi, Cheref-eddin et Alfragani. Je le préférerois donc à Bender-Delem si d'autres circonstances ne contrarioient point cette détermination; et comme il n'y a pas de distance indiquée pour la navigation du jour suivant, nous n'en serons que plus libres de placer Brizana à l'une ou à l'autre des deux stations. Une seconde considération qui n'est pas d'un moindre poids, c'est que nos cartes méritent moins de confiance en ce qui concerne cette partie de la côte, qu'à l'égard de la partie plus basse. En effet, comme aujourd'hui les vaisseaux partent toujours de Karack pour Basra, et que toujours ils partirent de cette île, de Busheer, ou de Bender-Regh, on ne voit pas qu'ils aient pu visiter souvent l'étendue de côte dont nous nous occupons ici; et à moins que le vent ne soit très-mauvais, ils n'en ont jamais connoissance. C'est ce qu'a remarqué le lieutenant Mc Cluer (1); et il ajoute, dans une

---

(1) *Voyez* son Mémoire, *p. 31*. (N. de l'A.)

lettre à Dalrymple (1), qu'il a trouvé nécessaire d'abréger de dix milles la distance qui sépare la barre de Basra, de Karack. Je rapporte le témoignage de ce navigateur comme une preuve de l'incertitude qui existe à l'égard de cette partie de côte. Mais le même M'Cluer nous assure que Bender-Delem est toujours un lieu de rendez-vous pour les vaisseaux du pays ; ce qui favorise l'opinion de d'Anville : et quoique M' Cluer ne le place pas sur la rivière au nord du cap Banc, toujours est-il vraisemblable que cette rivière doit être le Brizana d'Arrien, bien que nous ne puissions parvenir à faire accorder les distances. La meilleure preuve de ce que j'avance ici, c'est la position que Ptolémée assigne à Taoké (2) ; car il termine la province de la Susiane à l'Oroatis, l'Arosis d'Arrien ; et il fait commencer la Perside, ou province de Perse, à ce promontoire, qui, pour n'être pas fort avancé en mer, n'en offre pas moins le trait le plus caractéristique de la côte. C'est là le cap Banc de Nie-

(1) Préface, *page 16*. (N. de l'A.)

(2) La route, dans l'Edrisi, est Kazerun, Rozaic, Tang, Gennaba, *page 125*. (N. de l'A.)

buhr, le Bang de nos cartes anglaises, et quoique Ptolémée ait omis les deux rivières de Dalem et de Gunowa, qui viennent se jeter dans la mer par différens côtés de ce cap (oubli assez extraordinaire de la part du géographe ancien), toujours est-il certain que son Rhogomanis et sa Chersonèse, qui suivent immédiatement après, ne permettent pas de douter un moment qu'il ne soit très-convenable de fixer le Taoké du même auteur au cap dont il s'agit, attendu que nous n'en trouvons point d'autre jusqu'à ce que nous arrivions à Busheer. Ensuite, comme nous ne découvrons dans aucune relation, soit ancienne, soit moderne, la plus légère trace d'une station placée entre Delem et l'Arosis, il en résulte que nous ne devons guère hésiter à adopter celle-ci pour le Brizana d'Arrien.

D'Anville suppose que Bender-Delem est situé à l'embouchure de la rivière, conjecture que le nom justifieroit : mais nos géographes anglais le transportent sur leurs cartes jusqu'à dix-sept milles au nord de cette même embouchure ; ce qui démontre, selon moi, que Bender-Delem forme un point quelconque dans la navigation du

golfe. C'est ce que je remarque dans le voyageur Thévenot, qui ayant fait voile sur un vaisseau du pays depuis Bender-Regh jusqu'à Basra, dut infailliblement tenir la même route que celle par laquelle le pilote Mazène conduisit Néarque. Mais comme Thévenot fait mention de Bender-Delem, tandis qu'il passe sous silence Gennaba (1) ou Gunowah, c'est le premier que nous devons préférer pour y trouver le Brizana d'Arrien, quelque défectueuse que puisse être la distance. La rivière à laquelle nos géographes donnent le nom de Gunowah, est celle que d'Anville présume être l'Ab-Chirin (2) dont parle Cheref-eddin dans le

---

(1) Le Giannaba de l'Edrisi. *(N. de l'A.)*

(2) Le Sciniz de l'Edrisi, p. 125, *à mari non multùm dissita.*

Le mot *Ab-Chirin* se présente à nos yeux sous une forme qui autorise de notre part ici quelques conjectures. En effet, si *Brisana* est une corruption d'*Ab-Chirin*, comme il sembleroit l'être en ôtant l'*A*, de même que dans Busheer, Busheab, &c., et si Ab-Chirin est réellement la rivière de Gennaba, ou Gunowah, ce mouillage doit être alors au sud et non pas au nord du cap Banc. Maintenant, voici la raison qui me porte à trouver dans Brizana une ressemblance

deuxième volume de son histoire, *p. 185.* Telle elle paroît être aussi, d'après la marche de Tymour : mais les noms de toutes ces rivières sont perdus pour les Européens, par la raison que nos navigateurs leur donnent ceux des villes dans le voisinage desquelles elles coulent, de la même manière, par exemple, que Gunowah tire le sien de Gennaba. C'est sous ce rapport, que la géographie de Cheref-eddin est véritablement précieuse. En effet, quelque rivière que l'armée de Tymour ait passée dans sa route, ce qu'il nous importoit de connoître, c'est le point où le passage a été effectué; et quelqu'erreur qu'ait pu commettre Cheref-eddin, en fixant le cours de la rivière au-dessus ou au-des-

---

quelconque avec Ab-Chirin, la rivière Chirin. Ce nom de *Chirin* seroit écrit *Djsirin* en langue persane; et le *Dsj*, ainsi que je crois l'avoir déjà fait observer, se change communément en *Z*. Par le moyen d'une transposition, nous aurions alors Zirin ou Rizin; et de ce dernier nom se formeroit Ab-Rizin, qui produiroit à son tour Brizina ou Brizana. Je n'ose pas insister trop fortement sur cette conjecture; mais si j'avois par la suite à déterminer le cours de l'Ab-Chirin, bien certainement je ne balancerois pas à adopter Brizana comme tenant la place de cette rivière. *(N. de l'A.)*

sous de ce point, toujours est-il vrai que cette circonstance rend son ouvrage préférable à celui d'Arrien, qui s'est contenté d'indiquer les villes placées sur la route, mais a négligé de marquer les rivières. Si les rivières sont les veines de la terre, elles sont aussi, qu'on veuille bien me passer cette expression, les nerfs de la géographie. C'est à regret que je quitte cette station sans avoir donné sur elle des lumières satisfaisantes : mais tout mûrement examiné, je me range à l'opinion de d'Anville, et j'en fixe la position à la rivière Delem.

Rivière Arosis. 5 février. 127e jour.

De Brizana, la navigation du jour suivant conduit la flotte jusqu'à l'Arosis, rivière assez remarquable, en ce qu'elle forme la limite qui sépare la province de Perse, de la Susiane. C'est le caractère ou trait particulier auquel on peut la reconnoître dans la géographie moderne comme dans la géographie ancienne ; et Arrien ajoute que cette rivière étoit la plus grande de toutes celles que Néarque eût encore rencontrées dans le Golfe Persique. Elle est appelée l'*Endian* sur nos cartes modernes, du nom d'une ville peu éloignée de son embouchure. Cheref-eddin la désigne sous

celui d'Ab-Argoün, dont Ar-Osis ne conserve qu'une seule syllabe : encore est-ce peut-être mal-à-propos ; car, selon mes conjectures, Ab-Argoün est Ab-Ragoün, la rivière de Ragoün ou Ragian (1), ville importante située sur ce fleuve, à trente-cinq milles environ de la mer. Les écrivains orientaux lui donnent le nom de *Tab* (2) dans sa partie la plus basse : ils en parlent toujours comme d'une rivière considérable ; et cette syllabe *ab* qui figure dans le mot, signifie apparemment qu'elle est la rivière par excellence entre toutes celles de la côte. Endian est un village, ou plutôt une réunion de plusieurs villages, à quinze ou seize milles de la mer. La rivière dont il vient d'être parlé en tire le nom sous lequel elle est connue des Européens. Le cours et

---

(1) Araghian, selon d'Anville. On passe le Tab sur un pont à la distance d'une portée de flèche de la ville. *Voyez* l'Edrisi. *Ragian terminat Fares et Churestan, estque urbs pulchra.* Pag. 123. *(N. de l'A.)*

(2) Le Tab reçoit plusieurs rivières, qui sortent du Khousistan. *Voyez* Otter, *vol. II, p. 49.* Cet écrivain ajoute que la province est située sous un ciel brûlant, mais qu'elle abonde en dattes, en blé, en fruits, en sucre, &c. *(N. de l'A.)*

la nature de l'Arosis (1) deviendront ci-après pour nous l'objet d'un examen particulier (2). Nous nous occuperons pareille-

(1) *Ex parte meridionali Churestan, fluit amnis Tab, dividens ipsam Churestan à Fares, et omnes aquæ Churestan in unum confluentes exonerant sese in mare propè urbem Mahruian, non procul ab arce Mohdi.* Geog. Nub. *pag. 123.* (N. de l'A.)

(2) L'Arosis ou Aroses, appelé aussi Oroatis *(voyez* Saumaise sur Solin, *p. 1181)*, a reçu de Strabon le nom d'Araxe Persique, comme étant un fleuve de la Perside, qui baignoit presque les murs de l'ancienne Persépolis. Les auteurs orientaux le désignent sous celui de Bend-Emir *(Bend-Emirius fluvius* ou *Araxes).*

Cette variation dans les noms, est, en géographie comme en histoire, une source intarissable d'erreurs, et la cause d'un perpétuel embarras pour les savans. Ce n'est qu'à force d'étude, de recherches et de raisonnemens, qu'ils parviennent à appliquer, avec quelque certitude, des noms différens au même personnage, à la même province, à la même ville, à une même rivière : encore, après tant d'efforts et de soins, n'obtiennent-ils pas toujours un résultat satisfaisant. Tout homme qui s'intéresse aux progrès des sciences, doit une reconnoissance particulière à ces estimables et laborieux écrivains, qui ont le courage de s'enfoncer ainsi dans l'obscurité des temps, d'y chercher, comme à tâtons, la vérité sans cesse errante et fugitive devant eux, enfin, de dévorer les difficultés et les dégoûts

ment des autres fleuves de la Susiane, lorsque nous serons arrivés dans cette province avec la flotte: en ce moment notre attention ne doit se porter que sur la côte; et comme aucune distance ne nous est donnée depuis Brizana jusqu'à l'Arosis, et que nous en avons une beaucoup trop courte de Rhogonis à Brizana, cette partie de la navigation reste enveloppée d'une obscurité que nos cartes modernes n'ont pas assez éclaircie. Au surplus, puisque nous voici parvenus à l'extrémité de la province, il est nécessaire d'avoir connoissance du total des stades d'Arrien, et de voir jusqu'à quel point ce total s'accorde avec l'étendue exacte de la côte, ou jusqu'à quel point il en diffère. Le calcul, tel que nous l'offre le journal, est ainsi qu'il suit :

---

dont se trouvent hérissées toutes les découvertes. De pareils hommes sont, à parler sans enthousiasme, les bienfaiteurs de leurs semblables; et notre auteur a bien le droit de revendiquer sa part de ce juste hommage. *(N. du T.)*

DU CENTRE DE KATAIA OU KEISH,

NOMS ANCIENS.	NOMS MODERNES.	Stades.	Milles angl.	Nombre de stad. accordé.	Nombre de mill. anglais accordé.
Jusqu'à Ila ou Kaikandros.......	Inderabia.........	400.	25.		
à une île (1).....	Schitwar.........	.....	......	320.	20.
au continent (2)	....	40.	2 $\frac{1}{2}$.		
à Ochus (3)......	Darabin..........	.....	......	40.	2 $\frac{1}{2}$.
à Apostani......	Asbán : est-ce Schevoo ?	450.	28.		
à une baie.......	Rivière Nabon.....	400.	25.		
à Gogana.......	Konkûn..........	600.	37 $\frac{1}{2}$.		
à Sitakus.......	Kenn............	800.	50.		
à Hiératis.......	Kiérazin..........	750.	46 $\frac{3}{4}$.		
à Mésambrie (4).	Busheer..........	.....	......	400.	25.
à Tauké.........	Nuchlat..........	200.	12 $\frac{1}{2}$.		
à Rhogonis......	Bender-Regh......	200.	12 $\frac{1}{2}$.		
à Brizana (5)....	Delem...........	400.	25.		
à l'Arosis (6)....	Endian..........	.....	......	800.	50.
		4240.	264 $\frac{3}{4}$.	1560.	97 $\frac{1}{2}$.
	Stades supposés...	1560.			
	Total des stades.	5800.			
	Milles supposés...	.....	97 $\frac{1}{2}$.		
	Total des milles.	.....	362 $\frac{1}{4}$.		

(1) Distance suivant la carte. (*N. de l'A.*)

(2) De la pointe de Schitwar [ἄκρη] jusqu'à la côte orientale du Darabin. (*N. de l'A.*)

(3) Depuis le côté oriental de l'embouchure du Darabin jusqu'au côté occidental (*N. de l'A.*)

(4) Distance supposée être celle depuis le côté oriental de Kousher, mais douteuse pour les géographes. (*N. de l'A.*)

(5) Si Brizana est Delem, la route de ce jour est trop courte de dix milles, ce qui répond à la moitié de la différence existante entre Arrien et les cartes sur la côte de Perse. (*N. de l'A.*)

(6) La distance accordée ici est prise des cartes entre l'Endian et Delem, et devient une raison pour supposer que Brizana est à Delem ; car s'il faut rapporter Brizana à Gunowah, la distance donne onze cents stades, intervalle que nous ne trouvons jamais avoir formé celui de la navigation d'une journée pour la flotte dans le Golfe Persique, ni dans aucune partie du voyage, excepté sur la côte des Ichtyophages, aux époques où elle étoit réduite à une extrême détresse. (*N. de l'A.*)

D'après le tableau qui vient d'être mis sous les yeux du lecteur, nous devons d'abord observer que trois cent soixante-deux milles et demi d'Angleterre produisent un total de cinq mille huit cents stades, à un quart de mille près ; et cependant, même avec ce que j'ai accordé d'après la mesure déterminée par les cartes anglaises, je ne trouve pas le moyen d'atteindre l'exacte étendue de la côte. En effet, la simple mesure au compas donne cinq degrés et demi, qui égalent trois cent quatre-vingt-deux milles anglais; de sorte qu'il y a toujours un déficit de vingt milles, sans ce qu'on accorde pour la navigation de la flotte. Le total d'Arrien s'élève à quatre mille quatre cents stades ; et, comme c'est l'ordinaire chez cet auteur, il ne correspond point avec les distances partielles. Cent soixante stades ne suffisent pas pour compenser les omissions d'Arrien ; car, établies d'après la carte, et réduites en stades, elles montent à quinze cent soixante. J'en ai fait le calcul en mesurant avec le plus de soin possible ; mais il faut désespérer d'arriver à la précision : et quoiqu'on puisse trouver quelque avantage à mesurer chaque intervalle en particulier

pour obtenir une correspondance plus exacte, je n'aurai pas la prétention de vouloir donner un total juste ; mais je réclamerai à cet égard l'indulgence du lecteur, persuadé qu'il regardera un déficit de vingt milles sur trois cent quatre-vingt-deux, comme une erreur légère, en comparaison de celles que nous rencontrons communément dans la géographie ancienne. Strabon (1) est d'accord avec Arrien, ou du moins à cent stades près : mais Pline fait l'étendue de la côte de cinq cent cinquante milles ; exagération de calcul de laquelle il résulte que cette province a plus d'étendue elle seule que tout le golfe (2). Ceux de mes lecteurs qui n'ont point connoissance du Mémoire de d'Anville, me sauront quelque gré de leur offrir ici un échantillon de la pénétration de cet illustre géographe. « In-

---

(1) Il y a erreur dans la leçon grecque ; mais elle semble indiquer quatre mille quatre cents ou quatre mille trois cents stades. *(N. de l'A.)*

(2) Pline donne au golfe entier onze cent vingt-cinq milles. Suivant la méthode de d'Anville, ce géographe doit avoir lu *neuf mille* stades, qui égalent cinq cent soixante-deux milles effectifs. *(N. de l'A.)*

contestablement, dit-il (1), Pline a puisé dans la même source qu'Arrien et Strabon; car il lit quatre mille quatre cents stades; et en ce cas, de la conversion de ces stades en milles romains de huit stades chacun, il résulte que le diviseur a dû produire exactement cinq cent cinquante milles, comme le porte le texte de Pline ». Si cet auteur eût calculé les omissions, et reconnu que le total montoit à cinq mille huit cents stades, ainsi que j'ai prouvé qu'il s'élève en effet à ce nombre, son produit auroit été nécessairement de sept cent vingt-cinq milles; résultat dont l'exagération égale celle de l'étendue que le même historien donne à l'Indus.

A l'égard des fleuves de cette province, il m'est impossible de rien avancer de positif sur leur direction ou leur cours dans l'intérieur des terres. Je m'en rapporte à ce que dit chaque voyageur de telle rivière qu'il déclare avoir traversée dans sa route: toutefois j'éprouve beaucoup d'embarras et de difficultés à m'accorder avec eux sur le cours qu'ils supposent être celui de ces

(1) *Liv. VI, chap. 25.* (N. de l'A.)

mêmes rivières, et qu'ils ne doivent avoir établi en général que d'après les renseignemens puisés au milieu des habitans de la contrée. Il est dans la nature même du pays, que des torrens considérables s'échappent, par intervalles, de toute vallée qui sépare les montagnes : mais de quelle manière la réunion de ces torrens s'opère-t-elle ensuite ? sous quel nom, réunis une fois, parviennent-ils jusqu'à la mer ? Voilà ce qui restera douteux tant que le voyage dans l'intérieur du pays ne sera ni plus sûr ni plus fréquent qu'il ne l'est aujourd'hui. Nous ne connoissons du Darabin et du Nabon que leurs embouchures. Le Sitakus paroît avoir reçu de d'Anville sa véritable position, et avoir été indiqué avec raison, par lui, comme la rivière qui sort de Giauar, et se grossit de tous les torrens du district : mais le Kiérazin présente toutes les difficultés dont j'ai déjà rendu compte.

Le voyageur Thévenot, dans la description qu'il nous a laissée de son itinéraire, s'est attaché, avec une attention extrême, à marquer le plus clairement possible le cours du Boschavir : mais ce fleuve se jette dans la mer précisément au nord de Bus-

heer, ainsi que l'a reconnu d'Anville. Je soupçonne toujours que le Boshavir est joint (1) par la rivière qui sort de Grâ, et qu'il devient alors le Granis d'Arrien. D'après les détails que nous donne Thévenot, ce n'est point, à beaucoup près, un fleuve ordinaire. L'Ab-Chirin de d'Anville, que ce géographe conduit au Guenowa de nos cartes anglaises, n'a pas, autant qu'il m'est permis d'en juger, une position bien exacte : cette rivière paroît être la rivière de Delem, le Brizana d'Arrien. Quant à l'Arosis, nous aurons occasion d'en parler plus au long. Presque tous ces fleuves reçoivent d'Arrien le nom de torrens d'hiver (2), et jusqu'au moment où ils sortent tous de la chaîne de montagnes située dans l'intérieur du pays, ce ne sont en effet que des torrens : mais, si je dois ajouter foi aux

---

(1) *Voyez* la carte de Niebuhr, *vol. II*, édition d'Amsterdam. Toutefois le point où s'opère cette jonction n'est pas bien constaté. J'incline quelquefois à présumer que le Boshavir n'est autre chose qu'une variation du nom de Busheer, et que, par ce nom, il faut entendre la *rivière de Busheer*. (N. de l'A.)

(2) Χειμάῤῥους. (N. de l'A.)

divers matériaux que j'ai sous les yeux, les eaux du ciel tombent en abondance sur cette chaîne dans les mois d'avril et de mai, ainsi qu'au commencement de juin. Les pluies humectent rarement le sol du Kermesir, ou pays chaud, qui avoisine la mer; il y a même des années où l'on n'en voit point tomber du tout. De telles circonstances semblent assigner un caractère commun à toutes ces rivières, et justifier la dénomination qui leur est donnée de torrens d'hiver, quoiqu'elles sourdent au printemps. Ainsi donc Néarque, qui se trouvoit sur la côte dans le mois de février, avant l'époque où ces fleuves divers commencent à sortir du pied des montagnes, Néarque, dis-je, tient un langage analogue à la nature du pays, lorsqu'il parle de quelques-unes de ces rivières comme étant trop basses et trop peu profondes pour que même un bâtiment grec pût y être mis à flot dans cette saison.

L'amiral de la flotte d'Alexandre ne mérite pas moins notre admiration pour le succès avec lequel il nous a conservé les traits généraux auxquels on peut reconnoître la province, qu'il divise en trois

parties (1). Celle, dit-il, qui longe la côte du golfe, est un sol sablonneux, brûlé par les ardeurs du soleil, et frappé d'une stérilité absolue (2). Il n'y croît guère autre chose que des palmiers. Cette description s'accorde parfaitement avec ce que nous savons du Kermesir, et correspond aux détails qu'en ont publiés tous nos voyageurs modernes. Mais, à mesure que vous avancez au nord ou vers le nord-est, et que vous passez la chaîne de montagnes, vous trouvez un pays qui jouit de la plus heureuse température et des plus beaux jours : les pâturages y abondent; des eaux salutaires fécondent les prairies qu'elles arrosent; la vigne fleurit par-tout; il n'est pas une seule espèce de fruit qui n'y prospère, à l'exception de l'olive (3). Là les rois et les nobles du pays ont leurs parcs et leurs jardins (4).

---

(1) Strabon et Denis Périégète ont adopté la même division. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* Strabon, *p. 727.* (N. de l'A.)

(3) Cette circonstance particulière remarquée par Arrien, n'a pas échappé non plus à l'un de nos voyageurs modernes, Corneille le Bruyn. *(N. de l'A.)*

(4) Sheib Bewan, le petit ruisseau de Bewan, près

Les ruisseaux divers, dont l'onde est toujours pure et limpide, vont se jeter dans des lacs approvisionnés d'oiseaux aquatiques de toutes les espèces connues : l'herbe des prairies offre une nourriture excellente pour les chevaux et pour le bétail, tandis que l'homme peut trouver dans les bois, en s'y livrant au plaisir de la chasse, une infinité de ressources pour lui-même. Telle est la description que nous offre le journal de Néarque (1). Tel fut toujours en effet l'état du pays tant qu'il demeura sous la protection d'un bon gouvernement. Les lacs dont il est fait mention, sont, à n'en pas douter, le lac Baktegian, et un autre, de moindre

---

de Noubendgian, est un des quatre paradis des Orientaux. *Voyez* d'Anville, *page 176*. (N. de l'A.)

(1) Aujourd'hui même, malgré la décadence très-sensible de l'empire, le pays est si beau, que Franklin, après avoir passé la dernière montagne, et avoir joui de la vue de cette partie de la province, s'abandonne à son génie poétique pour célébrer le magnifique spectacle dont ses yeux viennent d'être les témoins : effet naturel de l'admiration qu'il éprouva en quittant les plaines brûlées du Kermesir, et des montagnes affreuses, pour entrer tout-à-coup dans la plus riante contrée du monde. *(N. de l'A.)*

étendue, dans le voisinage de Chyrâz. Quant aux ruisseaux qui vont s'y décharger, et qui ne trouvent jamais d'issue jusqu'à la mer, ce sont évidemment ces eaux pures et limpides dont Néarque nous parle dans le langage qu'un poète de Chyrâz (1) auroit pu employer pour les décrire à l'époque la plus brillante de l'empire persan. Mais combien ce tableau est changé aujourd'hui! la guerre et la tyrannie ont semé par-tout la désolation sur cette terre. Ce n'est pas la destruction de Persépolis (2) que nous déplorons, en contemplant les ruines de Chelminar ou Estakar, à l'aspect desquelles nous accusons l'ivresse ou l'insolence d'un conquérant féroce : ce n'est point sur la tombe de Cyrus, pillée à Pasa-

---

(1) La ville de Chyrâz est renommée pour ses poètes, regardés comme les meilleurs de l'Asie. *(N. de l'A.)*

(2) Arrien, *page 131*, dit qu'Alexandre fit brûler cette ville pour venger l'incendie des temples de la Grèce : mais pour que ce prince se soit porté à un tel excès de fureur, il n'a pas fallu d'autre motif que le conseil d'un courtisan. Strabon ne dit rien de Thais; toutefois il s'accorde avec Arrien. *Voyez* son Histoire, *page 73*. (N. de l'A.)

gardæ, que nous versons des larmes, sur cette tombe violée, détruite par un mouvement d'avidité trop ordinaire chez des soldats au moment de la victoire, ou par le sentiment du désespoir qui aveugloit les naturels vaincus. Mais ce qui est l'objet de nos éternels regrets, c'est le malheureux sort d'une province qui produisit jadis les meilleures troupes de l'Asie, qui s'enorgueillissoit de tous les dons de l'agriculture et de l'industrie, dont les habitans avoient secoué le joug de la barbarie sous laquelle languissoit honteusement le reste de l'Orient; d'une province enfin qu'avoient rendue célèbre ses poètes, ses philosophes, ses femmes, modèles de beauté, ses hommes, aussi recherchés dans leurs personnes qu'élégans et polis (1) dans leurs mœurs, ses marchands, qui commerçoient aux extrémités de l'Orient; j'ajoute, la culture supé-

(1) Je ne puis convenir aujourd'hui que les Persans, si on les compare avec d'autres peuples de l'Asie, soient beaucoup déchus de cette prééminence. J'avoue pourtant qu'on les accuse d'être fort enclins à la fraude et à la dissimulation, deux vices que produisent naturellement le despotisme, et la politesse des manières, dans l'état de décadence d'une nation. (*N. de l'A.*)

rieure de ses vignes, seul genre de prééminence que le despotisme ne soit pas parvenu à anéantir. Aujourd'hui, les villages ont disparu, et aucun voyageur ne traverse les montagnes : la capitale est sous la domination d'un Kurd (1), c'est-à-dire, d'un brigand de naissance et de profession ; et il ne paroît pas que les désordres qui ont suivi la mort de Nâdir-Châh doivent avoir jamais un terme.

Une troisième division de la Perside, ou province de Perse, du côté du nord, comprend le pays de montagnes, où la nature s'offre aux yeux du voyageur dans l'état le plus inculte et le plus sauvage : des peuplades de barbares l'habitent ; l'air y est froid, et des neiges éternelles couvrent le sommet des montagnes (2). Ces barbares sont les an-

---

(1) C'étoit Kerim-Khan, à l'époque où Niebuhr visita le pays [en 1765]. Franklin parle de ce Kerim-Khan comme d'un bienfaiteur de la Perse, et nous le présente sous des rapports bien plus favorables que Niebuhr : mais Franklin se trouvoit à Chyrâz en 1787 seulement, après la mort de Kerim, et la tyrannie des successeurs de ce khan l'avoit fait regretter. *(N. de l'A.)*

(2) Κύρτιοι καὶ Μαρδοὶ λῃστρικοί. Strab. *p. 729.* Ελυμαῖοι καὶ Παραιτακηνοὶ. *P. 732.* (N. de l'A.)

ciens *Uxii*, ou Asciacs modernes; et la chaîne désignée sous le nom de *Louristan*, sépare la Perside de la contrée que les anciens historiens, parlant dans un sens plus étendu, appellent *la Médie*. Ispahan, la capitale moderne de l'empire, est précisément au nord de cette chaîne, et non dans la Perside. Ces montagnes s'étendent pareillement au nord de la Susiane (1), et de leur pied sortent les torrens qui, après avoir traversé cette province, vont se jeter, soit dans le Tigre, soit dans le Golfe Persique; tandis que la partie plus orientale donne naissance aux autres torrens qui arrosent la province de Perse, grossissent, tous, différens lacs, ou sont épuisés par les canaux dans lesquels on les détourne pour les besoins de l'agriculture. Parmi ces rivières, une des plus considérables, appelée *Bend-Emir* (2),

(1) Strabon a confondu quelquefois la Susiane avec la Perside, par exemple *p. 727*; mais il fait une distinction entre l'une et l'autre, *page 728*. (N. de l'A.)

(2) L'Araxes dont parle Strabon, *p. 729* : mais l'auteur grec s'est mépris grossièrement sur le cours de cette rivière. *Voyez* le Mémoire de d'Anville. *(N. de l'A.)*

coule près de Persépolis, et répond à celle que passa le héros macédonien (1) en approchant de cette ville, à l'époque où il venoit de la Susiane; de même que le fort de Kalaa-Sefid, pris par Tymour, remplace la forteresse où Alexandre (2) defit Ariobarzane, qui s'avançoit près de cette rivière. Arrien, dans le troisième livre de son histoire, a confondu malheureusement Persépolis (3) avec Pasagardæ (4). Il y a cette différence

---

(1) Thévenot s'accorde avec moi sur ce point. *Voyez* son ouvrage, *partie II, p. 123.* Voyez aussi Tavernier, *vol. 1er, p. 726.* (N. de l'A.)

(2) *Voyez* Arrien, *p. 130;* — Cheref-eddin, *vol. II, page 189.* Alexandre paroît avoir marché plus au nord que Tymour, pour attaquer les *Uxii*, les Asciacs modernes. *(N. de l'A.)*

(3) Les archives et une grande partie du trésor, étoient gardées à Persépolis. *Voyez* Strabon, *p. 730.* Ce fait est prouvé par la diligence extrême avec laquelle Alexandre se hâta d'arriver à Persépolis, craignant que les richesses renfermées dans le trésor ne fussent ou pillées ou emportées. *Voyez* Arrien, *liv. III.* (N. de l'A.)

(4) L'erreur n'a rien de surprenant; car *Parsagardæ* est *Perse-polis*, en traduisant littéralement. La position de la Persépolis, fixée à Estakhar, se trouve déterminée par la marche d'Alexandre. *(N. de l'A.)*

entre les deux villes, que la première étoit le lieu de la résidence des monarques persans, et la seconde celui de leur sépulture. Pasagardæ est à près de soixante milles de distance de Persépolis, dans la partie appelée par Strabon *Koile-Persis* [Perside entre les montagnes], laquelle, d'après la nature même du pays, devroit produire d'autres torrens, et un autre lac (1) pour les recevoir : et peut-être, lorsqu'on aura acquis une connoissance plus étendue de l'intérieur des terres, trouvera-t-on qu'effectivement ces torrens existent. On présume que c'est toujours cette ville qui subsiste sous le nom de *Phasa*, ou *Phasa-Gerd*, par lequel Golius entend la ville du nord-est : en effet, elle est rafraîchie par des brises qui soufflent fréquemment de cette partie, ainsi qu'il résulte du terme *Phasa*.

---

(1) Il y a quelque chose de semblable sur les cartes de d'Anville : *Asie*, première partie, &c. Strabon fait mention ici d'un *Agradatus* ou *Agradates*, nom qui fut changé en celui de *Cyrus*. Voyez cet auteur, *p. 729*. D'Anville, en remarquant le fait, l'a réfuté. (*N. de l'A.*)

LA SUSIDE ou SUSIANE.

III. Décrire exactement la province de la Susiane et les rivières qu'elle renferme dans son sein, n'est pas, à beaucoup près, une entreprise sans difficultés. Les géographes anciens varient entr'eux : quant aux modernes, il ne semble pas qu'ils aient, sur l'état actuel de cette province, des lumières suffisantes pour rectifier les erreurs de leurs devanciers, ou pour expliquer d'une manière satisfaisante les contradictions dans lesquelles ils sont tombés. A l'égard de l'intérieur du pays, la discussion qui va suivre ne présentera guère moins d'obscurité : mais les connoissances que nous possédions déjà sur la côte, se sont augmentées considérablement depuis que d'Anville a publié son mémoire; et si, grace au secours que me prêtera cet ouvrage, je me trouve en état de corriger les méprises de l'auteur, et de débrouiller des difficultés qu'il lui fut impossible d'éclaircir, je paroîtrai peut-être moins téméraire au lecteur lorsque je combattrai Cellarius et Saumaise, qui, l'un et l'autre, ont enveloppé la question de tout le fatras de leur érudi-

tion, et négligé en même temps les lumières que pouvoient leur offrir les voyageurs ou écrivains modernes.

Le fait est, quoi qu'il en soit, qu'on ne peut entendre ni concilier entr'eux les géographes anciens sans examiner le véritable état du pays. En effet, ils ont appliqué divers noms aux mêmes rivières, et le même nom à des rivières différentes. J'ajoute que le même auteur a diversifié ses dénominations aussi souvent qu'il copioit des écrivains différens : c'est de quoi je fournirai une preuve à l'égard d'Arrien lui-même. Et quoiqu'il m'eût été possible de réduire à des termes très-précis ce qu'il est nécessaire de dire pour l'éclaircissement du passage de Néarque, j'ose me flatter que la longueur de la discussion dans laquelle je vais entrer, semblera naturelle, et peut-être même, plaira à tous ceux qui regardent comme un point bien important la concordance entre les géographes classiques.

Après avoir achevé mon travail, j'ai appris du major Rennell lui-même, qu'il avoit été long-temps engagé dans le labyrinthe dont je venois de sortir, et occupé de parcourir la même carrière. J'aurai bien

le droit de concevoir quelques inquiétudes si, lorsque cet illustre géographe publiera le résultat de ses recherches, je reconnois que la conclusion en diffère d'avec celle des miennes : je serai très-fondé au contraire à m'enorgueillir de mes succès, si j'ai ce bonheur que nous nous trouvions avoir été d'accord. Au moins aurai-je à combattre un adversaire généreux ; et comme je ne suis entiché de prévention pour aucun systême, je n'hésiterai pas à rétracter une proposition quelconque avec autant de bonne-foi que je l'avois avancée, dès qu'il me sera prouvé, par de meilleurs renseignemens, que j'étois dans l'erreur. La vérité doit être l'objet unique des recherches de l'écrivain ; et les auteurs qui n'ont pas été assez heureux pour la découvrir, n'ont rien de mieux à faire que d'adopter les idées de ceux auxquels elle s'est révélée (1).

---

(1) Je partage à cet égard le sentiment du modeste et ingénieux Niebuhr :

Il n'y a point, dit-il, de description de voyage sans défaut, ni aucun voyageur exempt de tout préjugé. Ainsi, le parti le plus sage est de ne pas défendre ses opinions avec opiniâtreté ». Niebuhr, *tome I*[er], *p. 85*, édit. d'Amsterdam. *(N. de l'A.)*

La Susiane est regardée quelquefois comme un district de la Perside, quelquefois aussi comme une province distincte et séparée. Il seroit difficile d'indiquer une époque où elle ait eu un souverain indépendant, à moins qu'il ne faille la chercher dans la mythologie des Grecs (1). La nature semble l'avoir unie avec la Perside, autant par une infinité de circonstances locales, que par le voisinage même. Au nord, elle est séparée de la Médie par une rangée de montagnes, considérée comme faisant aussi partie de la Perside, et désignée sous le nom général de *Louristan :* dans tous les âges, elle a été habitée par des tribus indépendantes entre elles, qui demeuroient renfermées dans leurs propres limites tant que le gouvernement avoit de la force, mais qui se livroient, avec une avidité toujours croissante, à leur passion pour le brigandage, dès qu'il commençoit à perdre de son énergie. Autant qu'on peut en juger d'après les travaux militaires d'Alexandre, les Uxiens et les Paratacéniens occupoient le côté mé-

(1) Dans leurs fabuleuses relations, Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, fut le fondateur de Suse. *(N. de l'A.)*

ridional de ces montagnes; les Cosséens et les Elymaïtes (1), la partie septentrionale: les Uxiens étoient placés à la gauche, entre Suse et l'Arosis; les Paratacéniens, sur une partie où les montagnes ont beaucoup plus de largeur, au nord de la Perside. Cette rangée de montagnes, au point où elle surgit à l'ouest, avoisine le Tigre, sans toucher cependant à ce fleuve (2). C'est dans l'intervalle, que d'Anville fait arriver le Gunedhi, qui est le Gyndes d'Hérodote (3),

---

(1) *Elymiotæ*, l'Elam de l'Ecriture sainte; *Uxii*, les Asciacs; *Parataceni*, les *Bactiari*; *Kossæi*, les *Kissii*. (N. de l'A.)

(2) Otter, en descendant de Bagdad, les marque à une certaine distance, où elles commencent à se montrer pour la première fois entre Amara et Gorno. (*N. de l'A.*)

(3) Dans le premier livre de son Histoire, cet auteur fait arriver le Gyndes jusqu'à Opis: on présume qu'il existe deux villes de ce nom; mais ni l'une ni l'autre ne répond à l'ancienne Opis. Dans le livre cinquième, *p. 397*, où l'on trouve indiquée la route de poste de Sardes jusqu'à Suse, et où l'auteur semble donner à entendre qu'il y a quatre *stathmi* depuis Opis jusqu'à Kissia [les montagnes de la Suside ou Susiane], il paroîtroit qu'Opis correspond à Gorno, ou bien à quelque place du voisinage. (*N. de l'A.*)

si fort *humilié* par Cyrus, et que l'historien grec conduit jusque dans le Tigre, précisément au-dessus du point de sa jonction avec l'Euphrate à Gorno. Les rivières et canaux de la Susiane communiquent avec ce fleuve; et c'est dans ce sens qu'on peut le regarder comme formant la limite de la province sur le Tigre. Mais du moment où les montagnes commencent à se montrer, elles présentent à l'œil du voyageur une chaîne non interrompue qui, non-seulement couvre la Susiane et la Perside, mais encore s'étend beaucoup plus loin vers l'est. C'est de la même chaîne de montagnes que sortent tous ces torrens nombreux qui arrosent les plaines fertiles situées à leur pied. J'observerai, en passant, que Strabon, l'Edrisi et Cheref-eddin sont tombés tous trois dans une même erreur, lorsqu'ils ont avancé que ces divers torrens ou rivières joignent l'Eulée, et qu'au moyen de cette jonction, ils communiquent avec le Tigre. Leur opinion toutefois est vraie en un sens; car les diverses rivières communiquent dans l'intérieur du pays par des canaux; et, de tout temps, la politique du gouvernement, du moins lorsqu'il en existoit un, s'est occu-

pée de cet objet, ainsi que de l'agriculture, avec autant de sollicitude que de l'Egypte elle-même. L'histoire des dernières dynasties offre la preuve de ce fait : le journal de Néarque ne laisse aucun doute sur son ancienneté. Il n'y auroit rien de déraisonnable à supposer que cette communication s'étendoit jusqu'à l'Arosis, et, par le moyen de ce fleuve, jusqu'à la Perside ; et si ma conjecture étoit fondée, la communication entre la Perside et la Mésopotamie par la voie des canaux qui joignent les rivières les unes aux autres dans l'intérieur du pays, seroit complétement démontrée.

L'AROSIS.

L'Arosis, qui est l'Oroatis de Strabon, de Pline et de Ptolémée, et, suivant Cellarius, l'Aroïs, Ares (1) ou Araxis (2), forme

---

(1) Qui nous donnera l'étymologie des noms de rivières ? Bruce a trouvé dans l'Abyssinie un Skelli, et un Arvon, ou Avon. L'Aar est une rivière de France ; l'Arno, une rivière d'Italie. Quelle langue primitive a donc fourni des noms qui sont communs à l'Abyssinie, à la Médie, à l'Italie, à la France, à l'Angleterre, à l'Ecosse ? J'ai quelque idée que le terme *Ar* ou *Aar*, indique communément un confluent. *(N. de l'A.)*

(2) *Araxis* est un nom commun à une infinité de

la limite entre la Perside et la Susiane. Ses noms modernes ne sont pas en moindre nombre que les noms anciens. *T'ab*, ou la rivière, celui qu'il reçoit parmi les Persans, signifie la rivière par excellence. L'Arosis est, en effet, le plus grand fleuve (1) de la province; et Néarque a remarqué particulièrement cette circonstance. L'historien de Tymour l'appelle *Ab-Argoun*. Cet autre nom lui viendroit-il de quelque ville située sur ses bords dans la partie la plus élevée de son cours? ou bien n'est-ce qu'une corruption de *Rhegian* (2), écrit quelquefois *Ar-Rhegian*? voilà ce que je ne saurois dire. Enfin, le nom d'*Endian* (3) est celui qu'il porte sur

---

rivières des différentes provinces de l'Orient. L'*Aras* Arménien, qui se jette dans le Cyrus, et aussi dans la Mer Caspienne, est le plus célèbre de tous. C'est le *pontem indignatus Araxes*. (N. de l'A.)

(1) *Ὅσοι ἐς τὸν ἔξω πόντον εμβάλλουσι* est l'expression d'Arrien; expression assez inexacte. *(N. de l'A.)*

(2) Je trouve dans Otter, *vol. Ier*, *p. 189*, qu'*Argoun* est un nom propre d'homme. Ergoun, fils d'Ibkha, fortifia Kasvin. Mais il convient d'observer que la terminaison *ain* se change en *oun;* car Otter écrit Kiésirain pour Kaseroun: et c'est ainsi qu'*Arreghian* pourroit bien devenir *Argoun*. (N. de l'A.)

(3) Niebuhr écrit ce nom, *Hindian*. (N. de l'A.)

les cartes de nos géographes modernes ; et il le tire d'une ville dont ses eaux arrosent les murs à la distance de quelques milles de la mer.

Cette rivière est formée par un nombre infini de sources diverses qui, toutes, sortent des montagnes de Louristan ; et comme la chaîne a plus de largeur dans cette partie, la rivière semble aussi plus grande en proportion. Alexandre et Tymour, dans leur marche de Suse jusqu'à la Perside, se dirigèrent l'un et l'autre du côté des montagnes, pour attaquer les Uxiens ou Asciacs, qui se trouvent placés sur cette ligne. Tous deux également passèrent les sources de ce fleuve à une distance considérable de la mer (1). Dans la marche de Tymour, je découvre plusieurs sources à l'ouest de cette rivière : le commentateur de Cheref-eddin les fait arriver dans l'Eulée (2) ; mais d'An-

(1) Tymour à Kerdistan, éloigné de soixante-dix milles de l'embouchure, suivant d'Anville. *Voyez* Cheref-eddin, *vol. II*, *p. 185*. (N. de l'A.)

(2) Cheref-eddin donne à la rivière de Suse le nom d'*Ab-Zal;* en quoi d'Anville prétend qu'il s'est trompé. *(N. de l'A.)*

ville pense, et c'est aussi mon opinion, qu'elles doivent venir jusque dans l'Arosis. Alexandre et Tymour traversèrent tous deux cette rivière pour aller attaquer une forteresse située dans les montagnes, laquelle formoit la frontière septentrionale de la Perside, et que Cheref-eddin nomme *Calaa-Sefid* (1). Cette forteresse répond au poste qu'Ariobarzane (2) défendit contre Alexandre : mais dans le même temps qu'Alexandre s'avançoit à travers les montagnes au nord, il détacha Parménion, avec le gros de l'armée, par la route ordinaire (3) qui conduit à la Perside. Cette route est encore la même aujourd'hui, si toutefois il en existe une. Suivant la description que nous donne l'Edrisi, elle coupe l'Arosis à Ragian, environ à la distance de trente milles de son embouchure. «C'est dans cette route,

---

(1) *Calla-al-Sefid*, le canal ou la tranchée de Sefid, par allusion à la digue pratiquée sur le Bend-Emir. *Voyez* Otter, *vol. II, page 51*. (N. de l'A.)

(2) Corneille le Bruyn parle d'une relation de ce siége, que la tradition a conservée parmi les naturels du pays. *(N. de l'A.)*

(3) Κατὰ τὴν ἁμαξιτὸν τὴν ἐς Πέρσας φέρουσαν. *Voyez* Arrien, *liv. III, page 130*. (N. de l'A.)

dit-il, qu'on a jeté sur le fleuve un pont connu sous le nom de *Baccar*, à une portée de trait de la ville (1) ». Le même auteur indique diverses routes à travers la Perside, lesquelles toutes aboutissent à ce point : et d'après la vaste étendue du fleuve, il est permis de regarder cet endroit comme le premier où il ait été possible de construire un pont.

Les montagnes dans lesquelles l'Arosis prend sa source, n'approchent de la mer que jusque dans le voisinage de Rhegian ; mais elles semblent quitter un pays bas situé sur la côte, lequel répond au Kermesir du golfe. Voilà comment la Susiane a toujours été ouverte aux Perses ; voilà le moyen qu'ils ont eu de la tenir dans leur dépendance comme elle y fut de tout temps. Mais au nord, la rangée de montagnes change de direction, et s'arrondit jusqu'au point où elle gagne cette chaîne qui forme le derrière du Kermesir ; et, suivant d'Anville, aucune rivière ne passe cette chaîne. Ainsi donc les sources qu'Alexandre et Tymour trouvèrent dans le voisinage de Kalaa-

(1) Nub. Geog. *pag. 126.* (N. de l'A.)

Sefid, contribuent toutes à former, non pas l'Arosis, mais le Bend-Emir, ou la *noble rivière*, qui arrive dans les environs de Chyrâz et de Persépolis, et finit par se perdre dans le Baghteghian, ou bien épuise ses eaux à embellir et à fertiliser la belle contrée de la Cœlé-Perside (1). Maintenant, nous avons bien distinctement l'Arosis tel que l'offre le systême de d'Anville; et je n'ai rien trouvé dans l'histoire, soit ancienne, soit moderne, qui contredise ce systême. Je ne pense pas non plus qu'aucune des découvertes qui pourront être faites par la suite, ait pour effet de l'affoiblir en quelque point que ce soit : peut-être seulement parviendra-t-on à reconnoître que quelques-unes des plus petites sources de ce fleuve ont une direction différente de celle qu'on leur avoit supposée jusqu'alors. Cet Arosis est la limite orientale de la Susiane, où la flotte mouille en ce moment. Je vais abandonner, quant à présent, les rivières intermédiaires, et m'occuper de l'Euphrate

(1) La Cœlé-Perside, comme nous disons la Cœlé-Syrie. C'est la Perside entre les montagnes. *(N. de l'A.)*

et du Tigre comme réunis dans le Schat-el-Arab, qui forme la limite occidentale.

Schat-el-Arab, ou *embouchure de l'Euphrate et du Tigre réunis.*

L'Euphrate et le Tigre conservent encore aujourd'hui l'un et l'autre, parmi les naturels des pays qu'ils arrosent, le même nom que leur a donné Moïse dans le livre de la Genèse. En effet, l'historien sacré (1) appelle le premier, Hu-Pherát, ou simplement Pherát, et le second, Hid-Dekhel (2),

---

(1) *Gen. II, 14.* Pherat est employé fréquemment dans l'Ecriture avec le pronom, comme דאפרת, ד, Hu-Pherát, le Pherat, ou *ce* Pherat, par excellence. Suivant les commentateurs, il dérive de פרה, *produire du fruit*, à raison de ce qu'il *fertilise* le pays par des canaux, &c.; de פר et פרצ, *crever*, ou *étendre*, parce qu'il *déborde* ses rivages; et de פרמ פרך, פרמ, *séparer*, *diviser*, *partager*, en ce sens qu'il *sépare* ou *borne* le désert. Les Grecs, *more suo*, comme le dit très-justement Hoffman, font dériver *Euphrates* de leur verbe ἐυφραίνειν. (N. de l'A.)

(2) Hid-Dekhel est écrit חדקל, Kid-Dekhel, et dans le manuscrit samaritain הדקל, Hid-Dekhel, dérivant, ainsi que nous l'apprennent les commentateurs, de הד, *jeter*, *lancer*, הדד, *haut*, *fort*, ou

deux noms qui subsistent toujours, à une légère variation près, puisqu'ils se pronon-

---

bien de חד, *pénétrer*, avec l'addition de קלך, qui implique avec soi l'idée d'un mouvement *vif, rapide ;* sens tout-à-fait conforme à l'opinion des Grecs, qui interprètent le mot *Tigre*, tantôt par l'adjectif *prompt, vif, rapide*, tantôt par le substantif *flèche.* Il est à remarquer que le pronom hébreu *Hu* s'est conservé dans l'*Eu*-Phrate des Grecs, à moins que *Eu*, ne vienne de *ab*, *av*, *au*, eau ou rivière. J'observe en outre, que nous ne sommes autorisés par aucun des savans à écrire *Hi*-Dekhel, c'est-à-dire, à chercher une autre lettre initiale ou primitive de ce composé que le *khalal.* (Voyez *Bochart*, Phaleg. 119.) Dikla, *ville des Palmiers.* Chald. Deuteron. XXXIV, 3. *Quære annon Mesopotamia regio Palmarum?* Dekhel est incontestablement le Deg-hel des Arabes, le Diglath de Joseph, et le Diglito de Pline; et de Degel, selon Bochart, les Grecs ont fait Deger, Teger, et *Tigris.* Je soumets au lecteur une idée qui s'est présentée d'abord à mon esprit: c'est que le pronom hébreu *Hu* signifiant le *mâle*, et *Hi*, la *femelle*, il pourroit bien y avoir en cela quelque allusion au confluent, ou, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, au mariage des deux rivières, et que Deghel étoit marqué par le pronom féminin, comme Pherát l'est par le pronom masculin. Mais une autorité contre laquelle il ne m'appartient pas de disputer, m'a forcé de laisser là cette conjecture. *(N. de l'A.)*

cent Ph'rat et Deghel ou Dejel. Ces deux fleuves, comme le Gange et le Burrhampooter, ont leur source à peu de distance l'un de l'autre en Arménie; et après s'être séparés pour embrasser dans leur cours la vaste étendue de pays appelée *la Mésopotamie*, ils se réunissent, comme les deux autres fleuves dont je viens de parler, à Gorno ou Khorna, environ à la distance de cent trente milles du Golfe Persique. D'Anville s'est trompé sur cette distance, qu'il abrège (1) étrangement; car, dans sa carte d'Asie, il la réduit à moins de soixante-dix milles; et sur les deux dernières cartes qu'il a publiées, il la porte à un peu moins de cent milles. Mais on ne peut guère croire que le lieutenant Mc Cluer ait commis une erreur en la faisant de soixante-dix milles (2),

---

(1) De l'embouchure du fleuve jusqu'à Bassora, cent milles, ci........................ 100.
Jusqu'à Khorna, soixante-quinze, ci...... 75.

175 m.

Voyez Ives, *page 227*. (N. de l'A.)

(2) Il l'établit de quatre-vingt-dix milles, en calculant depuis un point jusqu'à un autre point, c'est-à-

seulement jusqu'à Basra. En effet, l'officier anglais eut plus d'une occasion de faire voile dans ce passage : il a même donné des directions pour les navigateurs qui voudroient monter jusqu'à cette ville. *Khorna* signifie en arabe *une corne* (1). Le rapport qui existe entre les mots grec, latin et anglais, ayant le même sens, est évident; et le fleuve présente ici cette forme en se partageant dans le haut de son cours. L'inter-

---

dire, d'après les détours et sinuosités de la côte. *Voyez* M'Cluer, *page 53.* — Ives, *page 227*, fait la même distance de cent milles. *(N. de l'A.)*

(1) L'ère ou époque de Dil-Kharnim (ou Alexandre, d'après la figure de ce prince, représenté avec les *cornes* de Jupiter Hammon, que quelques auteurs conjecturent n'être que le même) est bien connue en Asie. Dans ce nom composé, nous trouvons le plurier de Kharna ou Khorna. Les Grecs et les Latins dépeignoient les fleuves sous la forme d'un taureau ; sans doute, ainsi que plusieurs critiques l'ont imaginé, d'après le mugissement des eaux, assez semblable à celui de cet animal : mais Achéloüs perdit une de ses cornes en combattant contre Hercule, c'est-à-dire, comme nous l'apprend la mythologie, qu'il eut une de ses sources interceptée. D'autres rivières reçoivent, chez les auteurs latins, l'épithète de *tauriformes.* (N. de l'A.)

valle depuis Khorna, en descendant, jusqu'à la nouvelle division du fleuve qui embrasse le Delta, est, à proprement parler, la partie désignée sous le nom de Schat-el-Arab, ou la rivière des Arabes. Depuis cette division du fleuve, toujours dans le bas de son cours, le passage occidental, ou direct, par lequel les vaisseaux européens tiennent aussi leur route, est appelé *Cossisa-Bony* ou *Bouna*, par opposition, suivant ce que je conjecture, avec le canal ou passage le plus reculé vers l'est, appelé *Deree-Bouna* (1), du nom de Deree, île située à son embouchure. En traitant de cette partie occidentale du fleuve, je serai obligé, pour plus de clarté, de comprendre tout le passage depuis Khorna jusqu'à la mer sous le nom de Schat-el-Arab. La jonction qui s'opère à Khorna fut certainement connue de Ptolémée; et je demeure convaincu que le point où elle a lieu, fut,

---

(1) *Bouna*, ou *Bourna*, signifie, à ce que je présume, un courant d'eau, une rivière. *Bournabaschi*, dans la relation de la Troade par Chevalier, est la *tête du fleuve*. D'où vient le rapport de ce mot avec notre terme anglais *Bourm*, qui signifie un courant, ou bien une limite ou frontière? *(N. de l'A.)*

dans tous les temps, celui du grand confluent des deux fleuves : mais il n'est pas moins constant que Pline et Arrien indiquent deux embouchures, l'une pour le Tigre, et l'autre pour l'Euphrate. Cette dernière, ainsi que je le ferai voir par la suite, étoit le Khore-Abdillah, que d'Anville semble ne pas connoître; et c'est le défaut de cette connoissance qui l'a entraîné dans cette foule d'erreurs diverses par lesquelles son mémoire sur les embouchures de ces deux fleuves est malheureusement si défigurée. Quoi qu'il en soit, je vais d'abord porter mon attention sur le grand Delta, et je reviendrai ensuite à l'examen de ces difficultés.

Le Delta de la Susiane est, beaucoup plus véritablement que le Delta d'Egypte, enfermé dans sept (1) canaux (2), et entrecoupé

---

(1) Les besoins de l'agriculture ou de la communication des habitans, indiquent quelquefois la nécessité d'ouvrir de petits canaux ; mais ces canaux sont entretenus ou comblés suivant la volonté du gouvernement, et à mesure qu'il change de système à cet égard. Ceux dont il est fait mention ici, sont des canaux naturels. *(N. de l'A.)*

(2) Pline en compte dix. *Voyez* le liv. VI de son Histoire, *chap. 27*. (N. de l'A.)

par eux. Voici le nom de ces fleuves : 1°. le Cossisa-Bony (1) ; 2°. le (2) Bamishère (3) ; 3°. le Caroon ou Karûn ; 4°. le Sélége ; 5°. le Mohilla ; 6°. le Gaban ; 7°. le Deree-Bouna. J'ai recueilli ces noms dans une carte anonyme très-curieuse, qui fait partie de la collection de M. Dalrymple ; ce sont, il y a toute apparence, les dénominations sous lesquelles ces divers canaux ou passages sont connus des pilotes de Karack. La carte dont je viens de parler, présente la route de Néarque, tracée avec autant d'exactitude et de perfection que si elle l'eût été par un

---

(1) Khôre-Hälte, suivant Niebuhr. *(N. de l'A.)*

(2) Niebuhr écrit ce nom, *Bâckmeschir*, ce qui s'opère en ajoutant *k* à la lettre gutturale *h* dans *Bahmisir*, par une conséquence naturelle du son tiré du fond de la gorge. C'est ainsi que Hân fait Khân, Cawn ; que Shushan, Husan, font Khusan ou Koosan : en quoi nous pouvons reconnoître le rapport qui existe entre l'ancienne Suse et le Khoosistan moderne. *(N. de l'A.)*

(3) Le Bâckmeschir de Niebuhr, attendu qu'immédiatement après le Khôre-Sable de cet auteur, devroit se trouver le Karûn : mais j'ai quelques doutes à cet égard, depuis que M. Jones m'a communiqué ses observations. *(N. de l'A.)*

navigateur voyageant à bord de la flotte macédonienne. Trois de ces canaux ou rivières, après avoir coupé le Delta, passent au travers d'un bas-fond qui porte le nom d'*Ali-Meidan* [en langue du pays, *Terre originaire, Terre de la famille d'Ali*], et qu'on suppose tel d'après sa surface unie. A partir de la côte du Delta, l'Ali-Meidan a douze milles, et, dans quelques endroits, dix-sept milles d'étendue: il est rarement sec (1), ou, pour mieux dire, il ne l'est jamais, même à l'instant de la marée descendante. Mais les canaux qui le traversent ont une profondeur considérable: ils sont appelés *Khores*, c'est-à-dire, limites ou divisions du sable; et c'est ainsi que Khore-Gufgah est le débouché du canal de Bamishère; Khore-Musah, celui du Karûn; enfin Khore-Wastah, celui du Sélége. Le nom général de la terre ou pays qu'ils séparent, est *Gaban*. Je n'ai point de notions assez exactes, assez positives sur ce pays pour en fixer les limites; mais la partie située entre le Cossi-

(1) Il n'est sec que dans une seule partie, c'est-à-dire, dans l'endroit où l'eau a moins de deux brasses de profondeur. [M. Jones.] *(N. de l'A.)*

sa-Bony et le Bamishère (1), est désignée sous un nom qui lui est propre, celui de Meuan et de Muçan (2), lequel répond au Mesène de Xiphilinus, de même que Khore-Musah, au fleuve *Mosœus* de Ptolémée (3),

---

(1) Je soupçonne, sans être en état, cependant, de le prouver, que Bahh-Mishère a du rapport avec Bahh-Mesene, qui s'étendoit peut-être jusqu'à Karûn. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* Mc Cluer, *page 30*, avec l'examen par Dalrymple de cette question: Est-ce Muçan ou Musan? *Voyez* encore la note *page 32*. — Marcien, *page 17*, écrit Μαγάιϰ pour le Μωσάιϰ de Ptolémée, de sorte que la différence entre Mugan et Musan n'a pas moins existé parmi les anciens que chez les modernes. Saumaise lit Μωγάιϰ. (N. de l'A.)

(3) *Voyez* Cellarius sur la Susiane, et la Dissertation de d'Anville. Pour que Khore-Musah corresponde exactement avec le *Mosœus* de Ptolémée, il faut que ce soit le débouché du Karûn, comme l'indique la carte de Mc Cluer. Les Orientaux écrivent *Mousa*, qu'on prononce *Moosa*, pour *Moses*. Les Grecs écrivoient Μωυσης, *Moouses;* et sous cette forme, nous retrouvons facilement le *Mosœus* de Ptolémée. Mousah ou Musah se prononce comme nous prononcerions (en anglais) *Moosa*, et non *Musa* ou *Muse*. Un Arabe feroit dériver infailliblement *Moosa* de Moïse. En effet, le nom de ce prophète étoit assez répandu dans

pour lequel pas un seul des géographes modernes ne sait déterminer une place. A la pointe ou extrémité de ce Mésène, près du canal de Haffar, étoit situé le *Spasini-Charax,* ou fort de Spasinus. Sur la carte anonyme de Dalrymple, nous remarquons en cet endroit un fort appelé *old Haffar-fort* [le vieux fort de Haffar], avec un autre sur la rive opposée. Tous deux existoient à l'époque où Thévenot monta jusqu'à Basra par cette route; et tous deux avoient été destinés par Spasinus (1), comme par ses

---

l'Orient pour qu'on puisse l'adopter comme origine, même avant le siècle de Ptolémée; mais il est commun à plusieurs lieux, aussi bien qu'un autre nom dont Niebuhr fait mention dans les détails qu'il donne sur l'Yémen. J'aurai occasion de prouver par la suite, que Ptolémée considéroit le canal de Dorack comme l'embouchure de l'Eulée; et alors, comme il ne parle que de trois fleuves, savoir, le Tigre, le Mosæus et l'Eulée, le Mosæus seroit naturellement le Karûn, et répondroit ainsi à Khore-Moosa. La preuve de ce fait, c'est que l'Oroatis ou Arosis du géographe, vient immédiatement après son fleuve Eulée. *(N. de l'A.)*

(1) Pasinus, Pasines, &c. C'est le nom d'un Arabe qui vivoit avant le siècle de Pline, comme seroit de nos jours un scheik Soliman.

Il n'est pas nécessaire de fixer précisément en ce

successeurs, soit à protéger et à garder le canal, soit à favoriser les exactions qu'ils vouloient commettre. J'ai deux motifs pour faire mention de ce lieu : le premier est qu'Alexandre, au rapport des historiens, occupa originairement la position; le second, que Cellarius ne semble pas avoir eu des idées fixes à son égard, et que d'Anville même manifeste quelques doutes. Mais avant de me livrer à l'examen de cette question, je dois établir l'ordre et la succession des canaux. Le Schat-el-Arab n'en pouvoit avoir naturellement que deux, qui sont les deux canaux occidentaux, savoir, le Cossisa-Bony et le Bamishère. Le Bamishère étoit un canal très-fréquenté par les vaisseaux du pays jusque dans ces derniers temps, qu'un scheik arabe le fit combler dans l'intention de submerger le pays situé sur le Cossisa-Bony : mais l'effet de cette opération fut tout contraire à son attente; car il n'en résulta autre chose qu'un nettoiement parfait du canal, dont les sables se trouvèrent

même lieu la position du fort; bornons-nous à regarder comme certain, d'après ce que nous dit Pline, qu'il étoit situé plus près de la mer. *(N. de l'A.)*

reportés à l'embouchure. Cet événement eut lieu dans le temps où M. Jones résidoit à Basra. Niebuhr en parle comme étant arrivé au Khore-Sable (1), qui est peut-être pour cet auteur le nom du Bamishère.

Les cinq canaux occidentaux paroissent tirer leur origine de l'Eulée ou de la rivière de Suse. Cette rivière se partage dans l'intérieur de la province : à quel point précisément ? voilà ce qu'il n'est pas facile de déterminer. Mais ce queje puis découvrir de positif, c'est qu'en approchant du Delta, le bras occidental prend son nom de Karûn, ville située à dix ou douze milles au-dessus du Delta, comme le canal oriental tire le sien de Deurak, Dorak ou Deree, autre ville de l'intérieur du pays, dont le nom étend son influence jusqu'à la côte. Le bras occidental, en approchant du Delta, se subdivise en quatre autres ; le premier porte son nom de Karûn à travers le Delta jusqu'à la mer. Ce canal étoit celui que les vaisseaux du pays fréquentoient à l'époque du voyage de Thévenot, dans leur navigation de Ben-

(1) Le mot *Sable* paroît être pris d'une langue européenne, et de la française. (*N. de l'A.*)

der-Regh à Basra. Les trois autres sont le Sélége, le Mohilla et le Gaban. Le bras de l'Eulée connu sous le nom de *Dorak*, après s'être partagé dans l'intérieur des terres, arrive vers l'est; et comme il touche au Delta, il se réunit d'un côté avec la rivière Gaban, et avec un autre bras que nous pouvons appeler un sixième canal : il enferme une île nommée *Deree*, de cette rivière Deree ou Dorack. C'est là qu'est placée dans l'intérieur des terres une partie de pays qui reçoit le nom de Dorac-stan ou Dorghestan, de la même origine. Maintenant, il est assez remarquable que Ptolémée fait mention d'un *Dera* situé dans l'intérieur des terres, et dont Cellarius ne sait où fixer la position. Quel que soit ce Dara, il donne son nom à cette rivière, comme Karûn communique le sien au bras occidental : il le donne encore à Deree, l'île, où nous devons chercher le Kata-Derbis d'Arrien, à l'égard duquel d'Anville s'est mépris; et dans le Dorghestan, je trouve le Marghestan d'Arrien, que cet auteur appelle une île placée à Kata-Derbis. La rivière Dorack n'est pas un canal très-considérable : suivant M. Dalrymple, on en voit le fond lorsque l'eau est

basse. Nous pouvons conjecturer qu'anciennement, soit au moyen de canaux naturels, soit par le secours de canaux artificiels, elle eut plus de profondeur, tant que la navigation intérieure de la province fut l'objet de la sollicitude du gouvernement. Entre l'embouchure de ce canal et le Khore-Wastah, est un bas-fond qui correspond avec l'Ali-Meidan : on le nomme *Carabah*, ou Fond brisé (1), à raison de ce que la sonde varie d'un instant à l'autre. Les pilotes naturels du pays prétendent qu'il y a ici une ville ensevelie sous les eaux, et que le plomb de la sonde s'arrête quelquefois sur le faîte des maisons ; qu'il descend quelquefois aussi jusque dans les rues : d'où résulte une différence aussi considérable. Voilà une circonstance qui s'accorde parfaitement avec le passage de Néarque, soit au travers du bas-fond, soit à la surface, ainsi que je le ferai remarquer en temps et lieu. Vers l'est du Dorack il y en a encore un autre, nommé *Barcan* (2), qui se prolonge

(1) Suivant M. Jones. (*N. de l'A.*)

(2) Le *Sinus Arenosus* de Ptolémée, ou sa partie qui est la plus voisine de Deree. (*N. de l'A.*)

jusqu'à l'embouchure de l'Arosis. L'étendue de tous ces bas-fonds oblige naturellement les vaisseaux à n'approcher de la côte qu'avec une circonspection extrême ; et le fond du Delta étant bas et uni en proportion, il est rare que les navigateurs en apperçoivent autre chose que les joncs qui y croissent. Dans le trajet jusqu'à Karûn, Thévenot compare le pays à la Hollande : et ce seroit en effet une seconde Hollande avec de l'industrie et un bon gouvernement; car un sol qui n'est que l'accumulation d'une grande quantité de matières glutineuses ou visqueuses, doit être infailliblement un sol fertile. Du temps de Thévenot, il n'y avoit guère dans le pays que de misérables villages épars çà et là, en très-petit nombre, avec un peu de bétail et quelques plantations de dattiers, qui sont le principal ou plutôt l'unique article de commerce pour les habitans. Dans ces dernières années, la tribu arabe de Kaab (1) étoit en possession de cette contrée, que gouvernoit un scheik appelé *Soleiman*. Ce chef avoit amélioré la culture. Il paroît que les pirateries

(1) Le Kiaab d'Otter, ou Kiab. *(N. de l'A.)*

qu'il exerçoit avec quelques vaisseaux, l'avoient rendu formidable, d'un côté, au gouvernement turc de Basra, de l'autre au Vakeel de Chyrâz (1). Il eut par la suite une querelle à démêler avec les Anglais, à l'occasion de deux navires considérables qu'il leur avoit pris; mais il finit par tomber sous les coups de ses propres sujets (2). Telle est la nature du Delta; tels sont ses habitans; tels sont enfin les bras du Tigre et de l'Eulée qui concourent à le former. Il peut y avoir eu un temps où ces deux fleuves se rendoient à la mer, sans avoir entr'eux un rapport plus immédiat que leur voisinage : mais aujourd'hui un canal, qui porte le nom de *Haffar*, les unit l'un à l'autre. Ce canal sort du Schat-el-Arab, à vingt-huit milles environ au-dessous de Basra, et s'étend vers l'est jusqu'à ce qu'il joigne l'Eulée ou le Karûn, précisément au point où ce fleuve approche du Delta. Le Haffar est plus ancien que le siècle d'Alexandre. Néarque nous apprend en effet qu'une partie de la flotte le traversa pour se rendre

(1) *Voyez* Niebuhr. (*N. de l'A.*)

(2) M. Jones. (*N. de l'A.*)

dans le Tigre, à l'époque où elle descendit l'Eulée jusqu'à la mer. Je donnerai par la suite de plus grands développemens à ces détails : mais je dois observer dès-à-présent, que la navigation intérieure est la circonstance la plus remarquable dans l'état de la province, et, si je puis hasarder cette expression, son trait le plus caractéristique. J'ajoute que ni Cellarius, ni d'Anville, n'ont accordé une attention suffisante à cette circonstance particulière. Cellarius, qui convient que le Mosæus de Ptolémée doit être placé entre le Tigre et l'Eulée (1), ne peut concevoir comment ce canal de Haffar passeroit entre ces deux fleuves sans perdre toutes ses eaux dans le Mosæus : mais s'il vivoit aujourd'hui, il pourroit se convaincre, en jetant un coup d'œil sur la carte de

(1) *Et quia Mosæus intervenit Tigrim et Eulæum, ostium quoque ejus, si in mari est, ut tradit Ptolemæus, propiùs utique ad Tigrim accedit, quàm Eulæi. Quòd verò fossa illa ex Tigri in Eulæum haud longè supra ostia, uti ex Arriani verbis apparet, ducta fuit, dubites quî fossa per aliud flumen, Mosæum putà, transversa duci potuerit, ut non efflueret per flumen illud ; nisi supra fossam Mosæus vel Tigri vel Eulæo se adfuderit.* Cellar. *l. III, c. 19 ; Susiana, p. 483.* (N. de l'A.)

Dalrymple, que nous avons (1) un fleuve du Tigre (2) et un Eulée (3), avec le Mosæus (4) entre les deux, et le canal de Haffar passant à la pointe du Delta depuis le Tigre jusqu'à l'Eulée.

D'Anville (5) est tombé dans une erreur beaucoup plus grave ; car il place le Mésène à l'ouest du Schat-el-Arab, au lieu de le fixer à l'est. On ne voit pas la raison qui a pu le déterminer à adopter ce systême : il savoit très-bien en effet que les géographes anciens placent le fort de Spasinus dans Mésène, et il a fixé lui-même la position de ce fort vers l'est du Schat-el-Arab, bien qu'il place Mésène à l'ouest. En réfléchissant sur cette opinion de d'Anville, j'incline à penser que le *Sinus Mesanius* de Ptolémée a induit en erreur l'illustre écrivain français : et si l'on parvenoit à éclaircir cette obscurité, la côte pourroit

(1) Ptolémée ne fait mention que de trois de ces embouchures, qui se trouvent correspondantes. *(N. de l'A.)*

(2) Cossisa-Bony. *(N. de l'A.)*

(3) Dorack est l'Eulée de Ptolémée. *(N. de l'A.)*

(4) Karûn. *(N. de l'A.)*

(5) *Voyez* son Mémoire, *page 180.* (N. de l'A.)

être parfaitement connue, et nous finirions par concilier tous les géographes anciens les uns avec les autres.

Le Mésène de d'Anville est le Gésirat-Khader de Thévenot, le Dauasir de Niebuhr, placé entre le Schat-el-Arab et le Khore-Abdillah : mais le *Sinus Mesanius* de Ptolémée n'en est certainement pas la côte; car les deux embouchures du Tigre, déterminées par cet auteur, sont, à n'en pas douter, le Schat-el-Arab et le Khore-Abdillah, comme on peut en juger par la position qu'il assigne à Térédon, entre l'un et l'autre. Il me paroît démontré, avec la même évidence, que son *Sinus Mesanius* ne commence pas dans l'intervalle qui sépare le Schat-el-Arab et Khore-Abdillah, mais bien à l'embouchure du Khore, et qu'il s'étend jusqu'à la partie occidentale du golfe. En cherchant le golfe dans cette direction, je trouve la baie de Grane (1), avec trois

(1) Ptolémée fait mention d'un Graan, mais il le place par 82° de longitude ; d'où il résulteroit que ce Graan devroit se trouver dans le milieu de la Susiane : il ne peut donc avoir aucun rapport avec le Grane dont nous parlons ici. *Voyez* Ptolémée, *p. 157*. (N. de l'A.)

îles à l'entrée : l'une d'elles, qui est la plus voisine de la côte, porte le nom de *Muchan*, et donne le sien au *Sinus Mesanius*, à ce que je conjecture. Et lorsque je cherche dans Ptolémée le point où le *Sinus Mesanius* se termine au nord, je trouve que le degré de longitude où cet auteur le place, est le soixante-dix-neuvième, précisément le même que son embouchure occidentale du Tigre, c'est-à-dire, le Khore-Abdillah.

Voici de quelle manière Mercator interprête le texte, et comment Ptolémée détermine les longitudes et les latitudes :

		Longit.	Latit.
Page 144.	*Sinus Mesanius*	79° 0'..	30° 10'
154.	*Sinus Mesanites*	79. 0...	30. 10.
149.	*Ostium Tigris occidentale.*	79. 0...	30. 34.
145.	*Teredon*..............	80. 0...	31. 10.
149.	*Ostium Tigris orientale*..	80. 30...	31. 0.
149.	*Vallum Pasini*.........	81. 0...	31. 0.
149.	*Mosæus*..............	82. 0...	30. 40.

L'erreur qui existe dans ces longitudes est totalement étrangère à nos recherches; mais leur relation et leur concordance prouvent que le point de terminaison du *Sinus Mesanius* est à l'embouchure occidentale du Tigre; que Térédon se trouve

entre l'embouchure occidentale et celle orientale; conséquemment que le Khore-Abdillah est le Tigre occidental de Ptolémée; et le Schat-el-Arab son Tigre oriental; enfin, que le fort de Pasinus est situé entre le Schat-el-Arab et le Mosæus ou Karûn.

D'où il résulte que cette baie ne peut occuper aucun point sur la côte du Mésène de d'Anville; car elle est au sud-est de Khore au lieu d'être au nord-est : et si nous parvenions à obtenir une interprétation exacte de *Muçan* (1), nous découvririons, suivant toute probabilité, la raison pour laquelle on attribue ce nom, et à l'île placée à la baie de Grane, et à cette partie renfermée entre le Schat-el-Arab et le Karûn, qui est le Mosæus de Ptolémée, et qui donne son nom au Mésène de Xiphilinus, de Josephe et d'autres historiens.

D'Anville ne connoissoit pas bien le Khore-Abdillah : il suppose que c'est l'ancienne embouchure de l'Euphrate. Telle étoit en effet l'opinion de Pline et d'Arrien;

---

(1) « Une bande de terre, isolée par un canal ». D'Anville, Géog. ancienne, *tome II, page 201*. Si cela est vrai, l'un et l'autre noms se trouvent expliqués, ainsi que le Mésène de Pline. *(N. de l'A.)*

mais nous ne voyons pas qu'aucun géographe ancien, jouissant de quelque considération parmi les savans, si l'on en excepte Ptolémée, en ait jamais fait une bouche du Tigre. Voilà la première cause de l'erreur dans laquelle est tombé d'Anville; et il fait ici du Khore-Abdillah une embouchure du Tigre, lorsqu'il s'efforce ailleurs de prouver que c'est une embouchure de l'Euphrate. Ce que nous dit Pline de son Mésène (1), est telle-

(1) *Tigris.... lustratis montibus Gordyœorum circa Apamiam Mesenis oppidum, citra Seleuciam, Babyloniam, CXXV M. passuum divisus in alveos duos, altero meridiem ac Seleuciam petit, Mesenem perfundens; altero ad septentrionem flexus ejusdem gentis tergo Cauchas secat. Ubi remeavere aquœ, Pasitigris appellatur. Posteà recipit ex Mediâ Choaspem.*

Nous voyons que Pline franchit bien légèrement ici en quatre lignes l'intervalle qui sépare les montagnes de Curd, de l'embouchure du fleuve : mais d'Anville, à l'aide de l'Apamie, parvient à trouver ce Mésène. *Voyez* la Géograph. anc. *tom. II, p. 200;* — Cellarius, *vol. II, page 462;* — Ammien Marcellin, *lib. XXIV, pag. 399*, où, par Mésène, l'auteur entend évidemment une étendue de pays située entre les deux fleuves. Mais ce Mésène est au-dessus de Babylone, à moins qu'en le faisant joindre au *Mare Magnum*, nous ne préférions le Mésène qui est plus bas. Par ces mots, *ubi remeavere aquœ*, Pline semble vou-

ment confus et obscur, que je devrois bien des remercîmens à celui qui me donneroit une traduction claire et intelligible du passage de cet auteur. D'Anville prétend que Pline porte son Mésène au-dessus de la Séleucie. S'il en est ainsi, c'est une autre contrée dont nous n'avons point à nous occuper ici. Mais considérons ensuite quel est le Mésène de Xiphilinus. Voici les propres expressions de cet auteur : « Après que Trajan (1) eut pris Ctésiphon, il se détermina à

---

loir exprimer la hauteur à laquelle s'élèvent les flots; en quoi il n'est point exact, car la mer passe au-dessus de Korna. *(N. de l'A.)*

(1) *Postquàm Ctesiphontem cepit Trajanus, statuit Mare Rubrum trajicere.... Appellant Messanam quoque insulam Tigris in quâ Athambilus regnabat; nullo labore cepit, atque iis in locis, propter vim hyemis et rapidum Tigrim, æstumque maris, in magnum periculum venit. Qui vallum Tospasini habitabant (nam ità ab incolis appellabatur, eratque in ditione Athambili), Trajanum amicè receperunt.* Xiphilin. *Trajan. p. 55*, edit. Basil.

Tospasinus est, à ce que je conjecture, une corruption du grec *το Σπασίνε χῶμα.* Nous apprenons, en effet, que le fort étoit construit sur une levée de terre, qui le préservoit tout-à-la-fois des invasions de l'ennemi et des dangers de l'inondation; car tout le

traverser (1) la Mer Rouge, c'est-à-dire, le Golfe Persique. On y trouve une île formée par le Tigre, dont le nom est *Messana*, et que gouvernoit Athambilus. Trajan la soumit sans effort, mais il se vit exposé aux plus imminens dangers : la saison critique, la violence des courans, les inondations occasionnées par la crue des eaux, il lui fallut braver tous ces périls. Les habitans de la forteresse de Tospasinus le reçurent avec bienveillance et amitié dans la place ; et cette heureuse circonstance lui fut d'un grand secours. La forteresse avoit pour gouverneur (2) Athambilus ». D'Anville place le fort de Spasinus où je le place moi-même; mais il fixe la position du district de Mésène sur l'autre (3) côté du Schat-el-Arab. Ce passage de Xiphilinus prouve que le fort est dans Mésène, et que le Mésène est entre

---

Delta est un sol plat et uni. *Voyez* Cellarius, *vol. II, page 448:* il lit, τὸν Τοσπασίνȣ, ce qui contrarie la supposition que je forme ici. *(N. de l'A.)*

(1) *Trajicere.* (N. de l'A.)

(2) Le texte latin porte, *in ditione ;* dans le territoire d'Athambilus. (*N. de l'A.*)

(3) *Voyez* la carte jointe à son Mémoire, ainsi que celle du Tigre et de l'Euphrate. *(N. de l'A.)*

les embouchures du Tigre, c'est-à-dire, entre le Tigre et le Mosæus. Il est possible que je me trompe en assignant une position au fort; mais il n'y a point d'erreur en replaçant le Mésène (1) à l'est du Schat-el-Arab au lieu de l'ouest. La considération, bien méritée, que j'attache à une opinion soutenue du nom de d'Anville, m'a engagé dans cette discussion. J'ai terminé tout ce que j'avois à dire sur le Delta du Tigre : je vais parler maintenant de l'Euphrate.

---

(1) *Voyez* Josephe, *liv. 1er*, *Antiq. chap. 7*; — Stephan. *Σπασίνȣ χάραξ πόλις ἐν τῇ μέσῃ τȣ͂* Τίγρη*τος* Μεσήνη, *&c.* Cellarius, *vol. II*, *pag. 448*, appelle ces divers auteurs en témoignage ; mais il n'est pas content d'avoir raison, il ajoute : *Aberrat autem in eo quod in mediâ Mesenâ illâ, quam Tigridis ostia constituunt, posuit.*

Je me fonde beaucoup, pour former mes conjectures, sur le nom moderne de Muçan, et sur le Khore-Moosa; et peut-être aurois-je toujours dû écrire *Mosena* ou *Mooseha*, le nom de Muçan, dont les Grecs firent Mésène, parce qu'ils avoient eux-mêmes un Messène; tel est leur usage en mille occasions. Quoi qu'il en puisse être, j'ai trouvé une raison de supposer que *Mesen* signifie une île, ou peut-être, plus exactement, une terre entourée par les bras d'un fleuve. *Voyez* la note (1) de la page 92. *(N. de l'A.)*

KHORE-ABDILLAH, *embouchure présumée de l'Euphrate.*

L'EUPHRATE paroît avoir toujours opéré sa jonction principale avec le Tigre à Gorno ou Khorna; mais comme, à partir des temps les plus reculés, les eaux de ce fleuve entretenoient, de l'un et de l'autre côté, des canaux creusés soit pour les besoins de l'agriculture, soit pour faciliter la communication entre les habitans, il est arrivé que l'un de ces canaux qui passoit par le vieux Basra et tomboit dans le Khore-Abdillah, a été pris mal-à-propos par Pline et par Arrien pour la véritable embouchure. Arrien semble tellement persuadé que le canal est l'embouchure, qu'au moment où Néarque vient jeter l'ancre à Diridotis, ou Térédon, dans le Khore-Abdillah, il appelle cela mouiller dans l'Euphrate : ailleurs il dit que cette embouchure, ou *Khore*, est presque comblée, par suite des révolutions naturelles qui mettoient à sec le fleuve au-dessus de son embouchure. Le Khore-Abdillah, sur les cartes anglaises, paraît plus considérable qu'aucune des bouches du Tigre; et cette circonstance, qui fut ignorée de d'Anville,

auroit confirmé ce grand géographe, s'il en eût eu connoissance, dans le systême qu'il avoit adopté, savoir, que le Khore-Abdillah est l'embouchure première de l'Euphrate. Je regarde comme digne de remarque, que Ptolémée n'assigne point d'embouchure à l'Euphrate : il place son embouchure occidentale du Tigre, c'est-à-dire, le Schat-el-Arab, par 30° 34′ de latitude (1), et le point de jonction de l'Euphrate avec le Tigre par 34° 20′, ce qui fait une différence de 3° 46′; différence évidemment trop forte de beaucoup, mais qui marque le confluent (2) dans l'intérieur du pays aussi clairement que de nos jours Gorno ou Khorna. Strabon, en fixant Térédon (3) sur la rive du Khore-Abdillah, considéroit, à n'en pas douter, le Khore-Abdillah comme l'embouchure de l'Euphrate. Mais Solin (4)

---

(1) *Page 149.* (N. de l'A.)

(2) C'est ainsi que l'entend Mercator, comme on peut en juger par la singulière carte qu'il a publiée. *(N. de l'A.)*

(3) *Page 80.* (N. de l'A.)

(4) Page 66. *Tigris Euphratem defert in Sinum Persicum.* (N. de l'A.)

assure que le Tigre conduit l'Euphrate jusque dans le Golfe Persique; et Pline, qui le joint au Pasitigris (nom par lequel l'auteur entend le Schat-el-Arab), fait une allusion manifeste à l'embouchure originaire, comme étant au Khore-Abdillah, embouchure que les Orchéniens (1) avoient comblée. J'ajoute qu'à l'époque où Pline écrivoit, il y avoit déjà si long-temps qu'elle étoit comblée, que cet historien n'assigne plus une position à Térédon sur l'Euphrate, mais qu'il le place au-dessous du confluent des deux fleuves (2).

Examinons maintenant le Khore-Abdillah en lui-même : cet examen nous offrira des moyens d'éclaircir toutes les difficultés. Les anciens rois d'Assyrie, de la Chaldée et de Babylone, apprécioient l'importance et l'utilité des canaux ouverts dans l'intérieur d'un pays, aussi-bien que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, ou les nations modernes commerçantes de l'Europe. En Egypte, et sur les bords de l'Euphrate, tout ce qu'on

---

(1) Lib. VI, cap. 27. *Euphratem præclusere Orchœni, nec nisi Pasitigri defertur in mare.* (N. de l'A.)

(2) *Cap. 28.* (N. de l'A.)

put prendre de terrein sur le désert fut autant d'ajouté à l'empire : et alors, comme nous trouvons un canal parallèle au Nil, d'environ quatre cents milles de longueur, Niebuhr pense qu'il y avoit un canal qui couroit vers l'ouest de l'Euphrate depuis Het (1), à plus de six jours de marche au-dessus de Babylone (2), jusqu'à ce qu'il se jetât dans la mer au Khore-Abdillah. Voilà une étendue de plus de cinq cents milles; et quelque considérable qu'elle paroisse, elle n'a rien de supérieur aux entreprises har-

---

(1) Het est au vent de la rivière, près de Kemaxa, où les Dix-mille combattirent Artaxerxès. Telle est, du moins, l'opinion de d'Anville. *(N. de l'A.)*

(2) Le langage de l'Edrisi semble bien propre à confirmer cette opinion. Après avoir fait arriver l'Euphrate jusqu'à Het et Eubar, il ajoute : *Reliqua verò pars Euphratis fluens è Rahabâ* à tergo *deserti in varia dividitur brachia, quorum unum pergit ad Tsarsar, aliud ad Alcatsr* [*al Khader*], *aliud etiam ad Sura, quartum denique ad Kufam (juxtà Pallacopam); et omnia ista brachia varios in lacus sese immergunt.* L'Edrisi, *p. 197.*

Si nous entendons par ce langage un canal commençant à Rahaba, cette place n'est pas loin de Thapsaque, à deux cent cinquante milles plus haut que Niebuhr ne porte son canal. *(N. de l'A.)*

dies, aux travaux magnifiques du siècle (1) auquel on attribue la confection de ce grand ouvrage. A l'appui du fait, nous avons les relations d'Hérodote et de Diodore, qui parlent des réservoirs formés au-dessus de Babylone, pour retirer l'eau du fleuve, ou l'y entretenir à volonté : nous avons les deux lacs creusés au-dessous de Babylone, près de Meschid-Hosein et de Meschid-Ali (2), le Pallacopas d'Arrien. Nous avons une infinité de divers canaux, dont quelques-uns subsistent encore de nos jours, et continuent à fertiliser le désert. Enfin, ce qui reste des villes (3) situées entre Basra et Alep, et qu'ont visitées tous les voyageurs qui ont

---

(1) Ce siècle d'Anakim, ou des Géans, comme Bryant l'a nommé, vit s'élever les pyramides, creuser le lac Mœris, construire les obélisques, les murs de Thèbes, Babylone, Tyr et Orchomène, ainsi que d'autres monumens de la plus grande magnificence sur divers points du globe. Tant de hardis travaux furent-ils le résultat des calculs, ou de la force mécanique? *(N. de l'A.)*

(2) Bahr-Nedsjef est le nom de ce lac. *Voyez* Niebuhr, *vol. II, p. 184*, édit. d'Amsterd. *(N. de l'A.)*

(3) *Voyez* Niebuhr, *ibid.* El-Khader, à dix ou douze lieues de Mesched-Ali. *(N. de l'A.)*

accompagné les caravanes, contribue à rendre le fait très-probable. Ces villes fleurirent tant que les canaux furent entretenus : leur ruine totale fut, en grande partie, le résultat des irruptions d'Arabes dévastateurs ; mais elle eut aussi pour cause la négligence ou l'impéritie du gouvernement, qui laissa les canaux dépourvus de leurs eaux. S'il a existé un canal tel que celui dont parle Niebuhr, il communiquoit infailliblement, en différens points, avec le fleuve par les eaux duquel il étoit entretenu ; et l'un de ces points de communication est indiqué par d'Anville à Nahar-Saleh, environ à trente-cinq milles au-dessus de Khorna. Le même auteur le fait couler dans une ligne parallèle au Schat-el-Arab, lui donne une autre communication avec ce canal (1) près de Basra, et le conduit ensuite jusque dans le Golfe Persique, dans la direction du Khore-Abdillah. C'est-là, suivant lui, l'ancien cours de l'Euphrate; et telle étoit aussi l'opinion de Pline, de Strabon et d'Ar-

(1) Par le moyen d'un canal appelé *Oboleh Obolla*, et dont les géographes orientaux font souvent mention. *(N. de l'A.)*

rien. D'Anville, à l'aide de Texeira, trouve que ce canal est à sec aujourd'hui, et le désigne sous le nom de *Choabedeh* (1), que je soupçonne n'être autre chose qu'une corruption de Khore-Abdillah. Ce canal existe certainement dans l'état où d'Anville le suppose; car M. Jones, dans le temps où il résidoit à Basra, l'a parcouru, tant à cheval qu'en voiture, dans une longueur de plusieurs milles.

Khore-Abdillah tire sa dénomination moderne d'un nom qui n'a pas une médiocre importance dans la mythologie des mahométans. Abdillah est en effet le fils d'Annas (2), qui fut portier chez le grand prophète lui-même : sa tombe est déposée dans le voisinage de Zobéir; et ce Khore est un golfe Crisséen, sur lequel s'embarquent tous les musulmans dévots qui viennent rendre leurs hommages religieux aux reliques de cet Abdillah (3). A Zobéir, ou Ghibel (4)

---

(1) Qu'il fait dériver de *Bedeh*, une tente des Bédouins. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* Niebuhr, *vol. II, p. 182.* (N. de l'A.)

(3) Ils y parcourent un intervalle de quinze milles. *(N. de l'A.)*

(4) Niebuhr écrit *Dsjabbel*, qui signifie une mon-

Senêm, qui en est voisin, d'Anville place Orchoe, par la raison que Pline dit que les Orchéniens détournèrent le cours de l'Euphrate : mais Pline ne fait qu'ajouter le nom de ce peuple à la relation que nous donne Arrien de l'événement, comme ayant eu lieu dans le voisinage de Pallacopas, ou Bahr-Nedsjef; et tous les auteurs anciens, quels qu'ils soient, si l'on en excepte Ptolémée, s'accordent à placer Orchoe dans la même situation (1). Ptolémée assure que cette ville est près du golfe : mais son assertion paroît tellement vague à Mercator, que ce géographe transporte Orchoe jusqu'aux lacs; et le degré de latitude (2) assigné à cette ville, autorise effectivement Mercator

---

tagne. C'est ainsi que l'Etna conserve encore son nom sarrasin, *Ghibello*. Il y a donc un véritable solécisme à dire *Monte Ghibello ;* mais ce solécisme est universellement répandu dans tous les pays. La langue qu'on ne connoît pas, donne un nom qui signifie *montagne;* et l'on ajoute à ce nom le mot *montagne*, dans la langue que l'on parle. Monte Ghibello n'est autre chose, en effet, que *Montagne Montagne.* (N. de l'A.)

(1) *Voyez* Saumaise, *page 703*, — Cellarius, Hondius, &c. *(N. de l'A.)*

(2) 32° 40'. *Page 145.* (N. de l'A.)

à la placer dans la position qu'il lui donne. Mais d'Anville n'est pas content de transporter ici Orchoe ; il veut absolument anéantir le vieux Basra. *Basra* (1), *Bozra*, ou *Bosara*, est un nom applicable à quelque ville que ce soit dans le désert : il signifie un terrein brut ou pierreux. C'est ainsi que nous avons dans Ptolémée un Bosara près de Masqât, et un Bosra qui se reproduit assez fréquemment dans l'Ecriture, et indique une ville arabe située dans le voisinage de la Judée, et dont les Machabées s'emparèrent. Ce Basra, non-seulement Niebuhr suppose qu'il occupoit la place de Zobéir, à dix ou douze milles ouest du Basra actuel, mais encore il s'appuie, pour confirmer cette opinion, sur la commune croyance et sur la tradition du pays. Il ajoute (et, suivant lui, ce fait complète la preuve),

---

(1) Gol. *ad Alfrag.* pag. 120. *Terra crassa et lapidosa.* Mais voyez בוצרת, sous בצר. *Botsrath desertum à Batzar* clausit, *quia clauduntur aquæ.*

Il est parlé de Bosra dès le temps d'Abraham. *Gen.* XXXVI, 33. *Is.* LXIII, 1, *&c.* De là le terme *Bazar* pour signifier un marché, et *urbs munita, quia circumclauditur.* Le Bursa ou Byrsa de Carthage a du rapport avec ce mot. *(N. de l'A.)*

que Hassan, Zobéir (1) et Tella, que les écrivains orientaux déclarent être tous enterrés à Basra, ont ici leur sépulture, et que leurs tombeaux sont le but de pélerinages fréquens. Zobéir donne son nom à la ville d'aujourd'hui (2), et sa tombe est toujours visitées par les pieux musulmans. La ville actuelle seroit alors l'ancienne cité que traversoit le canal, et que les naturels appellent encore Dsjarre Záade et Hassé Záade; et ce canal seroit celui qui, entrant dans le fleuve à l'extrémité du Khore-Abdillah, formoit l'embouchure de l'Euphrate, ainsi que l'ont pensé Strabon, Arrien et Pline. A quel point quittoit-il l'Euphrate au-dessus de son embouchure? étoit-ce à Nahar-Saleh, comme le suppose d'Anville? ou bien n'étoit-il qu'une continuation du grand canal dont Niebuhr fait la description? Voilà le problême que je crois encore à ré-

---

(1) *Voyez* Niebuhr, *p. 181, vol. II.* (N. de l'A.)

(2) Tavernier confond Zobéir, ou le vieux Basra, avec Térédon, et parle d'un canal qui y conduisoit de son temps, lequel est ou l'Oboleh de d'Anville, ou le canal du nouveau Basra continué. Texeira fait mention du même canal. *(N. de l'A.)*

soudre. Je tiens pour certain, quant à moi, que c'étoit un canal, et non le cours naturel du fleuve. En effet, bien que *Nahar* signifie une rivière, le sens de ce mot, dans le pays, se restreint communément à ne désigner que des ouvrages de l'art (1). C'est ainsi que l'on distinguoit le grand canal qui joignoit l'Euphrate et le Tigre dans la Mésopotamie, et qui portoit le nom de *Nah'r-Malcha* (le canal royal) : de même encore, un nombre considérable d'autres canaux pratiqués des deux côtés de l'Euphrate, et qui forment comme autant de bras de ce fleuve. Il n'est pas bien facile de déterminer jusqu'à quel point ce canal étoit comblé au temps de Pline ou d'Arrien; on pourroit croire qu'il avoit seulement cessé d'être navigable : mais qu'il ait continué de porter de l'eau au vieux Basra jusque vers le commencement de l'ère Mahométane, c'est là un fait évident; car le lieu étoit toujours habité, toujours une ville. Lorsque l'eau vint à manquer, le désert fut bientôt abandonné; un autre Basra s'éleva

(1) Je dis, *se restreint communément*, parce que le terme *Nahar* s'applique à l'Euphrate lui-même, dans *Josué*, I, 4, et dans la *Genèse*, XV, 18. *(N. de l'A.)*

sur les bord du Schat el-Arab. On attribue la fondation de cette nouvelle ville à Omar, le second des khalifes, qui régnoit dans la quatorzième année de l'ère Mahométane (1).

Je devois au respect que réclame le nom d'un savant tel que d'Anville, de traiter cette matière avec tous les développemens nécessaires : mais l'objet réellement important, celui qui intéresse sur-tout les géographes, c'est d'éclaircir les obscurités sous lesquelles le Khore-Abdillah se dérobe à nos recherches; le Khore-Abdillah qui a des rapports si intimes avec la navigation de Néarque; c'est encore d'obtenir des lumières satisfaisantes sur les deux lacs placés au-dessus du Khore-Abdillah, et dont l'existence ne fut point étrangère à Alexandre dans son voyage sur l'Euphrate, en descendant ce fleuve jusqu'à Pallacopas. Je vais prier maintenant le lecteur de jeter un coup d'œil sur cette langue de terre située entre le Khore-Abdillah et le Schat-el-Arab, et nommée le *Dauâsir*, dont il nous faut supposer la partie la plus basse ensevelie sous les eaux, pour trouver le lac au travers du-

(1) Gol. *ad Alfrag.* p. 120. (*N. de l'A.*)

quel Néarque fit voile dans son retour au Pasitigris.

Néarque, suivant le journal, jeta l'ancre à Diridotis, dans l'embouchure de l'Euphrate, le Térédon (1) des autres auteurs, c'est-à-dire, à l'entrée du Khore-Abdillah, qu'ils considèrent comme étant l'Euphrate. De ce mouillage, l'amiral de la flotte d'Alexandre revint, à travers un lac qui se décharge dans le Pasitigris, jusqu'à une ville nommée *Aginis*. La longueur de ce lac est de trente-sept milles, au rapport de d'Anville : mais il sera par la suite l'objet d'un examen particulier pour nous. J'observe maintenant qu'il faut raccourcir le Daûasir, ou du moins le diminuer de telle sorte, qu'il ressemble plutôt à un lac qu'à un fleuve. Les écrivains de ces derniers temps nous fourniront à cet égard toutes les preuves que nous pourrons desirer. Ces preuves, je les laisse de côté jusqu'à l'époque où

(1) Ἐυφρήτης........................

Ἀντὴν ἠελίοιο μέσην βαβυλῶνα περήσας
Περσίδος ἐις ἁλὸς οἶδμα θοὴν ἀπερεύγεται ἄχνην.
Υςατίης προχοῇσι Τερηδόος ἐγγὺς ὁδεύων.

Dionys. Per. *980*. (N. de l'A.)

Néarque arrivera sur le lieu même. Présentement, occupons-nous du Tigre, et des fleuves de l'intérieur de la Susiane.

LE TIGRE ET LE PASITIGRIS,

Considérés sous le rapport de leur cours dans l'intérieur du pays.

Le nom donné au premier de ces fleuves par les auteurs orientaux, est *Degela* (1), qu'ils écrivent indifféremment Degel ou Deger, à ce que nous assure Bochart (2). De ce mot est venu le Teger des Grecs, ou *Tigris*, d'après l'usage où ils étoient de donner aux choses une dénomination qui s'accordât avec le sens (3). L'Edrisi ne change pas ce nom au point de jonction des deux fleuves à Khorna, mais il le conserve absolument jusqu'à l'embouchure du Schat-el-Arab dans le Golfe Persique. La largeur de

---

(1) Didsjile, selon Niebuhr. *(N. de l'A.)*

(2) Et, d'après lui, Cellarius. *(N. de l'A.)*

(3) Ils savoient que *Tigris*, ou sa racine, signifie une flèche; mais comme ils avoient découvert un Lycus [ou *loup*] un peu plus haut, quelques-uns d'eux se complurent sans doute à trouver un *tigre* dans ce fleuve. *(N. de l'A.)*

ce fleuve à Basra est d'environ un mille suivant Niebuhr (1); mais elle est presque double sur la carte de Mr Cluer, et même plus grande encore dans quelques parties de la descente du fleuve vers son embouchure. Le Tigre roule ses eaux avec une extrême rapidité (2), principalement lorsqu'elles descendent par grosses houles des montagnes d'Arménie; et la marée, qui s'élève à près de neuf pieds, est singulièrement forte au-dessus de Khorna (3). J'ai déjà fait mention de la jonction de ce fleuve avec l'Eulée par le moyen du canal Haffar. D'Anville conjecture que l'Aphle de Pline est un nom qui correspond à celui de ce canal. La supposition du géographe français me

---

(1) Capper l'établit d'un mille et un quart. *(N. de l'A.)*

(2) Pietro della Valle ne le croit pas aussi rapide que l'Euphrate. *(N. de l'A.)*

(3) Au rapport de Niebuhr, elle est beaucoup plus haute dans l'Euphrate que dans le Tigre; ce qui semble assez extraordinaire, attendu que l'Euphrate devroit avoir un niveau plus élevé. En effet, s'il faut en croire Arrien, tous les arrosemens des terres proviennent de l'Euphrate; elles n'en doivent pas un seul aux eaux du Tigre. *(N. de l'A.)*

paroît très-douteuse ; car Pline trouve le lac de Chaldée plus haut, et resserre de nouveau le fleuve en un canal avant qu'il arrive à la mer : par conséquent, si l'Aphle de Pline est Haffar, il doit se trouver à l'extrémité la plus basse du lac, au lieu d'être à la plus haute. Mais si la position établie par d'Anville ne nous éclaire pas en cette circonstance, nous pouvons être instruits par l'usage qu'il fait d'une dénomination en rapprochant Aphle de Haffar. Nous lui avons la même obligation aussi pour nous avoir conservé Diglito comme un nom du Tigre. Ce canal de Haffar, s'il faut en croire Arrien, est un canal artificiel : les naturels du pays ont une opinion semblable, comme nous pouvons en juger par son nom de Kallá-el-Haffar (1), littéralement *le canal ouvert à Haffar*. Au point où ce canal quitte le Schat-el-Arab, environ à vingt-huit milles au-dessous de Basra, d'Anville fait entrer

---

(1) Hérodote, *liv. VI*, *page 447*, parle de Ampé comme de l'endroit où le Tigre se décharge dans le golfe. Cet Ampé a-t-il quelque rapport avec Aphle, Abadan ou Haffar ? C'est ce dont on peut bien douter. *(N. de l'A.)*

Néarque dans le Pasitigris ; mais Arrien ne paroît avoir rien connu d'un Pasitigris correspondant au Schat-el-Arab, qui est le Pasitigris de Pline (1). Strabon écrit que divers auteurs avoient fait de ce terme la même application que Pline à la réunion de *tous* les fleuves; mais il n'appuie pas cette opinion de sa propre autorité (2) : elle est devenue, quoi qu'il en soit, la source de bien graves erreurs, dont il faut assigner la cause originaire à l'usage qu'avoient les Grecs, comme je l'ai observé plus haut, de conformer tous les sons au sens des mots dans leur langue. En cette occasion, par exemple, ils ont voulu trouver un terme persan qui s'expliquât par une étymologie grecque, et ils ont traduit cette moitié du nom, *Pasi*, par *tous* : mais Pasi-tigris n'est qu'un composé, comme Pasa-gardæ; et Pasa, Phasa, Phesa ou Besa (3), signifie nord-est, ainsi que

---

(1) *Euphrates nonnisi Pasitigri defertur in mare.* Lib. VI. (*N. de l'A.*)

(2) Strabon, *p. 718.* (N. de l'A.)

(3) Le B et le V, dans la langue persane, sont des équivalens l'un de l'autre.

Besa dicitur, quod nomen aliàs, hisce Boream notat,

nous l'apprend Golius. Si c'est-là une racine étymologique que nous puissions adopter, Pasitigris sera le Tigre du nord-est, le bras de ce fleuve, ou source, venant de ce point du compas. Telle est effectivement sa position par rapport au Schat-el-Arab, comme nous aurons occasion de le remarquer ci-après. Mais le Pasitigris d'Arrien est le Karûn, tandis que le Pasitigris d'autres auteurs est le Schat-el-Arab (1). Cette variation a fait tomber Saumaise dans une erreur dont un homme doué d'une érudition aussi vaste que la sienne, paroissoit devoir être à l'abri : il trouve un Pasitigris dans l'intérieur des terres, et voisin de Suse. Ne sachant expliquer quel est ce fleuve, il en attribue le nom à l'Arosis, et indique deux rivières du même nom, comme étant les limites de la Susiane ; quoique cette province ne renferme qu'un fleuve, lequel encore ne forme pas sa limite, mais coule au centre même. Cellarius (2) a reconnu bien certainement

---

ventum ibidem gratissimum. Gol. *ad Alfrag.* p. 114. *(N. de l'A.)*

(1) *Voyez* Indic. Hist. *pag. 357 ; lib. VII, pag. 282.* (N. de l'A.)

(2) *Vol. II, pag. 484.* (N. de l'A.)

les difficultés qui contrarioient la vraisemblance de cette opinion ; toutefois il n'a pas osé s'en écarter. D'Anville a sanctionné l'erreur par son suffrage (1).

Un examen attentif des passages des divers historiens qui ont donné naissance à l'opinion dont il s'agit, suffira pour concilier tous les auteurs les uns avec les autres, ainsi qu'avec la vérité des faits. Considérons d'abord l'Eulée dans sa source : les géographes s'accordent généralement à penser que le Choaspes et l'Eulée sont le même fleuve. Suivant toute apparence, ils ont raison; mais il est également probable que le Choaspes et l'Eulée viennent de deux sources (2)

---

(1) « Quinte-Curce, dit-il, décrit ce fleuve sous le nom de Pasitigris ». *Voyez* le Mémoire de d'Anville, *p. 166.* (N. de l'A.)

(2) Otter fait sortir l'Eulée de Kiouhi-Zerd, *Khoo-Zerd*, la Montagne Verte. Suivant mes conjectures, elle est la même que celle nommée *Adervan* par l'Edrisi; et comme l'Edrisi prétend que cette montagne, ou, si l'on veut, cette partie de la chaîne, est à trente milles au nord de Suse, j'en tire la conséquence qu'il y a là une longueur suffisante pour rendre ce fleuve navigable. *Voyez* Otter, *vol. II, page 54.* (N. de l'A.)

réunies soit à Suse, soit au-dessus, lesquelles passent tout près de cette ville du côté occidental, ne formant plus qu'un seul fleuve. Daniel (1) rapporte qu'il fut à la *porte* de Shushan sur l'Uhlai, ou Eulée. L'expression dont se sert le prophète, est *Oubal* (2) *Ulai*, que les Septante et S. Jérôme traduisent par ces mots, *à la porte d'Ulai :* mais les lettres sont *Aubal-aulai ;* et Aub-al-aulai est l'Aub (3) ou rivière d'Aulai, *Eulaius.* Cette citation a pour objet de prouver que l'Eulée étoit tout près de Suse ; mais le Pasitigris étoit à quelque distance à l'est de la ville. C'est sur ce fleuve Eulée qu'Alexandre s'embarqua dans sa descente vers la mer. C'est encore sur le même fleuve, à l'ouest, que Tymour campa dans sa marche en venant de Dez-foul (4), en face de la

---

(1) *Chap. VIII*, 2. (N. de l'A.)

(2) על-אובלאולי. (N. de l'A.)

(3) C'est ainsi que, dans l'Inde, Gen-aub est une des variations de l'orthographe de Chen-ab. *(N. de l'A.)*

(4) Dez-Phoul, le pont de Dez ou Dedsj, fut construit, à ce que je présume, sur la rivière appelée par Otter la rivière de *Dechet-Abad.* Ce dernier nom

ville, et, si j'entends bien mon auteur, ce fleuve est l'Ab-zal, qui, suivant d'An-

---

signifie la ville de Dechet ou Dedsj. On bâtit le pont, dit Otter, pour faire monter l'eau à la hauteur d'un mille, et afin que Tuster en fût approvisionné. Il y a quelque chose de trop *oriental* dans ce récit de notre historien. J'y trouve du moins la preuve d'un rapport de la rivière qui passe à Dez avec celle qui coule à Tostar; et ce rapport me confirme dans l'opinion que l'une des deux rivières est l'Eulée, et l'autre, le Choaspes, lesquelles se réunissent à Tostar. Le pont de Haviza étoit pareillement un pont et une digue tout-à-la-fois. *Voyez* Otter, *vol. II*, *p. 50*. Mais il me semble démontré jusqu'à l'évidence, qu'Otter n'a point entendu ses autorités. En effet, cet historien fait d'Eh-vaz et de Haviza deux places distinctes; et il établit le pont tout-à-la-fois sur la rivière Dechet-Abad et sur l'Abidesek. *Voyez* son ouvrage, *pag. 50 et 54*. Aujourd'hui Dechet-Abad est la ville de Dechet, et Abidesek, la rivière de Desek; Desek et Dechet sont, l'un et l'autre, Dez ou Dedsj.

Dez-Phoul *, pont célèbre, à vingt milles (ou plus) à l'ouest de Suse, fut jeté sur l'Ab-zal par Sapor Zulectaf, lequel est, pour les Perses, le même que Salomon ** pour les Juifs, c'est-à-dire, l'auteur de tous

* Phoul, ou Poule, est toujours un pont dans les écrits de le Bruyn et de Thévenot. (*N. de l'A.*)

** Sapor Zulectaf est le Sapor de la dynastie persanne de race, que rétablit Ardeshir ou Artaxerxès, l'an 228. Cette

ville, prend son cours à l'ouest, et se jette dans le Tigre, précisément au-dessus de Khorna (1). Mais, pour Cheref-eddin, c'est constamment la rivière de Suse (2); et l'on

---

leurs grands et magnifiques ouvrages. Ce pont a vingt-huit arches *, accompagnées chacune d'une plus petite **. (*N. de l'A.*)

(1) Voyez *infrà*. Au moyen de la communication avec le Gyndes au-dessus de Khorna, par un autre canal ouvert au-dessus. (*N. de l'A.*)

(2) Si nous nous en rapportons à Otter, *vol. II*,

dynastie régna plus de quatre cents ans. Les Persans la révèrent beaucoup plus qu'aucune autre, comme lui devant la restauration de leur puissance après l'usurpation d'Alexandre, celle des Séleucides et de la race des Parthes. C'est une question fort douteuse que celle de savoir s'ils ont des annales authentiques qui remontent au-delà de l'époque où cette famille a régné. Nous trouvons sur la liste de ses membres, Ardeshir, Kobad, Sapor, Darab, lesquels donnent leurs noms aux quatre districts de la Perside. Un cinquième district dans la Karmanie, tire le sien d'Hormisdas. Seulement il convient d'observer que Harmozon et Armozéia sont des noms antérieurs à l'existence de toute la race. (*N. de l'A.*)

* Il y a un autre de ces ponts à Haviza. Ils servent tout-à-la-fois d'écluses, de ponts et de routes. Un troisième, formé de vingt bateaux, est à Asker-Mocram, Askier-Mukierrem. *Voyez* Otter, *vol. II*, *p. 52*. Ils prouvent tous que les rivières ont une grande largeur à peu de distance du point où elles quittent les montagnes. (*N. de l'A.*)

** Cheref-eddin, *vol. I*, *p. 170*. (N. de l'A.)

est fondé, sur l'autorité de l'historien de Tymour, à conjecturer que cette rivière est une source de l'Eulée, et vient tomber dans ce fleuve tout près de Suse, lui donnant ainsi son nom au moment même où elle lui porte le tribut de ses eaux. On peut présumer également que le fleuve auquel elle se joint, est, dans sa source, le Choaspes. *Khoaspes*, selon d'Anville, signifie la *montagne du cheval*; et le fleuve prend ce nom d'une montagne ainsi appelée, sous laquelle il passe : mais je traduis, moi, Kho-aspes par Kho-ab, le *fleuve montagne*; et je trouve que la rivière sur laquelle Tymour établit son camp à la vue de la ville, est nommée *Tchar-Danké* (1). Danké, à raison de ce que cette dénomination est commune à plusieurs autres fleuves, paroît être un terme qui se

---

page 54, le point de fait restera également douteux : mais toujours y a-t-il preuve que la communication est ouverte, d'un côté, jusqu'au golfe, de l'autre, jusqu'au Schat-el-Arab. *(N. de l'A.)*

(1) J'ai rencontré dans Ludolphe ou dans Bruce, un autre sens du terme *Tchar*; mais je ne puis plus parvenir à le retrouver aujourd'hui. Ne seroit-ce pas le צור hébreu, *Tsar*, un roc ou rocher? *(N. de l'A.)*

joint à d'autres mots, comme *ab* et *roud*. Tchar est Dsjar, ou Dâhr, une *montagne*. Je crois donc que Tchar-Danké et Khoaspes sont des noms synonymes, et qu'ils signifient l'un et l'autre le *fleuve montagne*. Si nous pouvions acquérir la certitude que l'Ab-zal de Cheref-eddin vient jusqu'à Suse, comme l'assure cet historien, la preuve me sembleroit décisive.

Le lendemain de son départ de Suse, Tymour passa la rivière Dou-Danké, et le *quatrième jour* une autre rivière appelée *Kouroucan-Kendé*. Dans ces deux rivières, je découvre le Kopratas et le Pasitigris de Diodore, qui les considère comme les deux fleuves placés immédiatement à l'est en venant de l'Eulée. Le même auteur dit, dans un endroit de son histoire, que le Pasitigris (1) étoit à *quatre* jours de marche de ce fleuve. Je ne suis pas en état d'expliquer le nom de Dou-Danké; mais Kourou-khan-Kendé (2) est le fleuve de Khan-Koorus, ou

---

(1) *Liv. XIX.* (N. de l'A.)

(2) Je conjecture que Kendé, et Denké ou Danké, sont le même mot, et proviennent l'un et l'autre, par un procédé différent, de Dsjienk, une rivière. Voyez,

Cyrus (1) comme nous écrivons ce nom. C'est le fleuve Cyrus (2) des géographes an-

---

suprà, Talmena. Otter, en faisant l'énumération des fleuves du Mekran (*vol. I*[er], *page 408*), leur adjoint à tous le terme de Kienk ou Chienk, lequel, changeant de forme, devient Denké, Danké ou Tanké, rivière comprise par tous les géographes au nombre de celles de cette province; tandis que le Kand-riakès de Ptolémée conserve l'autre forme, Kendé ou Kandé. Je ne prétends pas nier ce qu'assure d'Anville, savoir, que le terme *Kand*, ainsi adjoint à différens noms, signifie une forteresse, comme Samar-Kand, Kand-Ahar, Mara-kanda; mais je chercherois toujours la rivière dans les endroits où sont situées ces places. Quant au changement qui a lieu, selon moi, de Chienk en Dienk, j'en appelle à l'autorité de Ptolémée, qui écrit, *Jumna*, *Diamuna*, page 170. (*N. de l'A.*)

(1) Toujours nommé *Kor* par les Orientaux, comme le Κορος de Denys Périégète. (*N. de l'A.*)

(2) Χωρὶς μὲν ΚΟΡΟΣ ἐςὶ μέγας, χωρὶς δὲ Χόασπις
Ἔλκων Ινδὸν ὕδωρ παρὰ τε ῥείαν χθόνα Σούσων.
Dionys. Per. 1073.

Saumaise lit Μηδὸν ὕδωρ pour Ινδὸν; et il est remarquable que Ptolémée donne deux sources à l'Eulée, c'est-à-dire, au Khoaspes; l'une, dans les montagnes de Louristan, et l'autre, au-delà de ces mêmes montagnes, dans la Médie; ce qui ne fait pas moins de trois degrés de latitude de différence. Voilà ce que

ciens, dont ils parlent si souvent en même temps que de l'Eulée et du Khoaspes, et qu'ils confondent quelquefois avec ces fleuves.

Je vais prendre maintenant les passages cités par Saumaise (1) à l'appui de son systême; et je démontrerai qu'ils s'appliquent tous au Pasitigris comme une source qui se joint à l'Eulée, et qu'ils ne peuvent être rapportés à l'Arosis. Diodore (2), dans la relation de la marche d'Alexandre de Suze à Persépolis, place le (Pasi-) Tigris à la distance de quatre jours de marche de Suse. Quinte-Curce, qui a suivi évidemment les

---

Denys Périégète suppose vouloir dire que la source originaire du Khoaspes est au-delà des montagnes, pourquoi il emploie fort improprement l'expression Ινδὸν ὕδωρ (si toutefois nous devons lire ainsi); et ce langage fait allusion à la rivière qui passe sous la montagne Kho-asp. Cellarius se prévaut du passage que je viens de rapporter, pour prouver que le Korus et le Khoaspes sont des rivières différentes; mais ce ne sont que différentes sources d'une même rivière, qui se joint à l'Eulée. *(N. de l'A.)*

(1) *Exercit. Plin.* p. 701. *(N. de l'A.)*

(2) *Liv. XVII, vol. II, p. 211*, édition de Wesseling. *(N. de l'A.)*

mêmes autorités, nous donne presque une traduction de ce passage, et s'accorde avec Diodore pour la distance. L'un et l'autre font sortir ce fleuve des montagnes des Uxiens; l'un et l'autre établissent le Khoorus à la même distance que Cheref-eddin; tous deux enfin tendent à confirmer ce que dit l'historien persan de la marche de Tymour, lorsque ce conquérant s'avança pour attaquer les Asciacs (1), qui sont le même peuple que les Uxiens, chez lesquels Alexandre pénétra par la même route. Mais Diodore, dans un autre passage (2), où il donne les détails historiques de la guerre qui s'étoit allumée entre Antigone et Eumène, fait mention de ce Pasitigris comme n'étant qu'à la distance d'un jour de marche de Suse; ce que Cellarius explique, en supposant qu'une armée sans bagages, ou bien un voyageur, pourroit parcourir en un seul jour le même espace de chemin pour

(1) Les voyelles *A* et *U* s'emploient l'une pour l'autre dans le persan. *Usciucs* approche davantage du nom des *Uxii*. (N. de l'A.)

(2) *Liv. XIX, vol. II, p. 330,* édition de Wesseling. *(N. de l'A.)*

lequel il en fallut quatre à une armée royale, avec tous ses bagages et toute sa suite. La vérité est que Diodore a suivi ses autorités sans remarquer le peu de concordance qui existoit entr'elles. Le témoignage de Strabon vient à l'appui de celui de Diodore : il nomme Kopratas et Pasitigris les deux fleuves placés immédiatement à l'est du Khoaspes (1); et par-tout il désigne, sous le nom de Pasitigris, la partie du fleuve que remonta Néarque dans sa navigation. Il ajoute pareillement une distinction frappante entre le Pasitigris et l'Arosis (2), en établissant que ces rivières sont séparées par une intervalle de deux mille stades; ce qu'il faut entendre, comme il l'entend lui-même, de la distance des points où ils se jettent respectivement dans le golfe.

Suivons maintenant Arrien. Après la bataille d'Arbelles, il fait arriver Alexandre d'abord à Babylone; puis de Babylone, au

---

(1) Diodore le nomme *Eulée;* ce qui prouve que l'Eulée et le Khoaspes, à Suse, sont un seul fleuve composé des deux fleuves réunis, et que l'un et l'autre sont à l'ouest de Suse. *(N. de l'A.)*

(2) Strabon écrit ce nom, *Oroatis.* (N. de l'A.)

bout d'une marche de vingt jours, à Suze. De cette dernière ville, il le conduit au travers du Pasitigris, qui se trouvoit sur sa route, pour le faire entrer dans le pays des Uxiens (1). Une pareille marche est parfaitement correspondante avec celle de Tymour, tracée par Cheref-eddin; et le passage de l'historien grec s'accorde avec ceux déjà cités de Diodore et de Quinte-Curce, à une exception près, savoir, qu'il n'y est point question du Kopratas de Diodore et de Strabon; ce qui n'a rien d'extraordinaire, le Kopratas de ces auteurs étant une rivière de bien moindre importance. Nous retrouvons Alexandre au bord du même Pasitigris, lors de son retour de l'Orient, dans sa route de Persépolis à Suse : il avoit jeté un pont de bateaux sur ce fleuve, ou peut-être n'étoit-ce qu'un pont de ce genre qui servoit pour le passage ordinaire des voyageurs. En effet, il est placé dans la route directe de Ragian sur l'Arosis, à Suse; et ces ponts forment le moyen habituel de communication pour les habitans du pays. C'est à ce point que Néarque arriva avec la flotte;

---

(1) *Liv. III, p. 128.* (N. de l'A.)

et lorsque je viendrai à traiter cette partie de mon sujet, la direction de la route de Ragian à Suse m'autorisera à fixer le point dont il s'agit, dans une distance de quelques milles seulement. J'ajoute que le passage sur ce fleuve pour arriver à la capitale, démontre évidemment que sa position locale est à l'est de Suze; ce qui correspond avec la circonstance du départ d'Alexandre du même point. Cette explication accorde tout-à-la-fois Arrien avec lui-même, et avec Strabon, Diodore, Quinte-Curce et Cheref-eddin : et il est tellement impossible de confondre ce Pasitigris avec l'Arasis, que Cheref-eddin (1) parle de deux autres rivières placées entre ce fleuve et l'Arosis, savoir, les rivières Ram-Hermez et Fei, que le commentateur de l'historien persan fait arriver dans l'Ab-zal ou Eulée, tandis que d'Anville les conduit directement jusqu'à l'Arosis. La question à laquelle donneroit lieu ce dissentiment d'opinion entre le commentateur de Cheref-eddin et l'illustre géographe français, est absolument étrangère au sujet dont je m'occupe. Mais

(1) *Vol. II, p. 185.* (N. de l'A.)

comme Néarque monta le Pasitigris avec la flotte, je ne suis pas fâché de trouver dans Diodore la preuve que ce fleuve est navigable. « Le Kopratas (1), dit-il, prenant sa source dans les montagnes (de Louristan), vient se jeter dans le Pasitigris (2), lequel ne peut être traversé sans pont : ce dernier fleuve a quatre cents pieds de largeur (3); sa profondeur égale la hauteur d'un éléphant». Toutes ces circonstances s'accordent si bien avec les événemens qui vont suivre, que j'eusse été inexcusable de ne pas en faire mention; et si j'ai eu le bonheur d'éclaircir une difficulté géographique qui avoit embarrassé Saumaise, Cellarius et d'Anville, je

---

(1) Si le lecteur étoit curieux de découvrir l'origine étymologique du nom *Kopratas*, je conjecture qu'il pourroit la trouver dans Cho-Perat ou P'rat, la montagne qui *borne* ou *sépare* la frontière des Uxiens. *(N. de l'A.)*

(2) C'est-là le seul passage où Diodore emploie le nom de Pasitigris. Immédiatement avant, il donne à ce fleuve le nom de Tigris. *Liv. XIX, p. 331, vol. II.* (N. de l'A.)

(3) Τεσσάρων πλέθρων. *Voyez* Saumaise, *Exercit. Plin.* p. 581. *(N. de l'A.)*

crois m'être acquis quelques droits à la reconnoissance des savans.

SUSE, SHUSHAN, TUSTER.

	Longitude.	*Latitude.*
De l'île de Fer, par Ptolémée.	84° 0′ 0″..	34° 15′ 0″
De la même, par d'Anville...	66 31 0	
Par la carte de d'Anville: *Orbis veteribus notus*.........	66 10 0	
Par Ptolémée, corrigé d'après la méthode de Gossellin....	60 0 0	
Orientale, suivant Otter, *p. 50, vol. II*..................	86 30 0..	31 30 0
D'Etval, selon le même.....	74 20 0..	31 3 0

Cette longitude contrarie fortement le sytême de Gossellin (1), par la raison que si l'erreur de Ptolémée est toujours en excédant, elle devroit augmenter en proportion avec la distance d'Alexandrie : mais ici l'erreur est en moins, loin d'être en plus.

Suse est le Shushan (2) de Daniel, le Shus-

---

(1) Plusieurs autres longitudes ne sont pas moins contraires à ce systême. *(N. de l'A.)*

(2) Les Grecs n'ont point de *Sh* ou de *Ch* qui réponde à celui que nous employons dans la prononciation du mot anglais *Church ;* conséquemment, ils écrivoient Susa, Susiana, pour Shushan. Par l'effet

ter ou Tostar des auteurs orientaux, et la Susiane est leur Chusistan (1), le pays de Chusis, ou Susis, plus ordinairement écrit Khourestan et Chorestan. Ce nom est presque hors

---

d'un changement semblable à celui-ci qui a lieu dans notre langue (anglaise) *Church*, *Kirk*, Chousistan devient Khouzistan. *(N. de l'A.)*

(1) Khousistan, ainsi appelé du nom des *Khouz*, nation qui habitoit cette province. *Voyez* Otter, *vol. II, page 49.* Mais Khouz signifie *montagnes* et *montagnards;* et les *Susii*, les *Kissii* et les *Kossœi* sont, à n'en pas douter, le même peuple. Strabon, *page 728*, cite le poète Eschyle, pour prouver cette identité des Susiens et des Kissiens. Voici le passage d'Eschyle :

> *Οἵ τε τὸ Σούσων ἠδ' Ἐκβατάνων*
> *Καὶ τὸ παλαιὸν Κίσσινον ἕρκος*
> *Προλιπόντες ἔβαν.*
>
> Pers. *sub initio.*

Il est difficile de contester la ressemblance existante entre les Kissiens et les Cosséens. Ces peuples peuvent être les Khouz d'Otter, si Otter le préfère. En effet, tout se borne à prouver que les habitans des montagnes occupoient les plaines, et portèrent leur nom avec eux par toute la province de Khousistan; tandis que ceux qui restèrent dans les montagnes, continuèrent d'être appelés *Khouz* et *Kossœi.* Khusis, écrit en lettres grecques, fait Khysis, d'où vient le nom des *Kissii.* (N. de l'A.)

d'usage aujourd'hui dans l'Orient. En effet, dans la Perside et à Basra, la province est appelée *Ahwaz* ou *Haviza*, du nom d'une ville qui en est devenue la capitale. S'il faut en croire les écrivains orientaux, Suse est la première ville qui ait été bâtie après le déluge : suivant eux, elle eut pour fondateur un prince nommé *Husheng* (1), lequel étoit petit-fils de Caiumaras, premier nom qui se rencontre dans leur mythologie. Les Grecs, de leur côté, attribuoient cette fondation à Memnon, fils de Tithon, ce qui revient à-peu-près au même, et d'où il faut conclure que Suse existoit avant les temps dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Le nom de cette ville signifie *lis*, selon plusieurs auteurs, et elle le tiroit de l'abondance des fleurs de cette espèce qui croissoient dans le voisinage : mais je ne puis m'empêcher d'observer que Hoo-chenk (2),

---

(1) Histoire de Nâdir-Châh, par Jones, *page 39*. (N. de l'A.)

(2) Khoo-kienk, Tchar-kienk ou chienk, sont synonymes. Je considère aussi Hucheng et Shushan comme étant identiquement le même mot. Quoi qu'il en soit, Hoo-chenk doit être un personnage fabuleux.

nom du fondateur d'après la tradition orientale, a du rapport avec Tchar-Danké, qui veut dire la *rivière* ou le *fleuve montagne ;* et que Kou-restan, Kho-restan et Khu-sistan, doivent tous s'entendre d'un pays entouré de montagnes (1). Dans ces montagnes,

---

En effet, il passe pour avoir été le fondateur de Babylone aussi bien que celui de Suse. *Voyez* Otter, *vol. II, page 209.* Nous ne manquons pas de savans qui font dériver Romulus de Rome, plutôt que Rome de Romulus. *(N. de l'A.)*

(1) En avançant cette assertion, je suppose toujours que Susis et Susiane ne sont autre chose que des dénominations adoucies du Kusistan, nom dans lequel Koo ou *montagne* est la racine. Mais si nous devons tenir pour certain que ces mêmes noms viennent de *Su* ou *Soo*, ce dernier terme signifie *eau* ou *rivière*, comme *Kara-Sou*, la *rivière noire*, &c. Le nom est Khorestan, Khozestan, Cuzistan et Curistan; car le ر arabe sans le point, est un R; avec un point ز c'est un Z : de sorte que la confusion dans l'orthographe provient du fait des Orientaux. *Voyez* une discussion très-judicieuse de ces difficultés, dans une note du traducteur anglais de la Relation par Renaudot du voyage de deux Arabes dans le neuvième siècle, *Préface*, p. 32. J'ai eu recours à cet ouvrage d'après la mention qu'en avoit faite le docteur Campbell dans son extrait inséré au Recueil des Voyages de Harris, et je m'étois flatté d'y trouver

situées au nord de la province, un nombre infini de diverses rivières ont leur source presque sur tous les points de la chaîne, et leur jonction occasionne cette grande confusion de noms que nous avons déjà remarquée : plusieurs d'entr'elles, sur lesquelles on a bâti des ponts, sembleroient, par cette raison même, être des rivières considérables dans la partie supérieure de leur cours ; et leur *navigabilité* (si l'on veut bien me passer l'expression), établie par des moyens soit naturels, soit artificiels, est le trait éminemment caractéristique de la province. La nature du pays qui forme le bas des montagnes, et qui est une plaine unie (1), facilite ce précieux avantage pour elle. Il existe un

---

quelque chose de relatif au Mekran et à l'Indus; mais il paroît que les Arabes, dans le neuvième siècle, suivoient la route tracée par Hippalus, c'est-à-dire, qu'ils descendoient le Golfe Persique depuis Siraf jusqu'à Masqât, et qu'alors ils se dirigeoient vers la côte de Malabar avec la mousson. Cette route est aujourd'hui la plus généralement tenue par les navigateurs depuis le golfe jusqu'à la côte, et presque toujours depuis la côte jusqu'au golfe. *(N. de l'A.)*

(1) Suse elle-même paroît être située sur une éminence. *(N. de l'A.)*

canal, appelé *Mesercan* par l'Edrisi, lequel joignoit l'Eulée avec la rivière qui passe par Asker Mokram (1) et Havisa, et se réunit au Tigre un peu au-dessous de Khorna. Quoique ce canal soit bien avant dans l'intérieur des terres, nous avons tout lieu de présumer qu'il est sujet au flux et reflux; car l'Edrisi déclare qu'il est plus navigable dans un certain temps du mois (2) que dans un autre, et qu'à cette époque il porte des bâtimens d'une grandeur considérable. Ce canal, d'Anville le conduit jusque dans le fleuve qu'il nomme *l'Ab-zal*, ou, plus étrangement, *le Mosæus*. Le même géographe unit l'Ab-zal au Gyndes, et le fait arriver ainsi dans le Tigre au-dessus de Khorna, tandis qu'il ouvre une autre communication avec une rivière qu'il appelle

---

(1) Askier Muskierrum, à dix lieues d'Ehwaz, à huit de Tuster. *Voyez* Otter, *vol. II, page 52.* (N. de l'A.)

(2) « *Et verò cùm aqua in incremento est, quod evenit* initio mensis, *naves illìc transeunt; cùm autem in decremento, transire nequaquàm possunt* ». Nub. Geogr. *p. 123.* Il ajoute ailleurs : *Grandibus sulcatur navigiis.* (N. de l'A.)

Saahab ou *Soweib*, laquelle vient se jeter dans le Tigre au-dessous de Khorna. Voilà l'embouchure (1) du Su-ab de Niebuhr, que ce voyageur appelle le port d'*Ahwaz* (2) ou *Haviza*, la capitale moderne : elle semble conserver son ancien nom, attendu que Su-ab est la rivière ou le fleuve de Su (3), ou Susiane. Il se peut qu'elle ne soit pas navigable aujourd'hui jusqu'à Tostar. En

(1) Dans la Collection de Voyages, de Melchisédech Thévenot (*Paris*, *1663*), nous trouvons une carte du territoire de Basra, dressée d'après un naturel du pays, laquelle a pour objet d'indiquer le nombre et la position des Sabéens, ou Chrétiens de S. Jean. Cette carte, qui n'offre aucune espèce de proportion, donne la situation relative des rivières et des lieux qui y sont dénommés ; et tout y est parfaitement conforme aux renseignemens que j'avois recueillis dans les autres géographes avant de la consulter. Cette conformité me procura une véritable satisfaction. La seule différence que j'aie remarquée, c'est que, dans la carte dont il s'agit, Howeiza [Haviza] est placé sur la rivière supérieure de d'Anville, plutôt que sur le Su-ab de Niebuhr, lequel est écrit *Soweib*. Mais Haviza a du rapport avec l'un et l'autre nom. *Voyez* Thévenot, *in fine*, *Persepolis*, vol. I[er], p. 24. (*N. de l'A.*)

(2) Il semble en faire deux villes. (*N. de l'A.*)

(3) Un autre *fleuve* ou *rivière montagne*. (N. de l'A.)

effet, Tostar est un village : toutefois on ne doit guère douter qu'elle ne soit le débouché originaire de la communication formée par le Mésercan. Nous avons même tout lieu de présumer qu'il existoit une communication pareille de l'Eulée vers l'est avec l'Arosis, et que c'est-là le fondement de l'assertion commune à Strabon, à l'Edrisi, à Cheref-eddin, savoir, que tous les fleuves de la Susiane communiquent avec le Tigre. Que la Susiane ait été une province favorisée sous les premières dynasties, c'est ce dont nous avons la preuve suffisante dans la fortification de Suse, et dans cette circonstance remarquable qu'elle renfermoit le principal trésor de l'empire. Avec les richesses de ce trésor, Alexandre paya les dettes de son armée, qui montoient à vingt mille talens, célébra les noces des officiers macédoniens avec les femmes que ceux-ci avoient choisies chez les Perses, enfin récompensa les services de tous ceux qui avoient quelques droits à sa reconnoissance. Ce fut encore le même trésor qui lui procura les moyens de gratifier les vétérans qu'il laissa à Opis, d'entretenir tous les enfans des soldats qui l'avoient accompagné en

Asie, et de pourvoir aux besoins de plus de cinquante mille hommes de troupes levées parmi les naturels perses (1) : et pourtant le trésor de Suse n'étoit point épuisé à l'époque de la mort d'Alexandre ; car la guerre qui s'alluma entre Antigone et Eumène, n'eut d'autre cause que la possession qu'ils se disputoient de cette capitale, réputée encore alors la plus opulente de l'empire. Nous ne devons cependant pas supposer que cette accumulation de richesses provînt du revenu d'une seule province, bien que la province elle-même fût de beaucoup plus productive que toutes les autres. Strabon assure que les récoltes de blé y rendoient cent et même deux cents fois autant que celles des autres provinces : le coton, le sucre (2), les dattes, le riz, et toutes les plus belles espèces de grains, sont comptés

(1) La seule province de Perse en fournit trente mille, qui marchèrent sous Peucestas. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* Otter, *vol. II*, *p. 50*. Cet auteur prétend qu'il fait dans le pays une chaleur extrême, laquelle est très-funeste pour les étrangers. Les naturels ont la peau comme tannée, c'est-à-dire, qu'ils sont basanés. (*N. de l'A.*)

au nombre de ses productions naturelles; l'acier damasquiné, la soie, le coton (1), les toiles, et les vêtemens brodés en or, parmi les articles de ses manufactures. Telle fut la Susiane dans les temps anciens ; telle elle continua d'être jusqu'à l'époque du règne de Sapor, et presque jusqu'à celle de la dissolution de l'empire par les Aghwans. Aujourd'hui elle devient la proie de tout Arabe qui veut s'en emparer, tourmentée sans cesse, par les Turcs de Basra du côté de l'ouest, et à l'est par les Persans de Chyrâz. Jadis un despotisme solidement établi, protégeoit les provinces même qu'il opprimoit: de nos jours, les usurpations passagères des ravisseurs qui se succèdent, non-seulement enlèvent le produit, mais encore ruinent et anéantissent le fonds.

Si je me suis livré avec plus de complaisance et de détails à la description de cette province, que ne pouvoit l'exiger le court récit qui va suivre des aventures de Néar-

---

(1) *Linteum virgatum Corcubæum*, la toile rayée de Corcub, est un des objets dont l'Edrisi fait mention, *page 123*. Corcub est situé sur le Gyndes. *Voyez* Otter, *vol. II, page 51. (N. de l'A.)*

que, les personnes pour lesquelles la géographie est une science importante, me le pardonneront. Un des objets de mon ouvrage est d'éclaircir les obscurités de l'ancienne géographie ; et il n'en est aucune partie à l'égard de laquelle l'érudition des auteurs se soit plus exercée, mais aussi soit plus confuse, que celle dont nous nous occupons en ce moment. Si j'ai réussi à rendre celle-là concordante avec elle-même ; si j'ai trouvé le moyen d'en appliquer utilement les données au Voyage dont j'ai entrepris d'être le commentateur, je n'abandonnerai pas volontiers la base sur laquelle j'ai travaillé, c'est-à-dire, les anciens auteurs ; mais j'en appellerai au témoignage de tous ceux qui, par la suite, pourront visiter le pays : à la vérité, il n'est guère permis d'espérer que la fantaisie en prenne à personne. Dans le fait, quel homme de commerce, quel voyageur, à moins qu'il ne soit un second Bruce, hasardera sa vie pour le seul plaisir de résoudre des questions de pure curiosité ?

Passage de Néarque de l'Arosis à Suse.

Nous avons laissé la flotte à l'ancre dans l'embouchure de l'Arosis (1), et Néarque se disposant à commencer la navigation le long de la côte de la Susiane, navigation qui, selon qu'il le déclare lui-même, paroissoit présenter les plus grands périls et les plus décourageantes difficultés. Nous avons déjà reconnu et indiqué trois bas-fonds, l'un entre l'Arosis et Kataderbis, nommé *Barcan ;* l'autre entre Kataderbis et Khore-Moosa (2), appelé *Karabah* (3); et un troisième, entre Khore-Moosa et le Khore-Abdillah, désigné sous le nom d'*Ali-Meidan.* Ces trois bas-fonds donnent exactement les trois jours de navigation de la flotte le long de la côte du Delta; et sans un pareil moyen de nous guider, nous nous

---

(1) Oroatis, Tab, ou Endian. *(N. de l'A.)*

(2) Seroit-ce le Khore-Wastah? *(N. de l'A.)*

(3) Voyez *suprà*, et le lieutenant M' Cluer, *p. 30.* « Lorsque le pilote, dit-il, découvre pour la première fois les *bancs*, ils reçoivent le nom de Karabah à l'est, et celui d'Ali-Meidan vers l'ouest ». *(N. de l'A.)*

serions trouvés infailliblement dans l'embarras jusqu'à un certain point.

La flotte quitta l'Arosis le 6 février, après s'être approvisionnée d'eau pour cinq jours, les pilotes ayant prévenu Néarque qu'il seroit possible qu'on ne réussît pas à s'en procurer dans la traversée des embouchures des rivières qui partagent le Delta (1). En effet, la côte étoit basse, ainsi qu'ils l'annonçoient; et dans la navigation le long de cette côte, on n'avoit pas une eau bien profonde, à raison des bas-fonds qui s'avançoient jusqu'en mer à une distance assez considérable. Par conséquent, on fut obligé de se tenir dans un certain éloignement de la côte; et lorsqu'on vouloit mettre à l'ancre, on n'avoit garde, à

---

(1) *Χώρην..... ῥηχίησιν ἐπὶ μέγα ἐς τὸν πόντον ἐπέχουσαν*. C'est ainsi que je lis le texte avec Gronovius, *ἐπέχουσάν* pour *εσέχουσαν*; et maintenant je reviens encore, mais pour la dernière fois, à *ῥηχίησιν*, traduit communément par les mots *vadosum ac scopulosum*, et cela sur une côte où l'on ne trouve pas une pierre: *ἐπὶ μέγα ἐς τὸν πόντον ἐπέχουσαν*, exprime la largeur de l'Ali-Meidan, qui a quinze à seize milles d'étendue dans sa partie la plus vaste. *(N. de l'A.)*

beaucoup près, de s'en rapprocher (1) : à la vérité, on n'encourut point ces dangers le premier jour de la navigation ; car le bas-fond désigné sous le nom de Barcan (2), et situé entre l'Arosis et Kataderbis, n'a pas une aussi grande étendue depuis la côte, que ceux qui viennent ensuite à l'ouest ; et l'embouchure du fleuve est assez profonde, même telle qu'on la voit aujourd'hui (3). Toutefois le bas-fond semble être indiqué par l'expression dont Arrien se sert en arrivant au terme de cette navigation : il dit en effet, « qu'au bout d'un trajet d'environ trente milles, la flotte vint jeter l'ancre à l'embouchure d'un lac (4) [plutôt que dans un port ou havre], qui abondoit en poisson ». Nous pouvons considérer ce

---

(1) *Voyez* la note de Gronovius *in loco ;* il y prétend que les traducteurs ont été d'aussi mauvais interprètes que de mauvais marins. *(N. de l'A.)*

(2) Le *Tenagos Arenosum* de Ptolémée est le bas-fond Barcan, dans cette même position entre l'Eulée et l'Arosis. *(N. de l'A.)*

(3) *Voyez* la carte du lieutenant Mᶜ Cluer ; elle porte de trois brasses à la barre. *(N. de l'A.)*

(4) Ἐπὶ στόματι λίμνης ἰχθυώδεος. (N. de l'A.)

langage d'Arrien comme marquant la nature d'une côte hérissée de bas-fonds; mais c'est-là un point qui n'a pas assez d'importance pour que nous prenions la peine de l'éclaircir. Le lieu portoit le nom de Kataderbis; et une île située à l'embouchure du fleuve, celui de Margastana. Dans l'un et l'autre, je crois reconnoître une allusion évidente au nom d'une île appelée encore aujourd'hui *Deree*, ainsi qu'à celui de la partie de pays qu'on nomme *le Dorghestan*. Mais quant à celui de Bender-Madjour, que d'Anville, d'après le géographe turc, assigne à cette station, je n'en trouve aucune trace dans nos cartes anglaises. Une étendue de trente-un milles, mesurée sur la carte du lieutenant Mc Cluer, transporte Néarque à un mouillage entre les deux îles Deree et Dereebouna, et trente-un milles anglais finissent entre Dereebouna et la terre ferme. Dans l'une comme dans l'autre position, Néarque ne put avoir qu'une seule île en vue, et par conséquent il n'eut pas de motifs pour faire mention de plus d'une île. Les noms modernes de celles-ci sont tels qu'elles les tiennent des pilotes: mais, quoique appliqués à ces îles, je regarde comme

Lac de Kataderbis.
Ile Margastana.
6 février.
128e jour.

bien certain qu'ils se rapportent au Dera que Ptolémée place dans l'intérieur des terres, lequel Dera donne son nom au bras oriental de l'Eulée, ainsi qu'on le reconnoît évidemment dans celui de *Deurak*, qu'il porte toujours, et dans la partie de pays appelée *le Dorghestan*, qui auroit bien aussi quelque affinité avec le Morghestan (1) d'Arrien, pour peu qu'on se permît d'admettre une légère variation dans l'orthographe.

J'ai déjà indiqué le fleuve Dorack comme étant le bras oriental de l'Eulée, qui forme la séparation d'avec le canal de Karûn dans l'intérieur du pays, dont l'embouchure est tout près du Tab ou Endian, et qui renferme dans son lit non-seulement une île, mais plusieurs îles. Je jette ici un nouveau coup-d'œil sur la géographie de Ptolémée ; et en observant que cet auteur parle de l'embouchure de l'Eulée comme placée im-

---

(1) Je ne m'attacherai pas à rechercher ici s'il n'existeroit pas une erreur dans la lettre initiale de ce nom ; je pense que le changement provient de quelque principe ou règle de l'orthographe orientale, que je ne découvre point. (*N. de l'A.*)

médiatement après l'Arosis, et que sa carte n'offre que le Mosæus, sans marquer les autres canaux intermédiaires entre l'Eulée et le Tigre, je me sens confirmé davantage encore dans mon opinion, savoir, que le Mosæus de Ptolémée est le bras que nous appelons le Karûn, avec le Khore-Moosa à son embouchure, et que le Mésène comprend non-seulement la bande de terre située entre le Bamishère et Cossisa-Bony, mais peut-être aussi tout le pays jusqu'au Karûn.

Les deux îles placées à l'embouchure du Dorack n'ont pas un nom bien exact; car Bouna, s'il faut s'en rapporter aux apparences, est un canal plutôt qu'une île, et semble correspondre au Cossisa-Bony, soit comme tel, soit comme une limite du Delta. Les géographes orientaux déterminent ici la position d'un fort auquel ils donnent le nom de *Medhi* ou *Modhi* (1); et peut-être cette position est-elle la même que celle de Moshura sur la carte de Dalrymple. Je dis

---

(1) *Hisn-Modhi*, *Arx-Modhi*, *Hisn-Arx*, *Castellum*. Gol. *ad Alfrag*. pag. 248. *Xin* a la même signification. *(N. de l'A.)*

plus : il ne seroit pas impossible que, dans quelque endroit de la baie formée par les embouchures du Dorack, on parvînt à découvrir le Bender-Madjour de d'Anville. Ce Bender-Madjour ne peut être placé où l'indique la carte qui accompagne le mémoire de l'illustre géographe. En effet, la côte est couverte ici du bas-fond Barcan, et les trois cartes (1) de d'Anville pèchent par des inexactitudes remarquables à l'égard de cette partie de la côte. J'avance cette assertion avec d'autant moins de scrupule, que ce n'est pas seulement le lieutenant M'Cluer qui nous en a donné un tracé tout-à-fait différent, mais que tous nos géographes anglais s'accordent entr'eux et avec lui sur ce point. Ces derniers ont au moins l'autorité des pilotes naturels du pays; et M'Cluer, à ce que j'imagine, celle de ses propres observations : car il a ajouté l'indication de la profondeur des sondes; et c'est ce qu'il auroit difficilement hasardé de faire, sans une certitude bien établie, à l'égard d'une côte où l'on ne sauroit approcher assez près de

---

(1) Carte d'Asie, première partie; Carte du Tigre et de l'Euphrate; Carte jointe au Mémoire. *(N. de l'A.)*

la terre pour la voir, et où les navigateurs doivent se conduire principalement d'après la sonde, si même elle ne doit pas être leur unique moyen de direction.

BAS-FONDS. Route du 1er jour. 7 février. 129e jour.

Nous allons accompagner maintenant la flotte à travers les bas-fonds qui bordent le Delta; et dans cette route, nous découvrirons le Karabah et l'Ali-Meidan aussi visiblement que nous les reconnoîtrions sur une carte moderne. Le premier jour, on mit à la voile dès le lever de l'aurore, et l'on forma une ligne en disposant les vaisseaux à la suite les uns des autres. Ils naviguèrent dans cet ordre, sans dévier le moins du monde à droite ou à gauche, au travers d'un canal marqué par de longs pieux, de la même manière que s'effectue le passage entre Leucade (1) et l'Acarnanie en Grèce (2); mais, observe Arrien, à Leu-

(1) Ile de la Mer Ionienne, aujourd'hui Sainte-Maure, située environ à neuf milles de Céphalonie, et environnée d'écueils. *Voyez* la Description de la Morée, par le père Coronelli. *(N. du T.)*

(2) Et beaucoup d'autres semblables en diverses parties du monde, notamment la rivière de Lymington dans le Hampshire. En 1786, j'ai vu le vaisseau de

cade le fond est un sable dur, et si un vaisseau vient à s'engraver, on le débarrasse facilement; au lieu que, dans le passage dont nous faisons le récit, il y avoit des deux côtés une vase tellement épaisse, que les pieux ne pouvoient s'enfoncer avec quelque solidité, faute de trouver un point de résistance, ou bien, si, lorsqu'un vaisseau prenoit fond, les gens de l'équipage en sortoient pour le retirer, ils ne rencontroient pas une seule place où ils pussent poser le pied, de telle sorte qu'ils avoient de l'eau jusqu'à la ceinture. A la vérité, aujourd'hui, un fond vaseux, et un passage hérissé d'écueils qu'on parvient à franchir au moyen d'une précaution semblable, ne sont pas des caractères particuliers à une côte plutôt qu'à une autre. L'usage d'indiquer ainsi la route est presque devenu général : mais, ce qui paroît très-extraordinaire, c'est qu'une circonstance pareille ait été si formellement remarquée sur cette partie de la côte, et avec si peu de variation,

---

guerre *l'Eléphant*, qu'on venoit de lancer à Bussleton, descendre la crique à travers un passage indiqué de la même manière. *(N. de l'A.)*

par Arrien, Ptolémée, Pline, Marcien, l'Edrisi et Thévenot. Il existe une baie entre (1) le Mosæus (2) et l'Eulée, désignée sous le nom de *Sinus Pelodes* (3) dans Ptolémée, et sous celui de *Sinus Steloas* par Marcien. Saumaise (4) et Hudson n'admettent pas la leçon de Marcien; mais ils ramènent ce géographe au texte de Ptolémée. Toutefois, la vérité est que Marcien a conservé un trait, et Ptolémée un autre, appartenans tous deux à la physionomie de la côte. En effet, ces deux noms, traduits, ne sont autre chose que la *Baie vaseuse*, la *Baie des pieux*; ce qui prouve que Marcien n'est pas un simple copiste de Ptolémée, que, quelquefois, il en est aussi le commentateur. Pline dépose du fait relatif à la première des deux dénominations de la baie; et Thévenot (5) parle de l'entrée du Karûn

---

(1) Preuve de plus que l'Eulée de Ptolémée est le Dorack, et son Mosæus, le Karûn. *(N. de l'A.)*

(2) Entre le Karûn et le Dorack. *(N. de l'A.)*

(3) Στελώαν κόλπον, Πηλώδη κόλπον. Marc. *(N. de l'A.)*

(4) *In alterutro mendum esse necesse est.* Saum. Exercit. Plin. *p. 701*. (N. de l'A.)

(5) *Page 16*. (N. de l'A.)

comme l'ayant trouvée marquée par un poteau de bois de palmier lorsqu'il arriva à l'embouchure. Considérons présentement quelle est la nature du Karabah, telle que je l'ai déjà établie, et nous ne tarderons pas à découvrir la cause qui a donné lieu à cette dénomination. Le terme de *fond brisé* (1), appliqué à ce bas-fond, provient de l'irrégularité des sondes, et de celle des chutes d'eau qui le couvrent par intervalles; et plusieurs auteurs ont répété, au sujet de cet endroit, la fable d'une ville qui, suivant eux, y auroit été ensevelie sous les eaux. Les sondes, au rapport de Mc Cluer, varient de douze à sept, à huit, à dix, à sept, et enfin à cinq brasses. Aussi-tôt qu'un pilote moderne reconnoît ces fonds brisés, il s'éloigne, et gouverne ouest pour gagner l'Ali-Meidan: mais Néarque paroît avoir dirigé sa navigation au travers de ce banc de sable; et, comme il étoit plus près de la côte, il dut avoir naturellement une eau plus basse. Mais l'inégalité du fond offroit aussi naturellement les moyens de chercher

---

(1) *Karabah*, brisé, de la racine persane, *karab*, briser. [M. Jones.] *(N. de l'A.)*

un passage à travers. Nous pouvons présumer que c'est-là le passage que marquèrent les naturels, de la manière que nous l'avons exposé : une attention de cette nature s'accorde parfaitement avec le génie commercial de la province, et n'a rien que de conforme aux principes et aux usages de la navigation intérieure du pays. Nécessairement, on a voulu parler, dans le journal, d'un passage sur le bas-fond ou au travers du bas-fond : la réussite de l'entreprise ne choque ni la vraisemblance ni la raison, au moyen des explications que j'ai données; et dans quelque état que la côte soit aujourd'hui, il est difficile qu'elle offre matière à la moindre objection contre ce que j'ai dit de l'état où elle pouvoit être il y a tant de siècles. Au milieu de tous les obstacles qui durent contrarier les anciens navigateurs, ils eurent pourtant un avantage résultant de la construction même de leurs navires, qui n'exigeoient pas une grande profondeur d'eau.

Ce fut donc au travers d'un passage de cette nature que Néarque conduisit la flotte; et au bout de trente-sept milles, elle vint mettre à l'ancre sans pouvoir approcher de

la côte. En conséquence, Néarque fit prendre le repas à bord, et laissa quelque intervalle de repos à l'équipage. Je ne balance pas à fixer ce mouillage de la flotte dans le Khore-Wastah, l'embouchure de la rivière Selega (1); car ici la mesure donnée s'accorde merveilleusement avec le rapport de Mʻ Cluer, et c'est-là qu'il paroît terminer le Karabah. Une circonstance qui semble peu importante en elle-même, mais qui mérite cependant d'être remarquée, c'est que Ptolémée et Marcien font l'un et l'autre de *Pelodes* le commencement de la baie à l'est, à quelque distance de l'Eulée ou Dorack, et qu'ils la terminent tous deux au Mosæus ou Karûn; ce qui devoit arriver naturellement, puisqu'ils n'ont point eu connoissance, ni par conséquent fait mention, du canal intermédiaire, ou Khore-Wastah.

BAS-FONDS. Route du 2e jour, jusqu'à DIRIDOTIS. 8 février. 130e jour.

De ce mouillage, la flotte appareilla pendant la nuit, après qu'on eut pris quelques momens pour se remettre de la fatigue des

(1) La traversée monte à trente-deux milles géographiques, égalant, à peu de chose près, trente-sept milles d'Angleterre. *(N. de l'A.)*

jours précédens. On n'avoit plus de bas-fonds à traverser : la flotte navigua en pleine eau (1), dit Arrien, qui marque évidemment, par cette expression, qu'elle tint sa route le long des bords (2) de l'Ali-Meidan, c'est-à-dire, celle que suivent tous les vaisseaux chargés pour le canal de Basra. On fit voile durant toute la nuit; et l'on ne s'arrêta que le lendemain à midi passé, où l'on atteignit Diridotis, village situé à l'embouchure de l'Euphrate.

La distance déterminée pour ce passage à travers l'Ali-Meidan, est de neuf cents stades, ou de plus de cinquante-six milles; mesure dont l'exactitude doit paroître très-douteuse, d'après ce que déclare Néarque,

---

(1) Κατὰ βάθεα. Quatre brasses d'eau seroient le κατὰ βάθεα pour une flotte grecque. *(N. de l'A.)*

(2) Sur ce fond uni, on trouve six brasses d'eau du côté méridional, cinq dans le milieu, et quatre à l'extrémité supérieure. Rarement le pilote file cinq brasses ou cinq brasses et demie de sonde. *Voyez* M' Cluer, *page 30*. Il ajoute : « Lorsque vous venez à avoir deux brasses d'eau, vous êtes toujours à près de dix milles de la côte ». Et cette partie est à sec lorsque les eaux sont basses. *(N. de l'A.)*

savoir, qu'il lui fut impossible de faire un calcul bien juste.

Quant à celui des géographes modernes, il varie à tel point, que j'aime mieux donner ici les distances établies par chacun d'eux, que de fixer de moi-même quelque mesure.

	Milles géographiques.		
D'ANVILLE.			
Mémoire (1), mesure du Karûn à Khore-Abdillah........	30..	ajoutez 7..	37.
Carte d'Asie, Ire partie......	33..	ajoutez 7..	40.
Carte du Tigre à l'Euphrate..	30..	ajoutez 7..	37.
Mc CLUER.			
Carte *in-folio*, de Wastah à Khore-Abdillah..........	....	....	... 40.
Petite carte, de Wastah à Khore-Abdillah..........	....	....	... 34.
DALRYMPLE.			
Carte (sans nom d'auteur), de Karûn à Khore-Abdillah...	46.		
De Wastah à Khore-Abdillah..	....	....	... 62.
NIEBUHR.			
De Karûn à Khore-Abdillah (douteuse)..............	40..	ajoutez 7..	47.

---

(1) J'ai dix-huit cartes à consulter; mais elles méritent toutes de l'être.

Sept milles sont ajoutés pour la différence entre le

S'il existe de pareilles variations chez les modernes, comment devons-nous espérer d'avoir un journal exact du siècle d'Alexandre ? La petite carte du lieutenant M'Cluer est un dessin corrigé ; et les corrections de ce navigateur produisent d'ordinaire pour résultat une concordance parfaite avec Arrien. Mais de quelle manière parviendrons-nous à concilier son estime avec celle de la carte de Dalrymple ? Il est vrai que je considère cette dernière comme ce que j'ai vu de meilleur sous le rapport de la disposition des lieux ; mais je crois ne pas me tromper en trouvant que toutes les mesures de cet habile géographe ont trop de largeur : c'est ce que nous aurons occasion de remarquer plus en détail lorsque j'arriverai à traiter de la côte en général.

Diridotis, ou Térédon, est le terme du voyage par mer : l'une et l'autre forme de ce nom marque bien évidemment un rapport avec le *Diglito* de Pline et le *Tigris* des Grecs ; de même que ces deux noms-ci ont une affinité frappante avec le *Degela* ou

---

Karûn et Wastah ; quelques cartes la font de dix. (*N. de l'A.*)

Didsjile des Orientaux (1). Diglidoth (2), qui paroît signifier une ville située dans le voisinage du Degela, offrira les deux formes, Diridotis et Térédon, si l'on admet le changement, très-commun dans la langue, de l'L en R, comme il a lieu dans plusieurs autres occasions. Arrien appelle cette place un *village*, où il y avoit un marché établi pour l'importation des encens de l'Arabie. En effet, sa situation locale lui facilitoit le transport de ces encens jusqu'à la Mésopotamie, soit par l'ancien canal ouvert au Khore-Abdillah, soit par le Schat-el-Arab, dans la Susiane ou dans la Perside. Cette circonstance particulière est celle qui a fixé l'attention de tous les anciens géographes sur le lieu. J'ai déjà observé que Ptolémée place Térédon entre les deux embouchures du Tigre; d'où résulte la preuve

(1) Niebuhr écrit *Didsjile.* (N. de l'A.)

(2) Les manuscrits de Pline portent, pour variante de Diglito, *Diglath*, qui équivaut à *Degela.*

Pline entend par *Diglito* la partie supérieure du Tigre, *quà tardior fluit*, et il lui donne ce nom de Tigre comme un second nom à l'endroit où le cours du fleuve a la rapidité d'une *flèche.* (N. de l'A.)

manifeste que cet auteur regardoit le Choabedeh de d'Anville comme une embouchure du Tigre, et non de l'Euphrate : et comme j'ai donné plus haut des explications satisfaisantes, je l'espère, sur le *Sinus Mesanius* du même Ptolémée, la géographie ancienne se trouve conciliée avec elle-même et avec nos cartes modernes.

Il paroîtra assez extraordinaire que, lorsque Néarque, dans sa navigation, montoit le Tigre, ou Schat-el-Arab, il ait passé l'embouchure de ce canal, et soit venu avec sa flotte mouiller dans le Khore-Abdillah, qu'il appelle *l'embouchure de l'Euphrate*. Cette direction, suivant le calcul de Pline, l'écartoit précisément de vingt-cinq milles de sa route, et le forçoit de mesurer de nouveau la même distance dans son retour. L'estime de Pline, évaluée d'après la méthode de d'Anville, est réduite à douze milles et demi; et la distance réelle, calculée au plus fort, peut être d'environ dix milles. Si donc on demande comment cela peut arriver, la réponse révèlera une de ces coïncidences particulières, tellement minutieuses en elles-mêmes, que l'amour de la vérité seul peut les rendre perceptibles

aux yeux de l'observateur. C'est une circonstance inhérente à la nature de la navigation, et qui continue de faire encore aujourd'hui la règle et le principe de direction des pilotes. Voici en effet les instructions que nous donne M'Cluer (1) :

« Après avoir sondé le fond de cette manière à plusieurs reprises dans Khore-Gufgah, vous courrez rapidement sur un bas-fond à quatre brasses et demie d'eau. Ce bas-fond reçoit des pilotes le nom de *Muçan* (2) : de-là vous arriverez, sur trois brasses et demie ou trois brasses, à la barre de Bussorah (3). En sondant ainsi, le pilote gouverne toujours à l'ouest, ou à l'ouest quart nord-ouest, au travers (de l'embouchure du Schat-el-Arab), jusqu'à ce qu'il trouve cinq brasses d'eau dans Khore-Abdillah. Alors il jette l'ancre pour attendre la prochaine marée montante ; ou bien, si le flot est assez fort pour porter le navire,

---

(1) Mémoire, *p. 30.* (N. de l'A.)

(2) Le Mésène. *(N. de l'A.)*

(3) La barre qui est à l'embouchure du Cossisa-Bony ou Schat-el-Arab, selon mon systême. *(N. de l'A.)*

il gouverne en s'écartant, pour franchir sans danger un banc de sable placé entre Khore-Abdillah et la rivière de Bussorah. »

Je demanderai maintenant au lecteur la permission de lui faire observer que le pilote à bord de la flotte de Néarque, tint, il y a deux mille ans, précisément la même route que, de nos jours, le pilote de Karack, avec lequel a navigué Mc Cluer ; tant il est vrai que la nature a marqué cette côte par des caractères indestructibles. La raison de cette direction particulière est facile à sentir. En effet, la projection de l'Ali-Meidan éloigne de la côte le vaisseau jusqu'à ce qu'il se trouve en face du Khore-Abdillah ; et le niveau de la terre est si bas à l'embouchure du Schat-el Arab, qu'il y a beaucoup plus de sûreté pour le navigateur à prendre terre dans le Khore, que de persister à monter le Schat-el-Arab tout d'un temps, lorsque la côte est trop basse des deux côtés pour être apperçue.

Tandis que Néarque mouilloit dans ce Khore, qu'il nomme l'embouchure de l'Euphrate, des avis lui furent donnés qu'Alexandre étoit en marche pour se rendre à Suse. En conséquence de cette nouvelle,

l'amiral se détermina à revenir sur ses pas (1), et dès-lors à poursuivre la route en montant le Pasitigris pour joindre le roi dans le voisinage de la capitale.

C'est ici qu'en m'efforçant d'éclaircir ce qu'il y a d'obscur dans la navigation du jour suivant, je me vois forcé d'adopter une opinion totalement différente de celle de d'Anville. Je proteste au lecteur de toute ma bonne-foi dans cette discussion; je le supplie de croire qu'un vain esprit de systême, un ridicule amour de la dispute, ne m'animent point. J'ai voué trop de respect à ce géographe si distingué, pour m'écarter jamais de son sentiment, à moins d'une conviction bien profonde qu'il s'est trompé.

AGINIS. 9 février. 131e jour.

Le passage de Diridotis à Aginis n'est que de six cents stades. D'Anville place Aginis à Zeiné, dans le Schat-el-Arab; je prétends, moi, que Néarque n'entra jamais dans le Schat-el-Arab, et je fixe la position d'Aginis à l'embouchure du Karûn, ou Khore-Moosa : voilà en quoi d'Anville et moi nous différons. Le meilleur argument

(1) Ἔνθεν καὶ αὐτοὶ τὸ ΟΠΙΣΩ ἔπλεον. Page 357. (*N. de l'A.*)

employé par le géographe français, est la ressemblance qui existe entre Aginis et Zeiné. Et moi aussi, lorsque les circonstances locales sont une fois établies, déterminées, je regarde la conformité de noms comme la plus forte des preuves. Mais faire dériver la localité, d'une pure consonnance de mots, c'est commencer par argumenter du mauvais côté.

Mes raisons pour adopter une route différente, sont celles que je vais développer :

1°. Le lac de Chaldée de Pline, et le lac d'Arrien à l'embouchure du Tigre, ne sont pas le même.

2°. Le Pasitigris d'Arrien n'est jamais le Schat-el-Arab; et dans cette opinion, Arrien est soutenu du témoignage de Strabon.

3°. Lors du passage de Néarque dans le haut du fleuve, il n'est point fait mention du canal de Haffar; il n'en est parlé qu'à l'époque où Alexandre descend jusqu'au Golfe Persique.

4°. Il est rapporté que Néarque monta le Pasitigris; qu'Alexandre descendit l'Eulée.

5°. Néarque, dans sa route de Diridotis à Aginis, fit voile ayant la Susiane *à sa gauche*.

1°. Néarque passa au travers d'un lac dans lequel le Tigre se jette à son arrivée dans le golfe (1) : mais si ce lac existe, ou s'il exista jamais, il dut se trouver à l'embouchure du Schat-el-Arab, et ne pouvoit être le même que le lac de Chaldée de Pline. En effet, ce lac de Chaldée commence au-dessous de Ctésiphon, et finit à Aphle. Pline ajoute ensuite que les eaux, après avoir occupé une assez vaste étendue sous cette forme, se rassemblent de nouveau pour redevenir une rivière, et que, dans un lit désormais plus resserré, elles prennent leur cours vers la mer. Donc le lac de Chaldée de cet historien (2) n'est pas à l'embouchure

---

(1) *Ἀπὸ δὲ τῆς λίμνης ἐς αὐτὸν τὸν ποταμὸν ἀνάπλους στάδιοι ἑξακόσιοι, ἵνα καὶ κώμη τῆς Σουσίδος ἣν καλέουσιν Ἄγινιν.* Arrien, *p. 357*. (N. de l'A.)

(2) *Susa à Persico Mari absunt* CCL *M. pass. quà subiit ad eam* [ea] *classis Alexandri Pasitigri. Vicus ad Chaldaïcum lacum vocatur Aphle; undè Susa navigatione* LXV *M. pass. absunt.*

Ce Pasitigris est le Schat-el-Arab; et Pline vient à l'appui de la supposition de d'Anville, savoir, que le passage est dans le haut de ce fleuve : mais son *lacus Chaldaïcus* ne s'accorde plus avec les idées de d'Anville. *Tigris inter Seleuciam et Ctesiphontem vectus in*

du Schat-el-Arab, mais dans l'intérieur du pays, et se termine à Aphle, c'est-à-dire, si Aphle et Haffar sont le même lieu, à plus de soixante (1) milles de l'embouchure. Voilà, selon mes conjectures particulières, quelle a été la première source de la méprise dans laquelle est tombé d'Anville : et l'erreur qu'a commise Pline en prenant la dénomination de Pasitigris comme celle du Tigre et de l'Euphrate réunis dans le Schat-el-Arab, cette erreur, dis-je, est cause qu'il a fait monter ce canal par la flotte, au lieu du Karûn, ou véritable Pasitigris. D'Anville

---

lacus Chaldaïcos se fundit ; eosque LXX *mill. pass. amplitudine implet.* Maintenant, il s'en faut de 200 milles que ces 70 remplissent l'intervalle de Ctésiphon à Aphle; encore Aphle est-il à l'extrémité la plus basse de ce lac. *V.* Pline, *liv. VI, c. 27.*

Mais Pline, *liv. VI, chap. 23,* suivoit une autorité différente. Il donne une relation de ce passage de la flotte, d'après les historiens d'Alexandre; et dans ce passage, nous trouvons, non pas le lac de Chaldée, mais un lac à l'embouchure du fleuve. *Ostium Euphratis, lacus quem faciunt Eulœus et Tigris juxtà* Characem, *indè Tigri, Susa.* Lege : *Indè* Pasi-*Tigri, Susa.* (N. de l'A.)

(1) Je mesure jusqu'à la barre du Cossisa-Bony, ou canal de Basra. *(N. de l'A.)*

s'en est rapporté à l'assertion de Pline, et voilà sa seconde méprise.

2°. Le Pasitigris d'Arrien est toujours ce fleuve qui, coulant à l'est de Suse, joint l'Eulée à quelque distance au-dessous de cette capitale : c'est de quoi j'ai donné la preuve en produisant le concours des témoignages de Strabon, de Diodore, de Quinte-Curce et de Cheref-eddin, qui, tous, s'accordent avec Arrien. Ce fleuve n'approchoit pas de la ville : il étoit large, profond et navigable. Il traversoit la route depuis la Perside ; et après qu'il avoit opéré sa jonction avec l'Eulée, les deux fleuves, ainsi réunis, se séparoient de nouveau. Un bras, celui qui porte aujourd'hui le nom de *Dorack* (1), s'étendoit vers l'est ; l'autre, qui est le Karûn, alloit gagner l'ouest ; et définitivement, le caractère distinctif du fleuve étoit la dénomination de *Pasitigris*, ou Tigre du nord-est, par opposition au grand fleuve du même nom, qu'on appelle aujourd'hui le *Schat-el-Arab* (2). Voilà

---

(1) L'Eulée de Ptolémée. *(N. de l'A.)*

(2) Le Schat-el-Arab est toujours appelé le *Degela* ou Tigre par l'Edrisi. *(N. de l'A.)*

quel est manifestement le système d'Arrien; et Strabon, en expliquant l'erreur de quelques historiens qui avoient attribué cette dénomination de Pasitigris au Schat-el-Arab, comme étant le canal général qui recevoit les eaux de *toutes* [*Pasi*] les différentes rivières, Strabon, dis-je, confirme avec non moins d'évidence le système d'Arrien, et prouve le concours d'opinions de tous les auteurs du siècle d'Alexandre.

3°. Si Néarque avoit fait voile dans la partie supérieure du Schat-el-Arab, il n'auroit pu entrer dans l'Eulée, ou Pasitigris, que par le canal de Haffar. N'est-il donc pas remarquable alors, qu'arrivé à Aginis, il parle de la flotte comme montant le Pasitigris (1), dans sa route du jour suivant, et non un canal? Mais si Néarque eût effectivement monté ce canal, nous sommes beaucoup plus fondés à conjecturer qu'il en eût été fait mention dans une navigation dont Néarque exécuta lui-même l'entreprise (et où il n'en est pas question du tout), que dans la descente du fleuve par Alexandre,

(1) Ἐνθένδε κατὰ τὸν Πασιτίγριν ἄνω ἔπλεον. Arrien, *p. 357. (N. de l'A.)*

où il en est parlé, et dans laquelle Néarque ne figure pas d'une manière aussi immédiate, ni même d'une manière directe ou personnelle. Cette circonstance, si l'on considère bien la teneur du journal, est une des preuves les plus fortes qu'on puisse produire. En effet, un canal artificiel n'étoit pas un objet ordinaire pour un Grec : nous pouvons nous rappeler qu'une circonstance semblable a été conservée dans le journal lors de l'arrivée de la flotte au canal d'Hératémis, quoique ni le passage, ni aucune partie de la navigation, n'eussent été reconnus. A la vérité, une omission n'est qu'une preuve négative ; mais dans une occasion de cette nature, une pareille preuve doit être d'un poids considérable.

4°. Il n'y a point d'inconséquence à faire descendre Alexandre par l'Eulée, et monter Néarque par le Pasitigris. En effet, Néarque entra de la mer dans le fleuve, à l'endroit où il portoit ce nom de Pasitigris par opposition au Tigre; et Alexandre s'embarqua à Suse, au point où cette source qui traverse la capitale, reçoit le nom d'*Eulée*. Les diverses extrémités, ou pointes de cette rivière, causent une grande confu-

sion dans l'intérieur (1) : ses différens bras, à mesure qu'elle approche de la mer, occasionnent beaucoup de désordre et d'obscurité sur la côte. C'est ainsi que l'Eulée et le Choaspes peuvent être pris l'un pour l'autre, et que l'Eulée de Ptolémée n'est pas le même que celui d'Arrien à son embouchure, mais bien le Dorack. Si Alexandre s'embarqua à Suse, la rivière étoit nécessairement l'Eulée jusqu'à ce qu'elle joignît le Pasitigris ; et il n'y auroit rien que de naturel à présumer qu'elle continuoit de porter le nom après la jonction opérée. Si Néarque entra dans le Pasitigris, la conservation du même nom par le fleuve dans son cours ultérieur, prévenoit toute équivoque ; et lorsque la flotte arriva au point de jonction, sa navigation, en montant la source orientale, distinguoit de nouveau le Pasitigris d'avec l'Eulée. Par ce dernier fleuve, elle eût gagné Suse ; par le premier, elle effectua sa réunion à l'armée de terre.

---

(1) « En Turquie, en Perse et aux Indes, une même rivière prend le nom de toutes les villes et villages où elle passe ; et ainsi, il est mal-aisé que les voyageurs s'accordent bien pour ces noms ». *Voyez* Tavernier, *liv. V, p. 733*, édition d'Amsterdam. (*N. de l'A.*)

5°. L'expression d'Arrien est précise, lorsqu'il assure que Néarque *revint* de Diridotis à Aginis, si Aginis est dans le Delta sur le Khore-Moosa; mais elle n'est pas aussi bien appliquée si la flotte ne retourna que jusqu'au Schat-el-Arab. Il paroît évident, d'après la route tenue par Néarque, qu'il avoit l'intention de monter le Schat; mais qu'ayant été informé, par les nouvelles qu'il reçut à Diridotis, que le roi dirigeoit sa marche vers Suse, il se détermina à revenir au Pasitigris, cette route lui offrant le passage le plus court pour gagner la capitale; ce qui est d'autant plus probable, que la navigation, soit par le haut du Schat-el-Arab, soit au travers du canal de Haffar, ou ne lui étoit pas connue à cette époque, ou bien n'entroit pas dans son plan. Mais ce n'est pas tout; Néarque repassa de Diridotis à Aginis, ayant la Susiane *à sa gauche*. Cela se pourroit-il, si la flotte eût monté le Schat-el-Arab? Que les partisans de d'Anville me disent si jamais le pays situé à l'ouest du Schat-el-Arab fut appelé Susiane par aucun géographe, soit ancien, soit moderne. Etoit-il possible qu'Arrien fît de l'Euphrate, au lieu du Tigre, la limite occi-

dentale de cette province (1)? Non assurément. D'après le témoignage des historiens et des géographes, qui tous s'accordent sur ce point, elle fut toujours nommée *Arabie*, comme elle l'est encore à présent; et toujours aussi elle resta sous la domination d'Arabes dont la puissance s'étend jusqu'aux murs de Basra.

Si toutefois l'on peut supposer que Néarque ait fait de son Euphrate (2) la limite de la Susiane, les difficultés augmenteront; car alors, puisqu'il eût monté le Schat-el-Arab, l'expression employée dans le journal auroit dû être que Néarque s'avança par le haut du Schat-el-Arab *à travers la Susiane*, et non ayant la Susiane *à sa gauche*. En effet, si le Tigre est la limite, on doit avoir la Susiane *à sa droite* lorsqu'on le monte.

Au surplus, l'erreur provient toute entière de Pline (3). Cet auteur connut, par

---

(1) Le Khore-Abdillah est l'Euphrate d'Arrien. *(N. de l'A.)*

(2) Le Khore-Abdillah. *(N. de l'A.)*

(3) Elle provient, dans l'origine, de ces écrivains grecs dont Strabon a rejeté le témoignage, précisément à cause de la méprise. *(N. de l'A.)*

les historiens d'Alexandre, que la flotte avoit monté le Pasitigris; mais son Pasitigris est le Schat-el-Arab, et le leur est la rivière qui se joint à l'Eulée. Si un géographe tel que d'Anville n'eût pas été la dupe de l'erreur dont il s'agit, tout ce qui vient d'être dit, seroit superflu.

Voilà quelles sont mes raisons pour adopter le système suivant; et désormais il sera facile de conduire Néarque de Diridotis à Aginis par la route adoptée ici. Ecoutons Arrien lui-même: « A Diridotis, dit-il, on reçut la nouvelle qu'Alexandre s'avançoit vers Suse. En conséquence de cet avis, la flotte revint de Diridotis, dans l'intention de monter le Pasitigris et de joindre l'armée de terre: elle fit donc voile, dans ce retour, ayant la Susiane à sa gauche. La première partie de la navigation s'effectua au travers d'un lac dans lequel le Tigre se décharge; et de ce lac jusqu'à l'embouchure du fleuve (Pasitigris), la distance à parcourir étoit de six cents stades. Au terme de la navigation, se trouvoit un village de la Susiane, nommé *Aginis* (1).

(1) Ἐνταῦθα ἀγγέλλεται Ἀλέξανδρον ἐπὶ Σούσων

En commentant ce passage, d'Anville se trompe deux fois ; car d'abord il appelle

---

ϛέλλεσθαι· ἔνθεν καὶ αὐτοὶ το ΟΠΙΣΩ ἔπλεον, ὡς κατὰ τὸν Πασιτιγρην ποταμὸν ἀναπλώσαντες συμμίξαι Ἀλεξάνδρω. Ἔπλεον δὴ το ΕΜΠΑΛΙΝ ἐν ΑΡΙΣΤΕΡΑ τὴν γῆν τὴν Σȣσίδα ἔχοντες· καὶ παραπλέȣσι λίμνην ἐς ἣν ὁ Τιγρης ἐσϐάλλει ποταμός....... ἀπὸ δὲ τῆς λίμνης ἐς αὐτὸν τὸν ποταμὸν ἀνάπλȣς ϛάδιοι ἑξακόσιοι ἵνα καὶ κώμη τῆς Σȣσίδος ἣν καλέȣσιν Ἄγινιν. Arrien, *p. 357.*

Pour faire accorder ce langage de l'auteur grec avec l'idée d'un passage de la flotte dans le haut du Tigre ou Schat-el-Arab, il faudroit rendre les mots, *ἀπὸ δὲ τῆς λίμνης ἐς αὐτὸν τὸν ποταμὸν*, par ceux-ci, « depuis le lac *en montant* le fleuve » ; mais la préposition ΕΣ n'admet point cette traduction. C'est, *jusqu'au* fleuve. Et ensuite, *αὐτὸν τὸν ποταμὸν* doit s'entendre alors d'une rivière différente de celle qu'Arrien déclare, quelques lignes plus haut, avoir été l'objet que Néarque avoit en vue : *κατὰ τὸν Πασιτίγρην ποταμὸν.*

Un passage du même auteur, qui suit de près celui que je viens de rapporter, renferme tout-à-la-fois la réfutation d'une interprétation de cette nature, et la confirmation de celle que j'adopte. C'est à l'époque du lendemain où la flotte appareilla d'Aginis. Le texte porte : Ἐνθένδε κατὰ τὸν Πασιτίγρην ἄνω ἔπλεον. « De ce lieu [d'Aginis] la flotte fit voile en montant le Pasitigris ». Donc, *le fleuve* est le Pasitigris, et non le Tigre. *(N. de l'A.)*

le lac dont il y est fait mention, *lac de Chaldée*, et j'ai démontré que ce n'étoit pas le lac de Chaldée. Ensuite il ajoute que l'étendue du lac est de six cents stades (1), bien que le texte porte précisément le contraire. Enfin, d'Anville allègue pour preuve le témoignage de Strabon (2), et Strabon ne dit pas un mot de l'étendue du lac.

Il nous faut chercher maintenant le point où existe ce lac à l'embouchure du Tigre, ou Schat-el-Arab. En prenant la peine de jeter un coup d'œil sur la carte, nous découvrons à l'ouest de cette rivière, une partie de pays nommée le *Dauasir* par Niebuhr, et dont nous devons renfoncer l'extrémité entre le Khore-Abdillah et le Schat-el-Arab, afin de trouver une place pour ce lac à l'embouchure du Tigre. Que le pays dont il s'agit fût réellement enseveli sous les eaux du temps d'Alexandre, et ne soit arrivé que par degrés à l'état où on le voit aujourd'hui, soit par l'effet des accu-

---

(1) « La traversée de ce lac pour la flotte d'Alexandre, fut de six cents stades ». Mémoire de d'Anville, *p. 181*. (N. de l'A.)

(2) *Page 729*. (N. de l'A.)

mulations de terres, soit par des moyens artificiels, c'est ce dont nous avons des preuves multipliées. Le nom même (1), si je ne me trompe, exprime l'idée d'inondation; et Niebuhr présume que tout le plat-pays, jusqu'à la hauteur de Hasseinad, lieu de la sépulture de Hassan-ben-Hanefie, a été jadis caché sous les eaux, et même le seroit encore de nos jours si l'on n'avoit pas l'attention d'y prévenir les inondations par des digues. « Par-tout, dit ce voyageur (2), on a ouvert des canaux pour conduire l'eau jusqu'aux terres plantées de dattiers : et comme l'eau du fleuve est saturée de limon, le sol, dans la succession des âges, doit avoir été élevé insensiblement à une hauteur considérable pour être parvenu à obtenir ainsi le niveau qui lui convenoit ». Cette conjecture de Niebuhr s'accorde à merveille avec l'assertion de Pline (3), savoir, que nulle part l'inondation

---

(1) *Kermesir*, le pays chaud; *Dauasir*, le pays aquatique. *(N. de l'A.)*

(2) *Vol. II, page 169*, édit. d'Amsterdam. *(N. de l'A)*

(3) *Non alio loco plus profecere aquæ terris invectæ*. Plin. *lib. VI, cap. 27*. (N. de l'A.)

n'est aussi vaste, aussi étendue que dans cette partie du fleuve. Une autre circonstance qui vient à l'appui de cette assertion, c'est l'apparition graduelle d'Abadan, ville située à l'embouchure du Schat-el-Arab, à l'extrémité du Dauasir. Il semble possible, en effet, d'en déterminer l'existence depuis sa sortie de dessous les eaux, d'abord sous la forme d'une île, ensuite comme partie du continent, devenue telle par le déplacement des eaux lorsqu'elles se retirèrent. J'ai cherché à retrouver cet abandon dans l'un ou l'autre des deux *Apphadanas* de Ptolémée; mais aucune des deux positions ne répond à la sienne. Toutefois Marcien (1) s'exprime en ces termes : « Près de cette partie (2) de la Susiane, est une île appelée *Apphadana* (3), que quelques personnes rappor-

---

(1) Marc. Herac. *pag. 17, Geog. min.* de Hudson. *(N. de l'A.)*

(2) Le *Pasini Charax.* (N. de l'A.)

(3) Les traducteurs lisent *Apphana.* Il existe entre les mains de M. Cracherode, et dans le muséum du docteur Hunter, une monnoie qui porte ce nom, ΕΣFΕΔΗΝΕ, rapporté par quelques savans à Aspendus : mais si nous avions la preuve que les Grecs de Syrie

tent à l'Arabie ». Ce langage de Marcien semble prouver l'émersion de terre à la pointe du Dauasir, entre le siècle d'Alexandre et celui où écrivoit Marcien. La réunion de cette île avec le continent, ou plutôt la retraite des eaux qui l'en séparoient, paroît avoir eu lieu dans des temps plus rapprochés de nous. En effet, il n'y a pas de doute que cette réunion ne fût opérée à l'époque où vivoit l'Edrisi. « Abadan, dit-il (1), est un petit fort, mais en bon état, situé près de la mer, et destiné à observer comme à protéger ceux qui fréquentent cette partie de la côte : il est placé sur la rive occidentale du Degela [le Tigre], dans un endroit où les eaux de ce fleuve *couvrent une plus vaste étendue de terre que par-tout ail-*

---

furent maîtres des bouches de l'Euphrate, le mot se liroit *Eswedene*, forme qui n'est pas éloignée d'Apphadana. *(N. de l'A.)*

(1) « *Est autem Abadan arx parva quidem, sed integra, ad littus maris apposita, quæ inservit ad observandos atque protegendos eos qui subeant mare prædictum; jacetque Abadan ab occidentali parte Degelæ [Tigris], amnis qui eo in loco maximè diffunditur super terram* ». L'Edrisi, *p. 121*. (N. de l'A.)

leurs (1) ». Le même auteur ajoute une circonstance remarquable, qui, sans avoir de rapport avec l'inondation, porte avec elle un caractère local tellement extraordinaire, qu'elle mérite d'être mentionnée ici. « A six milles au-dessous d'Abadan, continue-t-il, est Al-Chasciabat, dont le nom signifie un théâtre élevé en mer sur pilotis, et où l'on entretient constamment une sentinelle. Les hommes employés à ce service se rendent sur le lieu dans des chaloupes, et en reviennent par la même voie ». Ce fait particulier est tellement lié à ce que nous savons de la navigation du Schat-el-Arab, que, soit que la fonction de ces sentinelles consistât à donner des signaux en mer, soit qu'elle eût pour objet de favoriser le pilo-

---

(1) « Tout le pays est si bas, que, sans une digue qui règne le long de la mer, il seroit souvent en danger d'être submergé ». *Voyez* Tavernier, *liv. II, page 243*. Je ne trouve rien dans d'autres auteurs qui concerne cette digue, à moins que ce ne soit la même que celle dont parle Niebuhr (*vol. II, p. 169,* édit. d'Amsterd.); mais le passage est exact quant à l'abaissement du sol. Le même Tavernier fait mention, *p. 245*, de la rupture de cette digue; et il ajoute qu'alors les eaux montèrent jusqu'à Basra. *(N. de l'A.)*

tage des vaisseaux, elle dépose fortement de l'attention particulière avec laquelle on s'occupoit ou de la sûreté du pays, ou de celle des navigateurs. Cette attention, l'inconvénient d'une côte très-basse pouvoit seul la prescrire. Ce théâtre ou élévation apparoît visiblement aux navigateurs sur la pointe du bas-fond, entre le Khore-Abdillah et le Schat-el-Arab.

Telle est la nature du Dauasir à l'extrémité de ce pays : telles sont les circonstances qui prouvent qu'au siècle de Néarque (1) il y avoit un lac dans l'endroit où est aujourd'hui une terre basse ; qu'à l'époque où vivoit Marcien, la terre avoit commencé à se montrer sous la forme d'une île ; et qu'enfin, avant celle où l'Edrisi écrivoit, elle s'étoit réunie au continent. Voilà un fait bien important à constater, et d'autant plus, que la non-existence d'un lac en cet endroit aujourd'hui, est une des objections contre l'authenticité du journal. Le nom d'Abadan s'est perpétué à l'embouchure du fleuve dans le Tschabde et le Tschwabde

---

(1) C'est-à-dire, dans l'année 326 avant J. C. (*N. de l'A.*)

de Niebuhr (1), dont cet auteur fait deux villages, peut-être d'un seul. Le lieutenant M' Cluer marque aussi un Abadan, mais trop avancé dans le haut du fleuve, et d'ailleurs sur le côté oriental au lieu de la rive occidentale.

Je me suis attaché, avec un soin plus particulier, à établir toutes les circonstances relatives à cette pointe du Dauasir, par la raison que les auteurs sont tombés dans de graves erreurs à son sujet. Je dois observer maintenant, que le texte d'Arrien ne m'oblige pas à m'arrêter sur l'idée d'une étendue déterminée pour ce lac. En effet, l'historien grec dit seulement que la flotte le traversa, et que, depuis le lac jusqu'au Pasitigris, la distance étoit de trente-sept milles et demi. Son étendue jusqu'au Tigre n'est pas un objet de recherche nécessaire pour moi; mais je ne lui en donnerois pas une de trente milles jusqu'à Hasseinad avec Niebuhr : car M. Jones, qui a monté et descendu plus d'une fois le canal ou passage, semble penser que la rive occidentale est trop élevée par-tout pour avoir rien à

---

(1) Voyez *Tab. LX, vol. II,* édit. d'Amst. *(N. de l'A.)*

craindre de l'inondation jusque dans sa distance de huit à dix milles de l'embouchure: « mais cette partie, ajoute-t-il, a été incontestablement cachée sous les eaux »; et c'est ainsi que le témoignage d'un voyageur vivant confirme tout ce que nous avons de preuves écrites.

Maintenant, après que nous aurons passé le lac avec la flotte, la carte va nous reconduire à travers l'Ali-Meidan jusqu'au Karûn, que je considère comme étant le Pasitigris, et Aginis comme un village situé à son embouchure. La profondeur de l'eau sur le Meidan, aux endroits les plus voisins de la côte, est en général de deux brasses à la marée haute. Conséquemment, si Néarque fit voile avec le flux, on peut calculer facilement ce que ses vaisseaux tiroient d'eau. Il est bien certain qu'ils n'en avoient pas plus de neuf pieds; et selon toute probabilité, ils en tiroient moins de six. C'est en ce lieu, à Aginis, que je fixerai le mouillage de la flotte, en supposant à Néarque l'intention de continuer sa navigation le jour suivant vers le haut du Karûn.

Ici se présente une difficulté beaucoup plus sérieuse qu'aucune de celles que j'ai

tâché d'éclaircir encore. En effet, d'après le journal, l'étendue de la côte, depuis l'Arosis jusqu'au Pasitigris, est de deux mille stades, tandis que la navigation de trois jours l'établit de ces deux mille stades jusqu'à Diridotis ; et si Néarque revint au Karûn comme je le pose en fait, six ou sept cents stades doivent être soustraits du nombre des deux mille. Cette difficulté ne devient pas moindre, même si l'on adopte le système de d'Anville ; car alors il faut ajouter au lieu de soustraire : de sorte que la différence est égale, soit en plus, soit en moins. La meilleure solution d'un problême aussi embarrassant, est celle qu'offre le journal lui-même. Néarque y confesse, sans détour, qu'il n'a tenu qu'un état inexact, et conséquemment très-incertain, des distances dans ce passage; et c'est avec chagrin que je déclare, moi, l'impuissance où me laisse le peu de concordance qui existe entre les cartes de nos géographes modernes, de rien avancer de positif sur la matière. La carte, sans nom d'auteur, publiée par Dalrymple (1), est la seule qui donne une

---

(1) Je suppose toujours trop fortes les distances données sur cette carte. (*N. de l'A.*)

distance de trente-sept milles entre le Schat-el-Arab et le Karûn, conformément à celle établie dans le journal par Néarque. Les autres varient tellement entr'elles, que je préfère un état de l'ensemble à aucune explication provenant de moi-même. Il y a plus : je suis forcé de calculer la distance de l'Arosis à Diridotis, d'après la navigation journalière, plutôt que celle jusqu'au Pasitigris, comme a calculé Arrien, par la raison que, dans l'un des deux cas, je trouve les détails particularisés, et que dans l'autre je n'ai qu'un résultat général. Mon estime peut se réduire à celle d'Arrien, en ôtant de trente-sept à quarante-sept milles, distance supposée entre Diridotis et Aginis.

Ce n'est donc qu'avec une extrême défiance que je mets sous les yeux du lecteur, l'état qui suit ; car il est difficile de trouver une différence aussi considérable dans un si petit espace :

	Stades.	Milles ang.
Depuis l'Arosis jusqu'à Kataderbis.........	500	
Jusqu'à Khore-Wastah.	600	
Jusqu'à Diridotis......	900	
	2000	125.

	Mill. marins.		Milles ang.
Arrien, d'Arosis à Diridotis.............	...	....	125.
Carte de l'Asie, par d'Anville..........	105	à-peu-près	122.
Mémoire de d'Anville..	75	....	87.
Carte, grand *in-folio*, de Mr Cluer........	80	....	93.
Carte, petit *in-folio*, du même.............	90	....	105.
D'Apres.............	80	....	93.
Carte de Gough......	81	....	94.
Niebuhr (1)..........	90	....	105.
Carte anonyme, publ. dans le Recueil de Dalrymple.........	137	....	160.
Pline...............	...	....	265.
Pline, par une autre estime............	...	....	250.
Pline, réduit à moitié par d'Anville......	...	....	125.
Marcien d'Héraclée, 3430 stades........	...	....	214.
Marcien, suivant Saumaise, 1830 stades..	...	....	114.
Ptolémée, 6 degrés (2).	360	....	417.

(1) Peut-être Niebuhr avoit-il eu connoissance des papiers de Mr Cluer à Basra. *(N. de l'A.)*

(2) Réellement six et demi : Térédon, 80° ; Oroatis, 86° 30′. *(N. de l'A.)*

Telle est la variation qui existe dans cette estime ; et peut-être, de tous les géographes indiqués ici, Mr Cluer est-il le seul qui ait formé son évaluation sur des observations, ou d'après les données des pilotes naturels du pays. Arrien ne diffère d'avec lui que de vingt milles ; et cela, à l'égard d'une côte où, suivant ce qu'il nous apprend, Néarque ne pouvoit faire un calcul exact. Je regarde comme une chose extraordinaire que cette différence ne soit pas plus forte. Pline avoit évidemment trouvé le même nombre de stades ; mais il doubla la distance en employant le stade olympique dans sa réduction. La carte sans nom d'auteur, publiée par Dalrymple, offre une évaluation beaucoup plus forte qu'aucune des autres, si nous en exceptons Ptolémée (1) ; et l'on est fâché de trouver aussi défectueuse, dans son calcul des mesures, une carte de laquelle dépendent les meilleurs renseignemens que nous ayons pour éclaircir les obscurités

(1) Dalrymple ne peut jamais être responsable de l'inexactitude des cartes qu'il publie ; leurs auteurs seuls sont soumis à cette responsabilité : et ici le géographe est anonyme. *(N. de l'A.)*

d'Arrien. Il n'est point du tout démontré, au surplus, que l'extrémité du golfe soit tracée avec exactitude sur aucune carte. A l'égard de la partie orientale, on peut croire que MCluer lui-même ne s'en est rapporté qu'à ses pilotes ; et quoique leur estime soit assez juste pour leur servir, elle n'égale pas, à beaucoup près, en précision, les observations d'un navigateur anglais.

D'Aginis, Arrien compte seulement cinq cents stades, ou trente-un milles, jusqu'à Suse : il y a manifestement là une erreur, soit qu'elle provienne de l'estime, soit qu'elle résulte des manuscrits. D'Anville suppose que la lettre qui exprimoit le nombre *mille*, a été perdue ; et des chiffres grecs, comme des lettres seules, peuvent facilement s'omettre. Je n'aurois donc point d'objection à opposer à l'opinion de cet illustre géographe, si quinze cents stades conduisoient Néarque à Suse. Mais ce nombre est encore trop petit ; et, d'après le texte, Suse doit être le terme de la navigation (1) : autrement, j'eusse fixé la distance au point où la flotte joignit l'armée.

---

(1) *Ἄγινις..... ἄυτη δὲ ἀπεχει Σούσων σταδίους ἐς πεντακοσίους.* (N. de l'A.)

La distance d'Aginis à Suze, selon d'Anville, a quelque chose de moins que cent trente milles, tandis que Pline la fait de deux cent cinquante; ce qui donne, au moyen de la réduction ordinaire, cent vingt-cinq milles, résultat qui s'accorde assez avec quelques mesures comparatives de l'Edrisi (1), dans l'ouvrage duquel nous ne trouvons pas de route directe entre ces deux points. Mais Strabon a copié évidemment les mêmes autorités qu'Arrien; et non-seulement son évaluation est aussi défectueuse, mais encore il existe une plus grande confusion dans ses nombres. Cet auteur compte cent cinquante stades jusqu'au pont, et depuis le pont jusqu'à Suse, soixante. Voilà un calcul hors de toute proportion : mais immédiatement après vient une estime de cinq cents stades depuis le village de Suze (2) jusqu'à la capitale de même nom; et si par ce

---

(1) Cet auteur donne une distance d'Askar-Mokram au Dorack, laquelle est de quatre stations, égalant environ cent milles; et, comparativement parlant, cette distance offriroit presque la même que celle de Pline et de d'Anville jusqu'à Aginis. *(N. de l'A.)*

(2) *Voyez* Strab. *lib. XVII, pag. 729.* (N. de l'A.)

village Strabon a entendu Aginis, il est clair que Strabon a lu *cinq cents* dans les copies, aussi-bien qu'Arrien, et non *quinze cents*, comme l'exigeroit la conjecture ou supposition de d'Anville. J'ai sous les yeux les moyens d'établir la véritable distance, à très-peu de milles près ; et c'est ce que je me propose de faire, en conduisant la flotte jusqu'au pont. Il faudra bien que toutes les opinions de nos auteurs, quelque peu concordantes qu'elles soient entr'elles, se rallient autour de cette distance. Nous allons présentement accompagner la flotte dans le haut du Karûn, qu'Arrien nomme le *Pasitigris* (1).

Village sur le Pasitigris. 10 février. 132e jour.

On ne compte qu'un jour de repos à Diridotis, quoique peut-être Néarque y séjourna-t-il plus long-temps, et un autre pour la station qu'il fit à Aginis. De ce dernier endroit, la flotte entra dans le Pasitigris, et parcourut un intervalle d'un peu plus de neuf milles pour arriver à un village où Néarque attendit qu'il eût avis de l'appro-

---

(1) Au moment où Néarque quitte Aginis, Arrien s'exprime en ces termes : Ἐνθένδε κατὰ τὸν Πασιτίγριν ἄνω ἔπλεον. Page 357. (*N. de l'A.*)

che de l'armée de terre, avis qui devoit régler sa marche ultérieure, dans l'intention où il étoit d'effectuer sa jonction avec Alexandre. Ici les mesures du journal me mettent absolument en défaut; car les cent cinquante stades assignés à la navigation de ce jour, ne nous avancent en rien, et sont tout aussi disproportionnés que les cinq cents stades calculés pour la distance entre Aginis et Suse. Cet embarras n'est pas plus particulier à mon système qu'à celui de d'Anville. En effet, si Néarque entra du Tigre dans le canal de Haffar, comme l'a supposé le fameux géographe, le passage à travers ce canal est de trente-cinq milles (1); et s'il passa le Delta, ainsi que je le conjecture, la navigation fut de quarante-cinq milles au lieu de neuf. Je n'abandonne jamais sans regret les distances données par le journal, attendu que je trouve d'une grande utilité leur correspondance générale; mais je souhaiterois, dans la circonstance présente, pouvoir faire terminer la navigation du jour à la pointe

---

(1) Ces distances sont prises de la carte sans nom d'auteur, publiée par Dalrymple; et toutes deux paroissent être trop longues. *(N. de l'A.)*

du Delta, par la raison que cette position pour la flotte, semble naturellement avoir dû être celle où elle attendit des nouvelles de l'armée. En prenant le Karûn pour le Pasitigris d'Arrien, nous ne pouvons tomber dans une autre erreur que celle dont nous avons déjà fait l'objet d'une discussion (1); et en conduisant la flotte par le haut de ce canal, j'adopte une navigation qui fut, jusques dans ces dernières années, celle de tous les vaisseaux du pays, qui sortoient de Bender-Regh, de Busheer, en un mot, de quelqu'un des ports de la partie orientale du golfe. Thévenot et Pietro della Valle passèrent l'un et l'autre par cette route; et quoique le premier nous dépeigne le pays du Delta comme une contrée presque dépeuplée et à-peu-près inculte, le sol

(1) On m'a observé que Néarque pouvoit avoir monté le canal de Bamishère au lieu du Karûn. Mon objection contre cette conjecture, est que les vaisseaux du pays ont toujours choisi le bras Karûn de préférence à tout autre passage, pour y naviguer. Ce n'est que depuis l'époque où des trafiquans européens ont été à Basra, que les vaisseaux ont fréquenté le Cossisa-Bony ou Schat-el-Arab; le Bamishère, qui est placé entre les deux, étant le plus petit de tous. *(N. de l'A.)*

doit être fertile, attendu qu'il se compose principalement du limon accumulé par les débordemens des rivières. Cette fertilité doit avoir tourné à l'avantage du pays, et assuré son amélioration tant que le gouvernement fut sage et protecteur, comme il l'étoit évidemment sous les premières dynasties. Tel aussi le trouva Néarque, dont le langage atteste que sa population étoit considérable et son état très-florissant : il ajoute même que, dans le village où la flotte s'arrêta, on eut les moyens non-seulement de pourvoir à ses besoins, mais même de faire des présens aux gens de l'équipage. Nous n'avons donc que le choix de fixer la position de ce village dans le Delta sur les bords du Karûn, à neuf milles de son embouchure, si nous adoptons les cent cinquante stades assignés à la navigation du jour par le journal; ou bien, si nous les laissons de côté, de conduire la flotte à travers le plat-pays jusqu'à l'extrémité du Delta, au point où le Karûn traverse le canal de Haffar. La dernière des deux suppositions semble préférable, à raison de la commodité; mais il n'y a rien dans le journal qui contrarie la première. En effet, aucune distance ne se trouve spéci-

fiée au-delà de ce point, attendu qu'elles sont comprises toutes dans les cinq cents stades depuis Aginis jusqu'à Suse, quelque erronée que puisse être cette estime.

Dans ce village, Néarque célébra des sacrifices en l'honneur des dieux, pour les remercier de la conservation de la flotte et du succès de son expédition. Les sacrifices, selon la coutume, furent accompagnés de jeux; et la joie, qui naît toujours de l'abondance et de la sécurité, fit oublier les fatigues du voyage.

Maintenant que Néarque est arrivé dans un lieu sûr, je l'y laisserai goûter les douceurs du repos, jusqu'à ce que j'aie conduit à leur destination les deux armées qui marchent vers la Susiane sous les ordres d'Alexandre et d'Héphestion. La direction qu'elles tinrent est facile à reconnoître. En effet, comme il n'y avoit pas d'ennemis à soumettre, et que toute cette marche étoit le retour d'une armée victorieuse, les historiens classiques ne nous donnent point de détails qui appartiennent à la géographie : c'est un cadre nu, qu'on ne pourroit remplir, s'il avoit besoin de l'être, qu'en recourant à des auteurs modernes. Je n'insisterai donc à cet égard qu'au-

tant qu'il seroit nécessaire pour combiner les mouvemens des divisions de l'armée, pour établir des dates, enfin pour faire accorder l'ensemble dans toutes ses parties.

Nous avons laissé Alexandre à Giroft vers la fin de décembre, disposant tout pour la marche qu'il projetoit par une route dans l'intérieur du pays à l'est des montagnes. Il détachoit en même temps Héphestion avec les éléphans et le gros de l'armée, après lui avoir donné l'ordre de traverser les montagnes, et de s'avancer le long de la côte du golfe, à travers cette partie du pays-plat qu'on nomme le *Kermesir*. Je ne devrois pas en savoir plus que l'auteur qui me sert de guide; et Arrien prétend qu'Héphestion reçut ordre de prendre cette route, parce qu'on étoit alors en hiver, et que les rigueurs de la saison se faisoient moins sentir sur la côte que dans l'intérieur du pays. Cette dernière circonstance n'est que trop vraie; en effet, la douceur de la température sur la côte est telle, que c'est quelquefois une chaleur qui engendre la putridité, et qui devient très-mal-saine. Mais il me semble qu'Arrien ne nous a pas conservé la véritable cause de cet ordre d'Alexandre; car le

prince paroît avoir agi en cette occasion comme dans toutes les autres, depuis l'époque où il n'eut plus d'ennemis à vaincre. Il desiroit avoir une connoissance parfaite de son empire; et il envoya Héphestion au travers du Kermesir, déterminé par le même motif qui lui avoit fait prescrire à Cratère de s'avancer par l'Arachosie depuis l'Indus, et à Néarque de lever le plan de la côte.

Quoi qu'il en soit, Alexandre lui-même paroît être parti de Giroft avant la fin de l'année, quelques jours avant que Néarque mît à la voile. Le premier endroit où nous ferons mention de son arrivée, est Passagardæ (1). En effet, c'étoit à Pasagardæ que se trouvoit le tombeau de Cyrus, soit que ce conquérant eût péri dans la guerre contre les Massagètes, soit qu'il eût été enlevé à ses

(1) Nous tirerons peu de lumières d'une nomenclature sèche de noms de pays. Néanmoins, je vais donner ici au lecteur les détails partiels de la route de Giroft à Pasagardæ, d'après l'Edrisi, et je continuerai ensuite cette route jusqu'à Ragian. C'est probablement celle qui a été tenue dans tous les âges; car les principaux lieux dont il est fait mention, sont de la plus

parens par une mort naturelle que Xénophon a si bien décrite. C'est également à

---

haute antiquité, et ils existoient dès le siècle d'Alexandre.

KARMANIE.

De Giroft	à Canat Alsciam	20	milles.
	à *Maaun* *	20	
	à *Valase-Gerd*	20	
	à *Adhercan*	20	
	à Giaraman	20	
	à *Kescensian*..........	3	
	à *Rostack Arrostack*....	40	
		143	

PERSE.

à Zamm Al-Modhi....	15
à *Darbe-Gerd*	15
à *Sehan*	3
à Bercan	12
à Narecan	12
à Fasihan............	12
à *Tamsan*............	18
à *Fasa* ou Pasa-gardæ..	12
	242.

(*N. de l'A.*)

N. B. Les noms en lettres *italiques* sont les seuls qui se trouvent sur les cartes modernes.

* Maaun est, peut-être, la ville où Alexandre reçut Néarque; la même que le Sal-Moun de Diodore. (*N. de l'A.*)

Pasagardæ que nous voyons Alexandre punir le satrape Orsine de ses exactions, et du vol des trésors que renfermoit le tombeau de Cyrus (1). Il n'est point de mon sujet d'entrer dans le récit de cet événement. Je ne puis toutefois m'empêcher de remarquer que les fâcheuses impressions données en cette circonstance par Quinte-Curce sur le compte d'Alexandre, ne s'accordent point avec le caractère de ce prince, et n'ont été autorisées ni par Strabon, ni par Arrien, ni par le témoignage d'aucun écrivain estimé : mais Quinte-Curce exagère les défauts de son héros avec autant de légéreté qu'il s'enthousiasme pour ses vertus. Cet historien est toujours, dans son langage, au-delà d'une juste mesure; sans cesse il sacrifie la vérité, non pas précisément à l'amour du mensonge, mais à la chaleur de son imagination romanesque et au brillant de l'expression.

Pasagardæ (2) a été confondu avec Persé-

(1) Suivant Rollin, cet Orsine étoit innocent, et ne périt que par l'effet d'une intrigue de l'eunuque Bagoas. *(N. du T.)*

(2) Phasa existe encore ; et Golius fait de cette ville la capitale du district Darab (ainsi appelé du nom de

polis par Arrien, lorsqu'il parle de la première arrivée d'Alexandre dans la province, époque à laquelle ce prince fit brûler le palais que renfermoit cette ville; acte de violence dont il ne tarda pas à se repentir, au rapport de l'historien grec. Un ordre aussi barbare fut-il l'effet de l'ivresse et de la frénésie? Alexandre voulut-il, en le donnant, tirer une vengeance éclatante des injures faites autrefois à la Grèce? Enfin, devons-nous l'attribuer à l'égarement dans lequel tant de succès jetèrent le vainqueur? c'est ce que je ne saurois expliquer. Mais quels qu'aient été les motifs d'Alexandre, les conséquences déplorables de cet ordre trop bien suivi, durent suffire pour causer les regrets qu'il éprouva. Pasa ou Phasagardæ a été l'occasion et l'objet d'une méprise pour la plupart des auteurs grecs : et cette erreur étoit naturelle; car la traduction du mot *Pharsa-gerd* donneroit réelle-

---

Darius), l'un des quatre districts dans lesquels la province se partage. Les trois autres sont Kobad, Sapor et Ardeshir. *Voyez* d'Anville. Mais, s'il faut en croire Niebuhr, cette distinction est absolument effacée aujourd'hui. (*N. de l'A.*)

ment *Persepolis*, et Pharsa-gerd ne diffère de Phasa-gerd que par une seule lettre. Le premier de ces deux noms, quoi qu'il en soit, signifie la ville ou capitale de Phars ; le second, au rapport de Golius, une ville rafraîchie par les brises du nord-est (1).

Dans la circonstance présente, Arrien distingue Pasagardæ de Persépolis ; car nous suivons la marche de l'armée directement depuis Pasagardæ jusqu'à la capitale ; et il seroit heureux que nous eussions quelques caractères locaux pour marquer la route : mais nous les chercherions en vain, ces caractères. Tout ce que nous savons, c'est qu'Alexandre fut à Persépolis ; et nous l'apprenons par une circonstance particulière, savoir, qu'à son arrivée ce prince établit Peucestas satrape de la province, Peucestas, qui lui avoit sauvé la vie dans l'Inde (2), et qui se montra assez habile courtisan en cette occasion pour adopter les mœurs des habitans du pays, et s'instruire à fond de leur langue. Il avoit été promu auparavant

---

(1) Gol. *ad Alfrag.* p. 114. (*N. de l'A.*)

(2) Au siége de la ville des Oxydraques. (*N du T.*)

au grade de garde de la personne du roi (1); et Alexandre le chargea, par la suite, de conduire à Babylone un corps de vingt mille hommes (2), choisis parmi les naturels du pays, levés dans l'étendue de la province dont le gouvernement lui étoit confié, et armés à la macédonienne. Ce dernier fait indique beaucoup mieux que toutes les conjectures des historiens d'Alexandre, quelles étoient les vues de ce prince, quels étoient les projets dont il méditoit l'exécution.

Le nom grec de Persépolis tire évidemment son origine du persan, *Pharsa-gerd*; mais il ne s'étoit pas même conservé jusque dans le moyen âge. Nous n'en trouvons point d'autre que celui d'Istakhr ou Estakhar, ville qui déchut à l'état d'un simple village à

---

(1) Les σωματοφύλακες, ou *gardes-du-corps*, étoient, dans l'origine, au nombre de sept seulement : Léonnatus, Héphestion, Lysimaque, Aristonoüs de Pella, Perdiccas d'Orestis, Ptolémée et Python d'Eordée. Alexandre leur adjoignit Peucestas dont il est question ici, à l'époque de son séjour dans la Karmanie. *Voyez* Arrien, *liv. VI, p. 269.* (N. de l'A.)

(2) D'autres disent trente mille. *(N. de l'A.)*

mesure que Chyrâz (1) acquit l'importance d'une capitale sous les auspices des conquérans mahométans. Le nom d'Estakhar même semble être effacé aujourd'hui; car on ne trouve pas le moindre village (2) à l'endroit où sont ses ruines (appelées dans le pays *Chelminar*, ou *les quarante Colonnes*), ni à Naxi-Rustam dans le voisinage. Ces ruines, existantes sur l'un et l'autre lieu, attestent la magnificence de l'ancienne capitale, et la perfection qui caractérisoit les ouvrages de ce siècle (3), perfection dont tout ce qui nous reste des anciens monumens de l'Egypte porte avec soi la preuve. De ces détails sur l'état présent des lieux, résulte la conséquence que l'Edrisi ne donne point de route jusqu'à Estakhar, mais bien jusqu'à

---

(1) Ecrit *Zjiraes*, *Xiras*, *Dsjiraus*, *Chiraz*, *&c.* Cette ville fut fondée l'an 336 de l'hégire. *Gol.* p. 116. *(N. de l'A.)*

(2) Niebuhr fit sa résidence dans un village voisin. *(N. de l'A.)*

(3) La construction de Persépolis est attribuée à Caiumaras, le premier nom de la mythologie persane. Nous avons dans Corneille le Bruyn, dans Niebuhr, &c. &c., une description des ruines de Chelminar. *(N. de l'A.)*

Chyrâz (1) seulement; et Estakhar est à trente-six milles (2) sud-ouest de Chyrâz. Ainsi la route dont je place ci-dessous le tableau, ne peut servir qu'à déterminer une distance comparative; et la différence entre Chyrâz et Estakhar est précisément ce qui n'entre point dans la route directe des géographes modernes.

Depuis Persépolis jusqu'à l'arrivée de l'armée à Suse, l'histoire ne nous offre aucun événement remarquable, si ce n'est la réunion des forces navales et des troupes de terre au Pasitigris. Toutefois la route que tint l'armée, fut évidemment la même que la route moderne, qui entre dans la Su-

---

(1) *Route de Phasa à Chyrâz.* Voyez *l'Edrisi*, page 127:

De Phasa	à *Kar*.	15 milles.
	à Rebat.	12
	à Haramim.	12
	à *Chyrâz*.	21
		60.

(N. de l'A.)

(2) Gol. *ad Alfrag.* pag. 116. D'Anville établit la même distance; mais il la détermine nord-est. *(N. de l'A.)*

siane au pont construit sur le Tab ou Arosis, connu sous le nom de *Baccar*, à une petite distance de Ragian (1). A Ragian, se terminent une infinité de routes diverses qui viennent y aboutir d'un côté par la Perse, et de l'autre par la Susiane; car cet endroit semble être celui où, pour la première fois, le Tab est susceptible de recevoir un pont; et nous pouvons conséquemment le regarder comme le centre de communication entre les deux provinces : là aussi nous pouvons faire arriver Héphestion, qui vint le long de la côte. Enfin c'est par ce même chemin que Parménion (2) dut entrer de la Susiane dans la Perside, lorsqu'Alexandre passa plus haut vers le nord, à l'époque de sa première invasion de la province.

Supposons Alexandre s'avançant alors de Persépolis à Ragian; sa marche ne peut pas s'écarter beaucoup de la route que j'ai tracée

---

(1) *Voyez* l'Edrisi, *page 126*. L'expression dont il se sert, est : A la distance d'un trait d'arbalète. *(N. de l'A.)*

(2) Arrien, *liv. III, page 130*. Κατὰ τὴν αμαξιτὸν τὴν ἐς Πέρσας φέρουσαν. (N. de l'A.)

depuis Chyrâz (1) : supposons pareillement que son armée fit halte à Ragian, jusqu'au moment où elle opéra sa jonction avec les troupes commandées par Héphestion.

S'il étoit nécessaire d'établir complètement la marche de cette division depuis l'époque où elle se sépara du corps d'armée dans la Karmanie, il existe des routes par lesquelles on pourroit déterminer, en majeure partie, la direction générale que lui fit suivre son chef; et si l'ouvrage de Béton et de Diognète étoit parvenu jusqu'à nous, ce ne seroit pas sans quelqu'intérêt et sans curiosité que nous le comparerions avec les journaux de nos voyageurs modernes. Mais dans l'état présent des choses, je ne puis

(1) *Route de Chyrâz à Ragian.* Voyez *l'Edrisi*, page 126 :

De Chyrâz	à Giouan	15 milles.
	à *Chalan*	12
	à Charrara	15
	à *Korchemam*	15
	à Horaidan	12
	à Rasain	22
	à *Ragian*	21
		112.

(N. de l'A.)

guère offrir au lecteur qu'une nomenclature sèche de noms de lieux, peu propre à l'intéresser ou à l'instruire; et c'est pour cette raison, que je me contente de la reléguer dans des notes. Pietro della Valle voyagea de Mina jusqu'à Lar (1); mais il étoit malade, et ne sortit point de sa litière. Corneille le Bruyn indique une route de Gomeroon à Lar (2). De Lar, la route qui conduit

(1) *Route de Mina à Lar, d'après Pietro della Valle*, vol. V, p. 418:	(2) *Route de Gomeroon à Lar, d'après Corneille le Bruyn*, vol. II, p. 70:
De Mina,	
à *Ciuciululion*.	Gomeroon **.
à *Issin*.	Bandalie.
à Kusciar (peut-être Rudsciour) *.	Gesje.
à Kaharistan...........	Koreston.
à Guri-bizirgon........	Goer-baser-goen.
à Tenghi-dalan........	Tang-boe-dalon.
à *Khormud*............	Gormoet.
à Boadini, (caravanserai).	Un caravanserai.
à Basili................	Basiele.
à *Lar*.................	Lar.

* Parce que le voyageur parle ici d'une rivière salée. (*N. de l'A.*)

** Tavernier, *liv. V, p. 747 et suiv.*, donne la même route que Corneille le Bruyn, avec une égale variation dans l'orthographe des noms. (*N. de l'A.*)

à Giouar tombe vraisemblablement à May, qui se trouve dans un journal (1) de l'Edri-

---

La route de Mina et celle de Gomeroon se joignent à Kaharistan, que le Bruyn écrit *Koreston;* et de Kaharistan à Lar, les noms, bien que défigurés, sont les mêmes. Conséquemment, cette route n'a pas changé depuis 1620 jusqu'à 1693. Nous voyons seulement dans l'Edrisi, *p. 131*, que la route conduisoit à Sciura, c'est-à-dire, Rudsciour, la rivière Salée de Pietro della Valle, le *Karius* ou *Korius* de Ptolémée, le *Salsos* de Pline. *(N. de l'A.)*

(1) *Route de Siraf à Giouar ou Firuz-abad, d'après l'Edrisi*, page 125 :

(Siraf est près de Keish : c'étoit anciennement l'entrepôt du commerce qui se faisoit sur le golfe.)

De Siraf,	à Borcana..................	21 milles.
	à Adhercan, *ou* Ras-al-Acbe.	12
	à *May*....................	18
	à Kabrend.................	18
	à Chan-Arademerd........	18
	à Giar.....................	18
	à Dast-Surab..............	9
	à Giouar..................	15
		129.

La route de Lar à Giouar devroit tomber dans celle-ci à Adhercan, ou Ras-al-Acbe, qui est la même

si; et delà en passant à Giouar, on est sur le chemin de Chyrâz. De Giouar, il y a deux routes jusqu'au Tab ou Arosis; l'une, le long de la côte, indiquée par l'Edrisi, au travers de Gennaba (1); et une autre, dans

---

place. En effet, Ras-al-Acbe signifie le sommet ou le passage des montagnes. Ces montagnes sont, à ce que je présume, la chaîne qu'on voit de Dâhr-Asban dans l'intérieur des terres, et d'où sortent les rivières Nabon et Darabin. *(N. de l'A.)*

(1) *Route de Giouar à Giannaba, d'après l'Edrisi*, page 125:

De Giouar	à Kazeron [*Kazarun*]...	48 milles.
	à Rosaic..............	12
	à *Tauag*..............	24
	à *Giannaba*............	36
		120.
De Giannaba *	à Ragian, par estime..	38
		158.

La route dans l'intérieur du pays, de Giouar à Ragian, peut être plus courte de trente milles, ou d'environ cent trente milles sur la totalité; de sorte

* C'est le Gennaba de d'Anville, le Gunowah de M[c] Cluer. *(N. de l'A.)*

l'intérieur du pays, par Kazeron, à ce que je conjecture. C'est vraisemblablement la seconde que suivit Héphestion. En effet, au Sitakus, où la flotte s'arrêta pendant vingt-un jours, nous avons eu occasion de reconnoître que cette armée n'étoit pas fort près

---

que la marche d'Héphestion de Mina à Ragian, aura été ainsi qu'il suit:

Par estime, de Mina à Lar.........	145 milles.
	à Giouar......	129
	à Ragian.......	130
		404.

Et comme Héphestion décrivit le cercle intérieur le long de la côte, sa marche se trouve dans une proportion convenable avec celle d'Alexandre. Ces diverses données méritent-elles de nous occuper ? C'est ce que je ne saurois bien dire. Elles ont assez de correspondance entr'elles : mais pourtant il ne faut pas leur accorder une confiance entière; car je ne connois pas l'exacte étendue du mille de l'Edrisi. J'ai essayé de la déterminer d'après plusieurs distances connues; mais elle est quelquefois trop forte, quelquefois trop courte. Je me rappelle avoir rencontré une évaluation de ce mille dans les papiers de feu M. Howe, qui m'ont été communiqués par l'évêque de Rochester; mais, en l'y cherchant de nouveau, je n'ai pu parvenir à la retrouver. *(N. de l'A.)*

de la côte; et il ne peut pas y avoir de raison pour que, depuis, elle se soit approchée de la mer. Je ne trouve point de route de Kazeron à Ragian; mais, en jetant un coup-d'œil sur la carte, on se convaincra que cette route doit tomber dans celle de Chyrâz à cette ville de Ragian, laquelle a été de tout temps la voie directe de communication entre Persépolis et Suse, comme elle l'est aujourd'hui entre Chyrâz et Tostar, si elle existe encore; et depuis le pont de Ragian jusqu'à Suse ou Tostar, l'espace est de moins de cent quarante milles. Je soumets volontiers tout l'ensemble de ces conjectures à la critique des voyageurs qui ont une connoissance exacte de l'état présent du pays; car je n'ai pas l'avantage de pouvoir consulter l'autorité d'aucun homme vivant; et je suis parfaitement convaincu, sans craindre d'être rectifié sur ce point, qu'au milieu de la désolation de ces provinces, tous leurs signes caractéristiques que les auteurs anciens ou modernes m'avoient mis en état de reconnoître et d'indiquer, ont été effacés entièrement. Je répète donc qu'en avouant la possibilité de quelques fausses conjectures, de quelques erreurs même, dont cette obscurité

naturelle seroit la source, je soumets le tout au jugement du lecteur; et je vais conduire l'armée, réunie encore une fois toute entière, jusqu'au Pasitigris, et jusqu'à un pont jeté sur ce fleuve, où Néarque doit terminer son expédition.

Le Pasitigris est évidemment un fleuve que l'armée traversa avant de pouvoir gagner Suse. Ce fait résulte de quelque chose de plus positif qu'une simple conjecture; car le Pasitigris paroît être le Kouroucan-Kendé de Tymour, la seconde rivière à l'est de l'Eulée; et si le Kopratas de Strabon et de Diodore répond au Dou-Danké de Tymour, comme je le présume, cette rivière se réunit au Pasitigris avant que le Pasitigris opère sa jonction avec l'Eulée. Voilà une circonstance qui facilitera les moyens de constater quelle fut la position du pont, si jamais l'on parvient à bien connoître la géographie de l'intérieur de la Suziane. Mais il existe une voie plus sûre encore pour arriver au même but : elle consiste à tirer une ligne de Ragian à Suse, et à fixer la situation du pont au point même d'intersection du Pasitigris par cette ligne. Dans tous les cas, on ne peut guère se tromper que de quelques

milles : mais cette dernière position est celle que j'adopterai. L'Edrisi ne marque point de route de Ragian à Tostar; mais d'Anville établit la distance d'environ cent quarante-cinq milles géographiques; et son calcul, d'après d'autres distances comparatives relevées dans la province (1), paroît être un calcul juste. De ce compte, si nous déduisons quarante ou cinquante milles sur la distance totale depuis le pont jusqu'à la capitale, nous obtiendrons une réduction géographique aussi voisine de la vérité que des

---

(1) Diodore, *liv. XIX, p. 334 et suiv.*, prétend qu'il y a vingt-quatre jours de marche du Pasitigris à Persépolis. Cette distance semble être trop longue, à moins que Diodore n'ait voulu dire que l'armée d'Eumène employa cet intervalle de temps à la franchir. La distance est ainsi qu'il suit :

Du Pasitigris à Ragian.........	100 milles.
De Ragian à Chyrâz..........	112
De Chyrâz à Persépolis........	36
	248.

Eumène fit donc le chemin à raison d'un peu plus de dix milles par jour : mais Diodore ajoute qu'on étoit alors dans le fort de l'été, et que l'armée avoit à souffrir d'une chaleur insupportable. *(N. de l'A.)*

recherches plus approfondies pourroient nous la faire espérer.

Examinons maintenant toute la distance de Giroft à Suze ; en voici l'état le plus probablement exact :

De Giroft à Phasa	242 milles géog.
De Phasa à Chyrâz................	60
De Chyrâz à Ragian...............	112
	414
Distance supposée de Ragian à Suse...	145
	559.

Dans le même espace, d'Anville admet huit degrés, ou quatre cent quatre-vingt milles, ce qui, avec un septième ajouté pour la distance par la route, forme un total d'environ cinq cent quarante-neuf milles ; d'où résulte une différence qui ne vaut pas la peine d'être comptée pour quelque chose. Mais il convient de remarquer qu'Alexandre partit de cette route en allant à Persépolis, ce qui donne une addition de cinquante ou soixante milles à la somme totale. Toutefois nous la compensons, cette addition, en prenant la distance, non pas jusqu'au Pasitigris, mais jusqu'à Suse ; de sorte que si nous fixons le total à cinq cent soixante milles

géographiques, qui égalent six cent cinquante-quatre milles d'Angleterre, il ne peut y avoir une erreur bien grave.

Voyons maintenant les dates. Si l'armée partit de Giroft le 25 décembre, comme j'ai prouvé que cela pouvoit être, et si Néarque arriva le 10 février suivant au village situé sur le Pasitigris, l'intervalle est de quarante-sept jours (1); et alors le nombre de milles divisé par le nombre de jours, donne près de quatorze milles par jour pour la marche de l'armée. Ce calcul est évidemment trop fort (2), par la raison qu'il n'admet point de

---

(1) Quarante-huit inclusivement. *(N. de l'A.)*

(2) Une armée macédonienne faisoit, dans l'occasion, des marches de vingt à vingt-cinq milles par jour : mais celles des Dix-mille réduites, montent à treize ou quatorze milles; et nous avons bien dans cette réduction une donnée suffisante pour évaluer la marche ordinaire d'une armée macédonienne, lorsqu'elle n'avoit pas d'objet particulier en vue. Alexandre employa vingt jours à se rendre de Babylone jusqu'à Suse, c'est-à-dire, à parcourir un intervalle de trois cents milles. Conséquemment, quarante jours donnent six cents milles : mais alors, il projetoit de s'emparer du trésor de Suse; et ici aucun dessein particulier ne lui imposoit la nécessité de précipiter sa marche. *(N. de l'A.)*

supposition pour le temps qu'Alexandre s'arrêta à Phasa-gardæ et à Persépolis, où il avoit, soit des mesures à prendre, soit des opérations à faire, non plus que pour les haltes nécessaires de l'armée. Mais nous devons considérer que Néarque resta au village dont j'ai parlé, jusqu'à ce qu'il eût eu une nouvelle de l'approche des troupes de terre. Ainsi donc, tout intervalle qui se trouvera coïncider avec leur arrivée, peut être assigné à ce retard de Néarque : celui de quatorze jours convient dans tous les cas ; et si nous faisons arriver Néarque au pont sur le Pasitigris le 24 février (au lieu du 10), nous aurons, sinon une date précise, au moins une date concordante avec les faits : et comme aucun des auteurs qui nous restent aujourd'hui (1), ne détermine positivement un jour, voilà le seul degré d'exactitude auquel on puisse espérer d'atteindre.

Ce pont sur le Pasitigris nous est décrit comme un pont de bateaux qui avoit été jeté sur le fleuve pour la commodité des troupes : mais si l'on observe que des passages de cette

(1) Pline dit *sept mois.* (N. de l'A.)

espèce sont les moyens ordinaires de communication pour tout l'empire, et que l'armée marchoit par la route habituelle ouverte depuis la Perside, on se croira fondé dans la supposition qu'il y avoit toujours un pont à-peu-près à la même place. Je ne dois pas omettre non plus une circonstance que Diodore nous a conservée par hasard, et qui indique en même temps la nécessité d'un pont dans cet endroit, et la possibilité de naviguer sur le Pasitigris. Il nous apprend, en effet, que ce fleuve avoit trois à quatre stades de large (1), et une profondeur proportionnée.

C'est à ce pont que je conduis Alexandre. C'est aussi vers le même terme, que Néarque, ayant avis de son approche, dirigea la flotte en quittant le village et en montant le fleuve, dans le dessein d'effectuer sa réu-

---

(1) Ce qui répond à un quart de mille, d'après l'étendue des stades d'Arrien. Voyez *suprà*, page 477, un passage où j'ai dit que la largeur étoit de quatre cents pieds. Peut-être Diodore assigne-t-il cette largeur au Kopratas. *Voyez* la page 331 du second volume de son Histoire, comparée avec celles 330 et 211. *(N. de l'A.)*

nion avec l'armée. Le journal ne précise pas d'intervalle de temps pour cette navigation : mais comme le passage fut au moins de cent à cent vingt milles, il ne dut exiger guère moins de trois jours ; peut-être même en demanda-t-il davantage, bien que la flotte ait pu être favorisée par la marée au commencement de sa navigation. Il paroît que l'amiral atteignit sa destination avant l'armée de terre (1) ; mais Alexandre ne fut pas plutôt arrivé, qu'il embrassa Néarque avec toute la tendresse d'un ami et toute la reconnoissance d'un monarque satisfait. Un des objets de son ambition avoit été de vaincre des difficultés que personne avant lui n'eût osé braver encore ; une de ses vues politiques, de connoître par lui-même son nouvel empire. L'heureux succès de son expédition ne lui laissoit plus rien à desirer sous ce double rapport ; son bonheur étoit au comble. La réception de Néarque au sein de ses compatriotes fut aussi honorable pour lui, que l'accueil même que venoit de

---

(1) Πρὸς τῇ σχεδίῃ ὁρμίζονται ἐφ' ᾗ τὸ στράτευμα διαβιβάσειν ΕΜΕΛΛΕΝ Ἀλέξανδρος ἐς Σοῦσα. Arr. *p. 358.* (N. de l'A.)

lui faire Alexandre. Toutes les fois qu'il parut dans le camp, les soldats le saluèrent par les plus vives acclamations. Transportés d'admiration et de reconnoissance, ils tressèrent à l'envi des couronnes et des guirlandes de fleurs pour en orner sa tête : des sacrifices, des jeux, et des fêtes auxquelles toute l'armée prit part, terminèrent l'événement de cette heureuse réunion. Voilà donc les différentes divisions de l'armée de terre et la flotte parvenues de Nicée sur l'Indus au terme de leurs travaux dans la Susiane. J'en fixe l'époque au 24 février de l'an 325 avant l'ère chrétienne.

L'espace de temps employé à faire le voyage depuis l'embouchure de l'Indus, est de cent quarante-six jours, ou d'un peu moins de cinq mois (1) : Pline l'a porté jusqu'à sept (2) ; et son calcul ne s'accorde ni avec le départ de Nicée, ni avec celui de l'embouchure de l'Indus. Un de nos vaisseaux pourroit, j'en conviens, achever en trois semaines la même navigation à laquelle Néarque en employa vingt-une; mais

(1) Cinq mois *lunaires* et six jours. *(N. de l'A.)*

(2) *Liv. VI, page 136.* (N. de l'A.)

ce ne doit pas être pour nous un motif de déprimer le mérite de la première entreprise de ce genre. De temps immémorial, un voyage dans l'Inde a toujours exigé huit ou neuf mois: mais le docteur Robertson (1) assure qu'en 1788, le Boddam, vaisseau de la compagnie des Indes Orientales, arriva à Madras en cent huit jours; et depuis, on a fait la traversée en quatre-vingt-seize.

Ici devroit se terminer la relation du Voyage; mais je me persuade que le lecteur n'éprouvera point de répugnance à accompagner Néarque jusqu'à Suse, où ce grand homme doit recevoir la récompense de ses travaux. Ce fut à Suse que se rendit Alexandre avec toutes ses troupes, après avoir traversé le Pasitigris. Arrivé dans cette capitale, où étoit déposé le principal trésor de l'empire, il se prépara à distribuer les gratifications qu'avoient méritées ses soldats par la persévérance et la fidélité de leurs services, ainsi que les honneurs auxquels les chefs avoient droit de prétendre.

La première preuve que le monarque donna de sa libéralité, fut de remettre la

---

(1) Recherches sur l'Inde, *page 207*. (N. de l'A.)

totalité des dettes de l'armée (1), estimée (non pas peut-être sans exagération) à vingt mille talens, qui reviennent à trois millions huit cent soixante-quinze mille livres sterling ; somme énorme ! Mais si nous supposons que les Macédoniens seuls eurent part à cette faveur, et que nous en évaluions le nombre à quarante mille (2), ce ne sera guère moins de cent livres sterling (3) par homme. Nous devons observer de plus que les dettes des officiers étoient comprises dans cette évaluation, et qu'il faut déduire de la quote-part revenant à chaque soldat, ce qu'il y a d'excédant sur

---

(1) Diodore place ce bienfait d'Alexandre à l'époque où les vétérans furent renvoyés. Il ne parle que des dettes de ceux-ci, et les évalue à dix mille talens. *Voyez* son Histoire, *vol. II, page 246.* (N. de l'A.)

(2) Malgré leur diminution occasionnée par les malheurs de la guerre, par les infirmités et par la marche au travers de la Gédrosie, on peut calculer, d'après les renforts qui étoient venus se joindre à eux, et sur-tout d'après les travaux de l'armée, immédiatement à l'époque de la mort d'Alexandre, que leur nombre étoit plutôt augmenté que réduit. *(N. de l'A.)*

(3) Quatre-vingt-dix-sept, plus une fraction. *(N. de l'A.)*

celle qui leur étoit individuellement attribuée. Plusieurs d'entr'eux avoient étalé un luxe pareil à celui des satrapes de l'Orient (1) ; et peut-être Antigone ne fut-il pas le seul qui produisit un état de ses dettes supérieur à leur effectif. Si donc nous faisons de tous ces états divers une déduction convenable, la part restante à chaque individu ne paroîtra pas aussi exagérée que le montant total de la somme.

Une circonstance où Alexandre ne déploya pas moins de grandeur et de magnificence, fut celle de ses noces, et du mariage de ses principaux officiers, que l'exemple du maître, ou la faveur dont il les honoroit, détermina à recevoir pour femmes les filles des plus nobles familles persannes qui se trouvoient ses captives. Alexandre avoit déjà épousé Roxane, fille d'Oxyarte, satrape de la Bactriane. En cette occasion, il donna sa main à Barsine (2), fille de Darius. Aristobule indique une troisième épouse de ce prince, laquelle fut, selon lui, Parysatis, fille d'Ochus. Quatre-vingts ma-

(1) *Voyez* Athénée, *liv. XII, p. 539.* (N. de l'A.)
(2) Statira. *(N. de l'A.)*

riages de cette espèce furent célébrés par la même cérémonie, par les mêmes fêtes : du nombre étoit celui de Néarque, qui épousa la fille de Mentor et de Barsine. Le roi se chargea de tous les frais de la solennité, et fournit la dot de chacune des épouses (1).

A la pompe de ces noces succédèrent la distribution des honneurs et la récompense des services. Tous ceux des officiers qui avoient obtenu le rang de gardes de la personne du roi, reçurent des couronnes d'or. Léonnatus, le vainqueur des Orites, et Peucestas, qui avoit sauvé la vie de son souverain (2), participèrent à ce don glorieux. Néarque et Onésicrite furent les seuls officiers de la flotte (3) sur lesquels s'étendit cet honneur, le premier comme amiral, le second comme pilote pendant tout le cours de la navigation. Néarque fut aussi continué dans son commandement ; et Alexandre lui

---

(1) Προῖκας, 10,500 talens. *Voyez* Athénée. *(N. de l'A.)*

(2) Au siége de la ville des Oxydraques, où Alexandre courut les plus grands dangers. *(N. du T.)*

(3) Du moins il n'en est point d'autres qui soient désignés par leurs noms. *(N. de l'A.)*

destina une expédition plus importante encore que celle qu'il avoit si heureusement amenée à sa fin, je veux dire la circonnavigation de l'Arabie jusqu'à la Mer Rouge. Cette autre expédition devoit être le complément du grand projet qu'Alexandre avoit conçu d'ouvrir la communication entre l'Inde et l'Egypte, et, par le moyen de l'Egypte, avec l'Europe, communication dont Alexandrie eût été le centre : elle le devint effectivement depuis par le cours naturel des événemens, et continua de l'être pendant dix-huit siècles. Mais la mort imprévue du héros macédonien renversa ce beau plan ; et dans la lutte qui s'engagea depuis entre les lieutenans d'Alexandre pour la possession de l'empire, tout ce que nous pouvons découvrir du sort de Néarque, c'est qu'il fut fait gouverneur de Lycie (1)

---

(1) Justin est le premier auteur qui parle de Néarque comme gouverneur de Lycie et de Pamphylie *. Cette mention faite par Justin n'a rien de bien contradictoire avec les divisions de l'empire, données dans

* Justin, *liv. XIII, chap. 4.* — Orosius, *liv. III, dernier chapitre.* Voyez le Quinte-Curce de Snakenborck, *Divisio Imperii.* (N. de l'A.)

et de Pamphylie, et qu'il s'attacha à la fortune d'Antigone. Nous le trouvons accompagnant ce général lorsqu'il traverse les montagnes du Louristan (1), au sortir de la Susiane, après ses combats avec Eumène; et, deux années plus tard, Antigone le donne comme conseiller (2) à son fils Démétrius, qu'il avoit laissé en Syrie. J'ai fait d'inutiles recherches pour connoître de quelle manière cet homme illustre avoit terminé sa vie (3): peut-être la perdit-il à la

---

Photius, *p. 230;* car l'une et l'autre province y sont assignées à Antigone; et Néarque, à raison de ce qu'il étoit fort avant dans la confiance et dans la faveur de ce prince, fut vraisemblablement nommé commandant de ces provinces. Il est cependant à remarquer que, dans l'extrait de Photius des dix livres d'Arrien (*τά μετὰ Ἀλέξανδρον*), concernant les événemens qui eurent lieu après la mort d'Alexandre, le nom de Néarque n'est pas prononcé une seule fois. *(N. de l'A.)*

(1) *Voyez* Diodore, *liv. XIX, page 333.* (N. de l'A.)

(2) *Voyez* Diod. *liv. XIX, p. 372*, édit. de Wess. *(N. de l'A.)*

(3) Je n'ose affirmer positivement qu'il ne se trouve rien de relatif à Néarque après la bataille d'Ipsus; mais j'ai cherché en vain des détails dans Diodore, Plutarque, dans les extraits d'Arrien par Photius,

bataille d'Ipsus, dans laquelle Antigone succomba, ou bien après cette bataille (1),

---

dans Justin, Quinte-Curce, et dans les infatigables commentateurs de ce dernier, Freinshémius et Snakenborck. Je n'ai pas découvert non plus d'anecdotes qui le concernent avant l'époque de l'expédition, si ce n'est ce que nous dit Sainte-Croix (Examen des hist. d'Alex. *p. 250*), et d'où il paroît résulter que Néarque étoit natif de Crète, et qu'il étoit incorporé parmi les citoyens d'Amphipolis, autant qu'on peut le conjecturer, à l'époque où Philippe ayant pris cette ville sur les Athéniens, rassembloit des habitans pour la peupler, et en faire comme le centre de ses nouvelles conquêtes dans la Thrace. Néarque ne continua pas de résider à Amphipolis; mais il vint à la cour de Philippe. Il s'acquit bientôt une si grande part dans les bonnes graces d'Alexandre, que, par suite des querelles domestiques qui s'élevèrent à l'occasion de la retraite d'Olympias, et de quelques menées secrètes de son fils relatives à un mariage avec la fille de Pexodore, satrape de Carie, Philippe exila Néarque, avec d'autres qu'il supposoit trop attachés aux intérêts d'Alexandre. À la mort de Philippe, il fut rappelé; et ce qu'il avoit souffert pour son souverain, devint naturellement la source des témoignages de confiance et d'affection qu'il en reçut. *Voyez* Plutarch. *in vitâ Alexandri*, pag. 669, edit. Francf. 1599. *(N. de l'A.)*

(1) La relation de cette bataille devoit se trouver dans le vingt-unième livre de Diodore, dont il n'existe que l'extrait *(N. de l'A.)*

par l'ordre même des quatre rois qui avoient remporté la victoire. De quelque manière que l'amiral de la flotte macédonienne ait fini ses jours, quelles qu'aient été les causes qui l'empêchèrent d'achever son voyage jusqu'à la Mer Rouge, la partie de cette expédition qu'il exécuta, demeurera un monument éternel pour sa gloire.

Le plus bel éloge de Néarque est renfermé dans cette seule phrase de son historien : *C'est ainsi que la flotte d'Alexandre fut* HEUREUSEMENT *conduite des bouches de l'Indus à sa destination.* ΟΥΤΩ ΜΕΝ ΑΠΕΣΩΘΗ ΑΛΕΞΑΝΔΡΩ ΕΚ ΤΟΥ ΙΝΔΟΥ ΤΩΝ ΕΚΒΟΛΕΩΝ ΟΡΜΗΘΕΙΣ Ο ΣΤΡΑΤΟΣ.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER LIVRE.



Gravé par P.F. Tardieu, Place de l'Estrapade N° 18.
L. Aubert scripsit.

Publié à Londres en Janvier 1797, et à Paris l'An VIIIe. de la République.

SUITE
AU VOYAGE DE NÉARQUE.

Le caractère guerrier d'Alexandre étonne, éblouit à tel point nos esprits, que nous avons besoin de quelques efforts pour porter notre attention sur ses plans de politique et sur l'ordonnance de son vaste empire. Fixer cette attention publique sur d'aussi importans objets, tel a été le but de l'ouvrage qu'on vient de lire ; et si la relation qui va suivre contribue au même résultat, le lecteur pourra la considérer comme un supplément à mon travail, qui ne sera pas non plus sans intérêt.

Après avoir conduit à Suse toutes les forces réunies des Macédoniens, vers les derniers jours de février de l'an 325 avant Jésus-Christ, nous pouvons supposer un peu plus d'un mois pour les événemens qui eurent lieu dans la capitale, et indiquer l'époque du départ de l'armée au commencement d'avril de la même année.

Le gros de l'armée fut confié à Héphestion (1), qui reçut l'ordre d'avancer vers le Tigre (2). Mais Alexandre résolut de prendre, par lui-même, connoissance du Golfe Persique ; et dans cette vue, il s'embarqua à bord de la flotte avec les *hypaspistes* (3), le premier (4) corps de sa cavalerie, et un petit détachement de ses *compagnons* ou *frères d'armes* (5). Il s'embarqua, dit Arrien, sur l'Eulée ; et si ce rapport est exact, il faut, ou que la flotte ait descendu le Pasitigris jusqu'à la jonction de ce fleuve avec l'Eulée, ou même que depuis le point de cette jonction elle ait monté l'Eulée jusqu'à Suse. Cette supposition n'est contradictoire

---

(1) *Voyez* Arrien, *liv. VII, page 281*. (N. de l'A.)

(2) Arrien dit, jusqu'au Golfe Persique : mais nous ne tarderons pas à voir qu'Alexandre se réunit de nouveau à ces troupes sur le Tigre. *(N. de l'A.)*

(3) Les hypaspistes seuls étoient au nombre de trois mille. *Arrian. apud Photium*, pag. 610. — *Diod. lib. XVIII et XIX*, p. 339. Mais il est fait mention des *argyraspides* séparément.

Les hypaspistes formoient l'infanterie macédonienne, par opposition aux hoplites grecs, qui étoient les fantassins pesamment armés. (*N. de l'A.*)

(4) Τὸ ἄγημα. (N. de l'A.)

(5) Ἕταιροι, cavalerie macédonienne. *(N. de l'A.)*

avec rien de ce que nous dit Arrien ; et si on m'accorde qu'elle soit fondée, l'objection qui résulte des deux noms donnés au même fleuve, se trouve résolue. En effet, il est incontestable qu'Alexandre descendit la même rivière que Néarque avoit montée depuis la mer. La carte ci-jointe rendra mon raisonnement plus clair pour le lecteur qu'aucune explication que je pourrois ajouter: mais la cause originaire de la variation qui existe dans les noms, demande quelques éclaircissemens.

J'ai déjà observé que Néarque entra dans le canal qu'il appelle le *Pasi-tigris*, ou Tigre oriental. Ce canal, à son embouchure, reçoit le nom de *Khore-Moosa* [le Mosæus de Ptolémée], et au-dessus du Delta, celui de *Karûn*. Mais Néarque, une fois entré dans le Pasitigris, porte avec lui cette dénomination, même à travers le Karûn, jusqu'au confluent de deux rivières de l'intérieur du pays, dont l'une, conduisant à l'ouest à Suse, est l'Eulée; et l'autre, à l'est de la même ville, conserve le nom de Pasitigris (1). Néarque s'avança sur ce bras

(1) Dans Strabon, Diodore et Quinte-Curce, aussi bien que dans Arrien. *(N. de l'A.)*

oriental, jusqu'au pont ; et Arrien, qui ne fait que copier Néarque dans son journal, emploie nécessairement la même dénomination que le navigateur dont il suit l'autorité.

Mais il en est autrement à l'époque de l'embarquement des troupes : car alors Arrien écrit d'après Ptolémée et Aristobule ; et Ptolémée, que son emploi (1) retenoit constamment auprès de la personne du roi, dut, à n'en pas douter, l'accompagner dans l'expédition. Ainsi donc Ptolémée s'embarqua à Suse, si la flotte monta jusqu'à cette capitale ; ou bien, si elle n'alla pas plus haut que le confluent, il descendit le long de l'Eulée avec les troupes qui devoient partir de ce point sur les vaisseaux, et naturellement il appela cette rivière l'*Eulée*, dont il avoit suivi le cours depuis sa sortie de la ville. Cette courte récapitulation explique la raison pour laquelle deux noms ont été attribués au même fleuve, et concilie deux passages d'Arrien qui, au premier coup-d'œil, ne paroissent pas très-

(1) Il étoit *σωματοφύλαξ*, garde-du-corps. *(N. de l'A.)*

concordans. Je me contenterai d'ajouter que, dans l'*Histoire* (1), le nom de l'Eulée une fois admis, ne varie jamais; et que dans le *Journal*, celui de Pasitigris adopté une fois, il n'est plus mention de l'Eulée.

En descendant cette rivière, la flotte arriva jusqu'à la tête du Delta; et là, à l'endroit où le canal de Haffar (2) se décharge en venant du Tigre, on s'occupa de faire de nouveaux arrangemens. Les bâtimens qui avoient souffert le plus dans le voyage, reçurent l'ordre de s'avancer à travers ce canal jusque dans le Tigre avec les troupes qu'ils avoient à bord; et il est fort remarquable qu'Arrien en parle expressément, non pas comme d'une rivière naturelle, mais bien comme d'un canal artificiel (3). Que pourroit-on exiger de plus,

---

(1) *Liv. VII, p. 281.* (N. de l'A.)

(2) D'Anville conjecture que *Haffar* peut être l'*Aphle* de Pline : l'un et l'autre ne seroient-ils pas l'*Ampé* d'Hérodote (*liv. VI, p. 447*, édition de Wesseling)? car la situation de l'Ampé d'Hérodote, à l'embouchure du Tigre, est plus clairement établie que celle de l'Aphle de Pline. (*N. de l'A.*)

(3) *Αἱ δὲ ἄλλαι αὐτῷ νῆες ἀνακομισθεῖσαι κατὰ τὸν*

même en s'attachant à une précision rigoureuse ? Mon intention n'est pas d'insister trop minutieusement sur les détails dans ce supplément au Voyage de Néarque ; mais je ne puis m'empêcher d'observer que le canal dont il s'agit, est encore de nos jours le passage ordinaire pour les vaisseaux du pays (1), et que nous trouvons son entrée orientale gardée par un fort, indépendamment de deux autres situés au point même où le canal se jette dans le Tigre. Le plus bas de ces deux forts est dans le Delta, et dans cette partie du Delta nommée la *Mésène*. C'est dans sa position que nous devons chercher le *Spasini-Charax*, comme étant le lieu ancien qui s'y rapporte davantage. Mais quand on ne parviendroit pas à l'y reconnoître, toujours ne faudroit-il pas re-

---

'Ευλαῖον ἔςʼ ἐπὶ ΤΗΝ ΔΙΩΡΥΧΑ Η ΤΕΤΜΗΤΑΙ ἐκ τῦ Τίγρητος ἐς τὸν 'Ευλαῖον, ταύτῃ διεκομίσθησαν ἐς τὸν Τίγρητα.

L'expression moderne est équivalente : *Kalla-el-Haffar*, le canal ouvert à Haffar. *(N. de l'A.)*

(1) Thévenot et Pietro della Valle le montèrent. Le Khore-Bamishère a été visité depuis par des navigateurs. *(N. de l'A.)*

noncer à en faire la découverte (1). En effet, comme c'étoit une butte formée de la terre du voisinage, il ne doit pas être impossible de la voir sur un sol plat et uni, tel que le Muçan. Des élévations ou éminences de cette nature, ont plus de durée que des murs de pierre.

Alexandre, après avoir envoyé la plus grande partie de sa flotte par ce passage, s'avança, avec ceux des vaisseaux qui étoient les plus légers et les meilleurs voiliers, par le bras Karûn, ou Khore-Moosa, à ce qu'il paroît, au travers du Delta jusqu'à la mer. De ce Khore, pour arriver au Tigre (ou Schat-el-Arab), il auroit dû naturellement traverser l'Ali-Meidan; car ce bas-fond n'auroit pas présenté d'obstacle pour des vaisseaux tels que ceux sur lesquels il s'étoit embarqué: mais nous n'avons d'autre connoissance de ce passage que la mention faite dans le journal, de l'espace intermé-

---

(1) On ne peut pas calculer l'effet que produisent de perpétuelles inondations; car, si cela étoit possible, on chercheroit par ce moyen la position de ce fort, et il est indubitable qu'on parviendroit à la trouver. *(N. de l'A.)*

diaire où Néarque avoit déjà navigué deux fois auparavant. Dans le fait, la relation d'Arrien est tellement laconique ici, qu'elle n'emploie que quatre lignes pour conduire Alexandre jusque dans le Tigre, pour lui faire remonter ce fleuve jusqu'au camp d'Héphestion, et pour le transporter du camp à Opis, où se termine l'expédition.

Quant à ce qui concerne la navigation du Tigre, je n'ai pas trouvé dans les voyageurs ou géographes modernes beaucoup de renseignemens à ajouter aux éclaircissemens déjà donnés. Hackluit (1) nous apprend que le passage entre Basra et Bagdad demande quarante-quatre jours de navigation contre le courant (2), et qu'il faut quatorze matelots pour tirer la chaloupe ; mais qu'on peut descendre de Bagdad en neuf, dix-huit ou vingt-huit jours, selon l'état où se trouve le fleuve. Otter (3), qui fit le voyage en personne, nous fournit peu de matériaux :

---

(1) *Vol. II, p. 251, 270.* (N. de l'A.)

(2) Quelquefois soixante, au rapport de Tavernier et de Pietro della Valle. *(N. de l'A.)*

(3) *Tome II, pag. 39 et suiv.* (N. de l'A.)

il s'embarqua dans le mois de juin (1), à l'époque où la rivière devoit être la plus forte. Cet auteur nous donne peu de détails, et se contente de dire qu'il ne trouva point de culture entre Bagdad et Al-Modain, et qu'il vit à Amara les montagnes qui bornent la Susiane au nord, commencer à surgir à quelque distance sur sa gauche. En outre, il fait mention d'un canal depuis Amara jusqu'à l'Euphrate, lequel forme un Dgésiré, ou île habitée par des Arabes de la tribu Beni-Lamé. A cette relation sèche et peu satisfaisante, le colonel Campbell ajoute (2) que le fleuve est vaste, mais que le pays n'offre guère d'objets dignes de captiver l'attention du voyageur, ni de le porter à la méditation. « Je ne me souviens pas, dit-il, d'avoir jamais traversé une étendue de pays aussi considérable, qui présentât une plus continuelle uniformité et moins

---

(1) Le 10, il étoit à Bagdad; le 14, à Amara; le 17, à Khorna; le 18, à Basra; en tout, neuf jours: ce qui s'accorde avec le calcul de Hackluit. *(N. de l'A.)*

(2) Journal de Donald Campbell, 1795, *Partie III*, *page 10*. (N. de l'A.)

d'intérêt, ni d'avoir passé huit ou dix jours à éprouver un aussi grand vide d'idées (1)».

Alexandre, à l'époque de l'année où il navigua sur le Tigre, employa, suivant toute apparence, autant de jours qu'il en faut aujourd'hui; d'où il résulte qu'il ne put guère arriver à Opis, qui est au-dessus de Bagdad, que vers le milieu de juin, sur-tout si l'on considère qu'il lui fallut démolir les digues par lesquelles les monarques persans avoient obstrué le fleuve. Les historiens de ce prince s'amusent à chercher la cause de la formation de ces digues dans la timidité des Perses, et ils font honneur à la magnanimité du conquérant, de l'ordre qu'il donna de les détruire. Mais Niebuhr (2), qui en trouva de semblables (3), et sur l'Euphrate, et sur

---

(1) Campbell observe de plus que la chaleur y est insupportable. *(N. de l'A.)*

(2) *Vol. II, page 307,* édit. d'Amsterdam. *(N. de l'A.)*

(3) A Lemloun, sur l'Euphrate; à Higré, Hogkne et Eski-Mosul, sur le Tigre. Niebuhr présume que la digue ou levée de terre qui est à Higré, occupe précisément la place de celle que fit démolir Alexandre.

Tavernier, *vol. Ier, page 227,* parle de l'une de ces digues située entre Mosul et le grand Zab, comme

le Tigre, existantes encore aujourd'hui, observe qu'on les a construites pour empêcher les eaux d'inonder le plat-pays qui touche au fleuve. S'il en est ainsi, la démolition ordonnée par Alexandre est un écart de la sage politique et de la prévoyance ordinaires dans ce monarque, autant qu'une exagération ridiculeusement flatteuse de son intrépidité.

Opis étoit la principale ville située sur le Tigre dans le siècle de Xénophon et au temps d'Alexandre : elle s'éleva vraisemblablement à mesure que Ninive et les autres villes d'Assyrie, que Xénophon trouva dans un état de misère et de dépopulation, tombèrent en décadence après la conquête des Perses. Mais la situation de cette ville est un objet de doute parmi les géographes (1). A la vérité, on ne voit pas de raison pour ne pas admettre celle que lui assigne

---

ayant cent vingt pieds de chute perpendiculaire. *(N. de l'A.)*

(1) *In hoc Chaldœorum tractu fuit Opis, emporium ad Tigrim, sed incertum quo loco et ordine, respectu oppidorum à Ptolemœo memoratorum.* Voyez Cellarius, *vol. II, page 462.* (N. de l'A.)

d'Anville. Mais après avoir bien examiné la question pour ma satisfaction personnelle, j'ai cru devoir exposer, comme je vais le faire, le résultat de mes recherches particulières, et en offrir l'hommage à ceux de mes lecteurs qui aiment les discussions géographiques.

Après avoir conduit Alexandre à Opis vers le milieu de juin, les événemens militaires qui occupent désormais ce prince, deviennent étrangers à l'objet de mon ouvrage : il suffira de rappeler simplement la révolte de l'armée qui eut lieu dans cette ville, et le licenciement des vétérans, qui furent renvoyés en Macédoine sous les ordres de Cratère (1). La fin de l'été fut employée à une excursion dans la Médie ;

---

(1) Ce fut ce renvoi même qui occasionna d'abord une sédition violente parmi les troupes. Elles s'alarmèrent, par jalousie contre les Perses, de la proposition que fit Alexandre d'accorder le retour dans leur patrie à tous ceux des Macédoniens que leur âge, leurs blessures, ou quelque infirmité, rendoient incapables de service. La conduite du prince, dans cette circonstance vraiment critique, ne démentit point celle qu'il avoit toujours tenue au milieu des plus grands dangers. *Voyez* les détails de l'événement dans l'Histoire an-

et la mort d'Héphestion, arrivée dans Ecbatane, capitale de cette province, est la principale circonstance que rapporte l'histoire. Le conquérant fut livré à l'excès de sa douleur pendant tout l'automne; et, dans son désespoir, il se déshonora par les mêmes extravagances qui souillèrent la gloire d'Achille lorsqu'il voulut rendre les derniers devoirs à Patrocle son ami (1). Au commencement de l'hiver, il reprit les armes, disent les historiens, pour faire diversion au chagrin qui le consumoit (2); et

---

cienne de Rollin, *vol. VI* de l'édit. *in-12*, *pag. 652 et suiv.* (N. du T.)

(1) En effet, on ne reconnoît plus Alexandre dans cette occasion. Le maître du monde ne sut pas l'être de lui-même; et les folies auxquelles il se porta, prouvent qu'enivré de ses triomphes et de sa puissance, il n'admettoit plus les conseils de sa propre raison, encore moins ceux des hommes sages qui pouvoient se trouver auprès de lui. « La dépense du superbe tombeau que ce prince fit bâtir à l'honneur d'Héphestion, jointe à celle de toute la pompe funèbre, monta, dit Rollin (Hist. anc., *vol. VI* de l'édit. *in-12*, *page 668*), à plus de trente mille talens, c'est-à-dire, à plus de trente-six millions ». *(N. du T.)*

(2) *Voyez* le même Rollin, même vol. *page 659*. (N. du T.)

la conquête des Cosséens fut l'ouvrage de quarante jours. Ce peuple étoit la même tribu que celle appelée encore aujourd'hui *Kouz* (1) ou *Cosses*, et qui habite les montagnes du Louristan : et comme Alexandre l'attaqua en venant du nord, on peut croire que cette tribu occupoit la partie septentrionale (2) de la chaîne de montagnes dans laquelle est enfermée la Susiane. Après avoir terminé son expédition, Alexandre retourna vers la Mésopotamie, avec le projet de s'avancer jusqu'à Babylone; et nous apprenons que, dans la marche, son attention se porta de nouveau sur sa marine. En effet, Héraclide fut envoyé alors en Hyrcanie [le Mazanderan] avec l'ordre d'y faire abattre des bois de construction, et d'équiper une flotte dont les vaisseaux seroient bâtis à la manière des Grecs. Cette flotte, Alexandre la destinoit à aller *explo-*

---

(1) Plutarque écrit ce nom Κουσσαῖοι, *Kussæi*, d'où vient celui de *Kissii*. Voyez la Vie d'Alexandre, *p. 704*. (N. de l'A.)

(2) Comme les *Uxii* étoient sur la partie méridionale. Ἔθνος ὅμορον τῷ Οὐξίων. Arr. *liv. VII, p. 294*. (N. de l'A.)

rer la Mer Caspienne (1). Il semble extraordinaire qu'au siècle d'Alexandre on doutât encore si cette mer n'étoit qu'un vaste lac, ou si elle communiquoit avec l'Océan septentrional. Mais les renseignemens donnés par Hérodote n'avoient pas été suffisans, à ce qu'il paroît, pour convaincre les Grecs de la véritable nature de cette mer. Le doute seul étoit assez déterminant pour Alexandre: nous avons vu d'ailleurs que le desir d'avoir une parfaite connoissance de son empire, et de la situation des peuples dont le territoire y confinoit, avoit toujours été un motif pour qu'il tentât les entreprises les plus hardies.

Après avoir traversé le Tigre, Alexandre s'avança jusqu'à Babylone (2), et entra

---

(1) Il est digne de remarque que Nâdir-Châh, comme Alexandre, faisoit construire une flotte sur la Mer Caspienne, et en équipoit une autre sur le Golfe Persique, peu de jours avant sa mort. Hanway, Otter et M. William Jones, ont tous parlé du transport des bois de construction et des vaisseaux jusque dans les provinces où il n'y avoit ni de ces bois ni des navires. *(N. de l'A.)*

(2) Babylone est à quatre milles allemands de Hilleh. *Voyez* Niebuhr, *page 235.* L'Euphrate, à

dans cette cité fameuse, au grand déplaisir des prêtres de Bélus (1). Ces prêtres avoient dissipé les revenus accordés pour le rétablissement du temple (2) démoli par Xerxès, et ils redoutoient le jour où il leur faudroit rendre compte. La position de Babylone est trop connue pour exiger ici une longue dissertation. Cette ville étoit située à vingt milles au-dessus du Hilleh des géographes modernes, autre ville où viennent débarquer tous les voyageurs qui montent l'Euphrate en sortant de Basra, et à partir de laquelle ils n'ont qu'une marche de trois ou

---

Hilleh, a quatre cents *yards* de largeur, avec un pont de trente-deux bateaux. *Ibid. p. 234.* (N. de l'A.)

(1) Des présages sinistres parurent, comme il est assez ordinaire, annoncer quelque fâcheux événement; et Plutarque nous apprend que Néarque fut le premier officier qui vint au-devant du roi, pour le prévenir des dangers qui le menaçoient. *(N. de l'A.)*

(2) Ce n'étoit pas le temple ou le tombeau de Bélus, s'il faut en croire Strabon, mais une pyramide de brique, d'un stade de hauteur, et d'un stade carré à sa base. Dix mille hommes furent employés pendant deux mois à y travailler : mais la mort du roi interrompit les progrès de l'ouvrage. *Voyez* Strabon, *liv. XVI, page 738.* (N. de l'A.)

quatre jours (1), au travers de la Mésopotamie, pour gagner Bagdad. Les restes de cette capitale ne se réduisent pas à aussi peu de chose que certains voyageurs voudroient nous le faire croire. Ce sont, quoi qu'ils en aient dit, des montagnes de décombres (2)

---

(1) C'est un peu plus de cinquante milles, selon Ives. La chaloupe ou bateau qui porte les dépêches, n'est que dix jours entre Basra et Hilleh. Le passage ordinaire est de vingt-un jours. (Niebuhr, Voyage en Arabie, *vol. II, pag. 197 et suiv.*) La marée aide le navigateur à Ardsje, à soixante-dix milles au-dessus de Khorna, c'est-à-dire, quatorze milles d'Allemagne. *Ibid. page 198.* (N. de l'A.)

(2) Niebuhr foula le sol de l'ancienne Babylone presque sans le savoir. Il parle de creux profonds, d'éminences qui couvroient un espace de trois ou quatre milles, et de quelques arbres qui croissent toujours sur le terrein, et qui ne sont pas des productions naturelles de la Babylonie *(vol. II, p. 235, 236).* Hilleh est par 32° 28′ 30″ de latitude. Babylone est à près de vingt milles au nord. *Voyez* Pietro della Valle, *tome II, page 250.* Hilleh est situé à cinquante milles de Bagdad, d'après l'estime commune ; mais le résultat d'une combinaison de routes, trouvée dans les papiers de feu M. Howe, qui m'ont été communiqués par l'évêque de Rochester, le place à une distance de cinquante-cinq milles. *(N. de l'A.)*

plutôt que des ruines, avec des cavernes et un sol creux et profond qui embrasse une étendue de quinze à seize milles : à peine trouve-t-on, à plusieurs lieues aux environs, une ville, un village, ou même un bâtiment, dans la construction desquels on n'ait employé de la brique provenant des édifices de cette métropole de l'Orient, jadis si florissante et si renommée (1).

A Babylone, Alexandre trouva une partie de sa flotte qui avoit remonté l'Euphrate, tandis qu'il conduisoit lui-même l'autre partie dans le haut du Tigre; et, d'après le langage d'Arrien, il paroîtroit que Néarque s'étoit chargé d'amener la première (2). A Babylone aussi étoient arrivés

---

(1) Un caravanserai a été bâti dans Hilleh, il y a quelques années, avec des briques de l'ancienne Babylone, à-peu-près de l'épaisseur des nôtres, mais ayant un pied carré, et très-bien cuites. *V.* Niebuhr, *p.* 235. La raison pour laquelle il existe des restes aussi peu considérables de cette ville, est que les bâtimens ordinaires étoient construits de brique cuite au soleil. Les briques des murailles et des édifices publics ont été transportées sur le terrein destiné à l'emplacement d'autres villes, et ont servi pour les bâtir. *(N. de l'A.)*

(2) Κατέλαβε δὲ ἐν Βαβυλῶνι τὸ ναυτικὸν τὸ μὲν

de la Phénicie quarante-sept vaisseaux, dont tous les matériaux avoient été transportés par terre jusqu'à Thapsaque. Deux de ces navires portoient cinq rangs de rames; trois autres en avoient quatre; douze, trois seulement; et les trente restans étoient garnis de quinze rames de chaque côté. Des ordres furent donnés pour qu'on en construisît plusieurs autres sur le lieu même, en bois de cyprès, le seul que la Babylonie pût fournir. Alexandre fit venir des matelots de la Phénicie : il donna pareillement l'ordre de former un chantier assez vaste pour recevoir mille vaisseaux, et de bâtir des arsenaux maritimes en nombre proportionné à cet établissement. Pour remplir des vues aussi importantes, il avoit envoyé Mikkalus jusque dans la Phénicie, avec cinq cents talens (1), et la commission expresse de prendre à sa solde tous les mate-

---

κατὰ τὸν Ἐυφράτην ποταμὸν ἀναπεπλευκὸς ἀπὸ θαλάσσης τῆς Περσικῆς, ὅ, τὶ περ σὺν Νεάρχῳ ἦν. Arr. *liv. VII, p. 299.* Ce langage de l'historien grec ne forme pas une preuve. *(N. de l'A.)*

(1) Qui reviennent à cent six mille huit cent trente livres sterling. *(N. de l'A.)*

lots, comme d'acheter tous les esclaves qui avoient été exercés à manier la rame.

Quelque immenses que puissent paroître de tels préparatifs, ils ne l'étoient pas trop, comparés avec les projets d'Alexandre. Ce prince avoit conçu l'idée de conquérir l'Arabie (1), et d'établir des colonies sur les

---

(1) Un pays immense, sans villes, sans propriétés, sans culture ; des déserts où l'on ne trouve point d'eau ; un ennemi fuyant sans cesse, mais menaçant tout-à-la-fois, voilà les obstacles qui rendent presque impossible la conquête de l'Arabie. Mais, ainsi que je viens de le dire, les armées d'Arabes ne sont point redoutables en pleine campagne. Les haines qui divisent leurs tribus, toutes indépendantes de leur nature et par leurs habitudes, empêchent qu'elles ne puissent se coaliser entr'elles. En un mot, ni dans les siècles passés, ni dans les temps modernes, ces peuples ne sont parvenus à trouver un point de réunion suffisant pour mettre les membres d'un corps aussi nombreux en état d'agir de concert, si j'en excepte toutefois l'époque des fureurs du Mahométisme, et les trois ou quatre premiers siècles après la propagation de cette doctrine. Tout foible que soit le gouvernement turc, les pachas de Bagdad, de Basra, d'Alep, &c., quand ils ont l'inclination guerrière, ne balancent pas à aller chercher les Arabes en campagne ; ou bien, lorsque ce sont d'habiles politiques, ils ne manquent jamais de brouiller

deux rives du Golfe Persique. Peut-être la conquête des Arabes n'eût-elle pas été plus durable que les résultats de toutes les autres entreprises formées contre cette singulière nation. Mais une flotte sur l'Euphrate, en été, pendant que les eaux du fleuve (1) sont fortes, et une autre sur le golfe, auroient vraisemblablement produit l'effet de répri-

---

une tribu avec une autre tribu, une famille avec une autre famille. Le célèbre Ahmed, pacha de Bagdad, employa la force des armes, l'argent, la trahison, suivant qu'il convenoit mieux à ses intérêts, et devint le maître de tous les Arabes du voisinage de son gouvernement. Quant à la question de savoir si l'Yemen, qui a tout ensemble des villes et de la culture, est à l'abri d'une conquête, c'est encore un problême. Le succès couronna l'entreprise des Abyssiniens : Ælius Gallus fut repoussé. *(N. de l'A.)*

(1) Des galères à cinq rangs de rames, telles que celles dont il vient d'être fait mention tout-à-l'heure, n'auroient jamais pu naviguer sur l'Euphrate. On seroit peut-être parvenu à les mettre à flot pendant la crue des eaux du fleuve; mais il eût fallu les destiner ou à servir sur le golfe, ou bien à accompagner l'armée dans l'expédition d'Arabie projetée par Alexandre. A peine Néarque auroit-il pu en tirer quelque parti, dans sa circonnavigation de l'Arabie jusqu'à la Mer Rouge. *(N. de l'A.)*

mer les pirateries, et d'arrêter les incursions des tribus accoutumées à vivre de pillage. Ces peuples n'ont jamais été redoutables en pleine campagne, si ce n'est durant la courte période où le fanatisme leur suggéra les moyens d'agir de concert.

Ce fut, soit en vue (1) de cette expédition (2), soit, comme les historiens nous le

---

(1) Gronovius, dans une dissertation très-longue et très-passionnée, défend l'interprétation que Vulcanius a donnée à ce passage d'Arrien, et combat celle d'Isaac Vossius, qu'il accuse de l'avoir absolument défiguré. Vossius paroît mériter, en effet, tous les reproches de son antagoniste, à l'aigreur près qui les caractérise. La critique de Gronovius, sur le mot ἀποστροφῆ, dans laquelle il prouve que, par une semblable expression, il faut entendre le retour de l'eau du canal jusque dans le lit du fieuve ; cette critique, dis-je, dissipe toute l'obscurité qui enveloppoit le passage de l'historien grec. La dissertation de Gronovius accompagne l'édition d'Arrien que ce commentateur a publiée. *(N. de l'A.)*

(2) Le même Gronovius rejette, et avec beaucoup de chaleur, comme entièrement étranger à la relation de Néarque, tout ce qui concerne l'Arabie ou les Arabes. Mais le langage d'Arrien nous donne à entendre jusqu'à certain point, que la ville bâtie par Alexandre, près du lac, avoit un rapport quelconque

donnent plutôt à entendre, avec le dessein de rétablir les canaux, et de préparer la fertilité du pays par des arrosemens, qu'Alexandre entreprit alors le voyage, en descendant l'Euphrate jusqu'au Pallacopas. Ce voyage a bien des difficultés pour nous; mais elles sont telles, que, d'une part, les recherches de d'Anville, de l'autre les observations faites sur le lieu même par Niebuhr, nous offrent le moyen de les résoudre. Dans le voisinage de Babylone, il existe encore des restes de deux lacs, beaucoup plus célèbres par les noms d'Ali et de son fils Hosein, que par aucune dénomination qui leur soit particulière. Le lac supérieur est placé à-peu-près sur la ligne parallèle de Babylone; et à son extrémité septentrionale subsiste toujours la ville de Kerbelai (1),

---

avec cette nation; et Strabon, *page 741*, le dit en termes exprès. Strabon ne fait pas mention du Pallacopas, mais seulement du voyage, et du nettoyage des fosses. *(N. de l'A.)*

(1) Hosein fut tué à Kerbelai. La belle et touchante relation de sa mort, écrite en arabe, et qu'Ockley nous a conservée, compense presque le défaut de matériaux historiques qu'on peut reprocher, non-

qui renferme Meschid-Hosein, ou le tombeau de Hosein, petit-fils de Mahomet. De

---

seulement à l'ouvrage de cet auteur, mais encore à ceux de la plus grande partie des écrivains orientaux. *Voyez* Ockley, *p. 210 et suiv. du vol. II.* Meschid, joint aux noms d'Ali, de Hosein, &c., signifie le tombeau d'Ali, de Hosein, &c.

C'est la mort de ce dernier qui a donné lieu à l'établissement du jeûne le plus célèbre de tous ceux qui s'observent parmi les Persans; c'est le meurtre de cette famille qui forme la distinction entre les Schiites et les Sonnites, les deux principales sectes du Mahométisme. Les Persans maudissent Omar, Abubeker et Ommawiah. Nadir-Châh, malgré qu'il projetât d'introduire en Perse les dogmes Sonnites, prodigua l'or et l'argent pour enrichir et orner ces deux *meschids* des Schiites. S'il faut en croire Niebuhr, il dépensa 66,666 écus d'Allemagne, pour la seule couverture de Meschid-Ali, et 13,333 pour le service de Meschid-Hosein; et cependant, ni l'un ni l'autre de ces tombeaux ne se trouvoit dans son empire: tous deux étoient déposés dans le ressort du gouvernement turc. *Voyez* Niebuhr, *vol. II, page 206,* édit. d'Amst.

Meschid-Hosein, ou Kerbelai, est à cinq milles d'Allemagne de Hilleh, et à cinq de Meschid-Ali. *Voyez* Niebuhr, *vol. II, page 217.* Le canal formé des eaux de l'Euphrate subsiste toujours. *(N. de l'A.)*

Voyez le Voyage de l'Inde à la Mekke, par A'bdoûl-Kérym, favori de Tahmâs Qouly-Khân; traduit de la

l'extrémité méridionale de ce lac à la pointe septentrionale de l'autre, désigné aussi sous le nom de Bahr-Nedsjef, la distance est d'environ vingt-cinq milles, et Meschid-Ali est un peu à l'est. Kufa, où fut massacré Ali, n'est guère qu'à six milles de Meschid-Ali, dans la direction sud-est, entre le Bahr-Nedsjef et l'Euphrate; mais cette dernière ville est totalement ruinée aujourd'hui (1) et sans habitans. C'est dans le lac inférieur, que les eaux de l'Euphrate étoient détournées par le moyen du canal ouvert à Pallacopas, dans la saison du débordement de ce fleuve. Le soin d'ouvrir ou de fermer ce canal, étoit confié au satrape de Babylone, et entroit dans les devoirs de sa charge. Dans un pays comme celui qui borde l'Euphrate des deux côtés, où le terrein qui ne peut être arrosé par les eaux de ce fleuve, reste

---

version anglaise, par Langlès, *chap. IX, pag. 110 et suiv.* (N. du T.)

(1) Niebuhr fait mention d'un canal à sec qu'il vit à Kufa [Dsjarré-Zaade], lequel répondroit fort bien au canal de Pallacopas, comme j'inclinerois à l'y rapporter. Niebuhr lui-même le nomme Pallacopas. *Voyez* le vol. II de son Voyage, *page 183.* (N. de l'A.)

entièrement désert, mais où toutes les parties du sol que les eaux couvrent et abandonnent dans la saison convenable, deviennent extrêmement fertiles, un emploi de cette nature dut avoir la plus grande importance. Tant que Babylone fut la capitale de l'Orient, l'administration des eaux assura la prospérité de tous les districts voisins de cette ville : mais lorsque les conquérans persans s'établirent de l'autre côté du Tigre, à Ecbatane, à Suse ou à Persépolis, cette administration cessa d'être un objet d'attention de la part du gouvernement ; la Mésopotamie, la Chaldée et la capitale se ressentirent toutes en même temps de sa négligence, et déchurent sensiblement. La dynastie parthe, dans des vues purement politiques, encouragea l'agrandissement d'un désert entre ses frontières et celles des Romains ; et vers l'époque des dernières révolutions du pouvoir, le despotisme et l'insouciance ont achevé l'ouvrage commencé par la politique. Par-tout il arriva, dans tous les siècles comme sous tous les gouvernemens, que le mal ne fut pas universel. A la vérité les grands canaux manquèrent ; mais une distribution partielle des

eaux a été perpétuellement conservée ; et même, sous la domination oppressive et destructrice des Turcs, elle est encore aujourd'hui, comparativement parlant, un objet de quelque importance (1).

Si Alexandre, à cette époque, destinoit Babylone à devenir par la suite la capitale de son empire (et, dans le fait, c'est à Babylone que les souverains de l'Orient auroient toujours dû fixer le siége du leur, s'ils n'avoient pas mieux aimé reculer leurs frontières d'Europe que de les conserver), son premier soin devoit être de rendre au pays environnant, tout l'éclat et tout le bonheur dont il avoit joui sous la monarchie babylonienne. C'est le résultat auquel

---

(1) Pendant que le voyageur Ives montoit le fleuve dans son passage, il rencontra un pacha qui le descendoit, avec la mission expresse d'indiquer les endroits où il falloit ouvrir la digue, ou bien boucher les issues. *Voyez* Ives, *page 255.* Ce soin est toujours attaché à un haut emploi ; car le pacha dont il s'agit commandoit trente mille hommes : et comme nous pouvons conjecturer que, sous le gouvernement turc, le malheureux peuple paye chaque goutte d'eau, quelque mal exécutée que doive être cette partie du service public, toujours l'est-elle encore à présent. *(N. de l'A.)*

notre héros projeta d'atteindre, en tirant un parti utile du superflu des eaux de l'Euphrate, en les retenant avec prévoyance dans une saison, pour les dispenser dans une autre, enfin en réparant, l'été, par leur abondance, la privation qu'on en auroit éprouvée durant l'hiver.

Des vues aussi sages déterminèrent, selon toute probabilité, l'expédition de ce prince au Pallacopas, canal qui débouchoit dans un lac ou marais situé sur le côté arabique du fleuve, à cinquante milles au-dessous de Babylone. Ce lac est le Bahr-Nedsjef de Niebuhr, le Rahemah de d'Anville. Il est à sec aujourd'hui; ou du moins il l'est entièrement, pendant l'hiver : car Niebuhr paroît presque en avoir traversé le centre (1); et ce voyageur ne trouva rien qui ressem-

(1) Niebuhr débarqua à Mäschwira, sur la rive occidentale, un peu au-dessus de Lemloon, et il arriva par terre à Meschid-Ali. Il auroit longé nécessairement le lit de cette mer, ou du moins il l'auroit vu si elle avoit existé. Niebuhr se trouva dans ces parages au mois de décembre. *Vol. II, p. 183 et 209.* Il dit que le lac étoit à sec. Un autre nom que lui donne le voyageur allemand, est celui d'*El-Buheire.* (N. de l'A.)

blât à un lac, quoiqu'il ait remarqué plusieurs canaux naturels et artificiels totalement abandonnés aujourd'hui (1). S'il arrive jamais que les eaux, dans leur crue, remplissent ces canaux, ce n'est pas à la prévoyante attention du gouvernement qu'il faut attribuer cet heureux accident, mais bien à la nature même du pays, dont le niveau est bas et la surface plate et unie, comme aussi à quelques restes de l'industrie, de la politique et de la sagesse qui distinguèrent les habitans dans les siècles passés. Niebuhr pense qu'il y avoit un canal qui descendoit de Hit, au-dessus de Babylone, dans une direction parallèle au cours de l'Euphrate, et qui traversoit le désert dans toute sa longueur, jusqu'à ce qu'il débouchât au Khore-Abdillah dans le Golfe Persique. J'ai déjà manifesté mon assentiment à cette opinion de l'auteur allemand; et quoique nous manquions de preuves pour assurer que ce canal est le même, continué dans toute cette étendue, toujours semble-t-il à-peu-près impossible de suivre la marche des armées et la route des voya-

(1) Dsjarré-Zaade. *(N. de l'A.)*

geurs, dans quelque âge que ce soit, sans trouver des raisons pour confirmer une telle idée. D'après un simple coup d'œil jeté sur les deux lacs à Meschid-Hosein et à Meschid-Ali, nous sommes bien fondés à présumer qu'il y avoit anciennement une communication entr'eux ; et depuis Meschid-Ali, ou Bahr-Nedsjef, jusqu'à la mer, l'existence du canal est incontestable (1).

---

(1) Le témoignage d'Arrien est positif : Ἐκ δὲ τοῦ, ἐς θάλασσαν κατὰ πολλά τε καὶ μάλιστα ἀφανῆ στόματα ἐκδίδωσι. *Lib. VII, p. 303.*

La raison pour laquelle ces embouchures lui paroissoient impossibles à découvrir [ἀφανῆ], est que cet historien supposoit l'embouchure de l'Euphrate placée là où nous trouvons aujourd'hui le Khore-Abdillah. Et lorsque nous lisons dans Pline, que le fleuve ne traversoit plus ce Khore pour arriver à la mer parce que les habitans d'Orchoe en avoient arrêté le cours, nous devons conclure du langage de l'auteur latin, qu'entre le siècle d'Alexandre et le sien, les Arabes du désert, dans le voisinage du Bahr-Nedsjef, avoient détourné les eaux de ce lac à l'époque de l'inondation, pour arroser leurs terres ; et que, par conséquent, ils les avoient épuisées, au lieu de leur laisser suivre leur cours ordinaire jusqu'au Khore-Abdillah. Si la supposition de d'Anville étoit vraie, savoir, qu'il y avoit un autre cours depuis le Khore-Abdillah

Une preuve que j'en puis donner, parmi plusieurs autres, c'est qu'aucun voyageur ne passe le grand désert entre Basra et Alep sans rencontrer des restes de villes (1) ou de bâtimens, en un mot des vestiges d'anciennes habitations. Il paroît difficile à croire que ce soient là des restes des Arabes; car le pays n'est pas celui où les Arabes vivent rassemblés dans des villes. Selon toute probabilité, ils viennent des Chaldéens, des Syriens, des peuples de la Mésopotamie, pour lesquels l'eau dut être un principal moyen d'existence, et qui, tous, n'ont fini que depuis le temps où l'Euphrate a cessé de leur apporter les eaux bienfaisantes avec le secours desquelles ils fertilisoient le désert (2).

---

jusqu'à Bahrein, l'étendue du canal de Niebuhr s'éleveroit à huit cents milles. *(N. de l'A.)*

(1) *Voyez* Niebuhr, *vol. II*, *page 307*. (N. de l'A.)

(2) Quelques sources ou réservoirs ont pu suffire aux besoins d'un petit nombre de villages épars çà et là; quelques autres, à ceux des habitans d'une ville de Palmyre : mais le peu d'eaux qu'on trouve dans le désert, sont communément des eaux saumâtres, par la raison que le sol est d'une substance saline. *(N. de l'A.)*

Quelle époque devons-nous fixer comme celle où les deux lacs commencèrent à manquer d'eau? C'est ce qui est fort incertain. Je n'ai pas trouvé non plus les moyens de reconnoître s'ils sont entièrement à sec en été. Quoi qu'il en soit, il y a toujours un aqueduc qui conduit l'eau à Kerbelai (1) : et d'Anville marque deux canaux qui courent se jeter dans le Bahr-Nedsjef, un à chaque extrémité. Il considère le plus bas des deux comme étant le Pallacopas; et la distance de cinquante milles de Babylone correspond mieux avec la position de ce canal qu'avec celle de l'autre, qu'il appelle *Nilus*, et qu'il fait arriver dans le lac à l'angle septentrional. Mais nous avons une autorité respectable sur la garantie de laquelle on peut regarder comme certain que la situation du plus haut des deux lacs s'accorde mieux avec les circonstances de la navigation (2);

(1) Niebuhr en fait mention, et Ockley lui donne le nom de *rivière de Kerbelai*. Hosein, que son ennemi vouloit réduire par la soif, s'étoit vu intercepter le cours de cette eau; mais il mourut les armes à la main, comme un digne descendant du prophète. *Voyez* Ockley, *vol. II*, *p.* 222. (N. de l'A.)

(2) D'Anville appelle *Nilus* le canal qui est dans la

car il est évident qu'Alexandre ne revint pas du lac par le même canal à travers lequel il y étoit entré. Arrien dit que, dans son retour, ce prince dirigea lui-même son vaisseau, ayant Babylone *à sa gauche*. Cela ne peut être vrai, si Alexandre entra au milieu et gouverna au nord. Mais si nous supposons qu'il entra du nord pour gouverner au midi, et sortir ensuite à l'extrémité plus basse, cette navigation le conduira très-près des marais de Lemloon, dans lesquels Niebuhr (1) présume qu'il s'égara, et

---

partie supérieure du lac. Ce canal passe par Ebn-Hubeira; et le lac lui-même prend quelquefois ce nom. C'est le Pallacopas de Niebuhr; et Niebuhr forme une conjecture très-juste à cet égard. En effet, l'Edrisi s'exprime de la manière suivante, page 204 : *A castello Ebn-Hobaira profundit sese Eufrates in universam ditionem Kufæ, residuis ejus aquis in lacus influentibus.* Aucun trait caractéristique ne convient mieux au Pallacopas que celui-là. [Extrait des papiers de Howe.] *(N. de l'A.)*

(1) *Voyez* Niebuhr, *vol. II, p. 202 ;* — Ives, *page 251.* Ives lui-même se perdit dans le marais de Lemloon. *Voyez* cet auteur, *page 255.* Le fleuve, dit-il, déborde toujours considérablement jusque dans le désert. *Ibid. page 251.* Et plus loin, *page 258,* il

où toutes les particularités relatives à sa situation trouvent naturellement leur place.

Mais l'objet immédiat de l'expédition étoit une reconnoissance du canal même. Ouvrage des rois de Babylone, du moins à ce qu'il y a lieu de croire, les souverains de Perse l'avoient tout-à-fait négligé après la conquête. On avoit creusé ce canal dans une partie de la rive, où le sol étoit mou, vaseux, et cédoit facilement. L'embarras augmentoit donc lorsqu'arrivoit la saison de fermer le canal; et le satrape de Babylone, que ce soin concernoit comme faisant partie des devoirs de sa charge, employoit trente mille hommes pendant trois mois consécutifs, avant que le cours du fleuve pût être rétabli, et l'embouchure du canal mise à l'abri de tout événement. En mesurant le terrein, on reconnut qu'à la distance de deux milles plus bas, la rive étoit plus ferme, et le sol un fond de roc. En faisant ouverture en cet endroit, et en conduisant de ce point un canal jusque dans le premier, il paroissoit facile d'arrêter désormais

---

parle de levées de terre et de digues formées pour resserrer son lit. *(N. de l'A.)*

le débordement des eaux (1), lorsque cette précaution deviendroit nécessaire, attendu que la solidité de la levée empêcheroit les ravages de l'inondation dans le premier cas, et serviroit de fondement pour les ouvrages qui devoient être exécutés après que le temps de la crue des eaux du fleuve seroit passé.

Alexandre donna sur les lieux toutes les directions nécessaires pour la confection

---

(1) La rapidité du Tigre est une circonstance remarquée par tous les voyageurs; et le nom même du fleuve en dérivoit chez les Grecs. Pietro della Valle croit l'Euphrate plus impétueux encore, ce qui prouve combien le cours de l'un et de l'autre est violent. Cosmas Indicopleustes en donne une raison bien plaisante. Cet auteur assure que le nord de sa terre, qu'il fait plate, est plus élevé que le midi, ce qui fait que le Nil coule si lentement *en montant*, tandis que le Tigre et l'Euphrate descendent avec rapidité jusqu'au midi. Tout ce que Cosmas a vu, il l'a rapporté en observateur fidèle, mais ignorant. Au reste, il n'avoit guère vu que l'Abyssinie, et ne s'étoit jamais porté au-delà des détroits de Babel-Mandeb. Consultez cet auteur, *pag. 132 et 337*. C'est quelque chose de pitoyable, que son hypothèse et son fatras théologique soient parvenus jusqu'à nous, et que sa topographie nous ait été conservée; car, malheureusement pour lui, la vérité

des travaux : il entra ensuite dans le canal, gouvernant lui-même la galère qu'il montoit, et il continua de visiter ainsi toute l'étendue du lac. Il ordonna la construction d'une ville sur la rive arabique. Cette ville, il la destinoit évidemment à être une frontière vers Babylone, dans cette partie du pays, ou une place militaire et un dépôt d'armes, dans le cas où il commenceroit son expédition contre les Arabes de ce côté. D'Anville marque cette Alexandrie à la pointe septentrionale du lac, à peu de distance de Meschid-Ali : mais, autant qu'on

---

est tout le contraire des résultats qu'il trouve. *Voyez* l'édition que le P. Montfaucon a donnée de son ouvrage, *p. 133.*

Il y a un rapport très-bizarre à observer entre le Chrétien Cosmas Indicopleustes et le Musulman l'Edrisi (si toutefois ce dernier suivoit la religion de Mahomet). *Voyez* Zocotora, *page 178*, et la Relation des Chrétiens envoyés sur les lieux par les Ptolémées.

L'Euphrate s'élève à douze pieds de hauteur perpendiculaire; la différence de sa largeur au Bir, est de 630 yards à 214. *Voyez* Pococke, *p. 164.* [Papiers de feu M. Howe.] Les eaux de ce fleuve grossissent quelquefois dans le mois de mars; mais le temps de leur crue est incertain. Elles sont toujours basses en septembre (*N. de l'A.*).

peut le conjecturer d'après le langage d'Arrien, nous devons plutôt en chercher la position à l'extrémité opposée. En effet, rien ne laisse présumer qu'Alexandre soit sorti du lac pour revenir par le même passage qu'il y étoit entré ; et cela n'est pas possible non plus, si, comme l'assure Arrien, Alexandre fit voile ayant Babylone à sa gauche. Au contraire, si nous préférons nous ranger à l'opinion de Niebuhr, et conduire ce prince jusque dans les marais de Lemloon (1), il s'étoit alors écarté de sa

(1) Si l'autorité de Diodore est de quelque poids, ce que dit cet historien s'accorde parfaitement avec l'idée de Niebuhr, qui nous présente Alexandre comme égaré à Lemloon plutôt que dans le Bahr-Nedsjef. En effet, suivant Diodore, la flotte, dans le cours de cette navigation, se perdit durant trois jours et trois nuits, ce qui pouvoit difficilement arriver dans le Bahr-Nedsjef, qui n'a pas cinquante milles d'étendue. *Voyez* Diodore, *vol. II*, *p.* 252.

Texeira donne au Bahr-Nedsjef trente-cinq ou quarante lieues de circuit, et six de largeur, ainsi que me l'apprennent les papiers de M. Howe. Si l'auteur portugais vit lui-même ce lac, c'est une preuve que le Bahr-Nedsjef a cessé d'exister entre le siècle de Texeira et celui de Niebuhr. Il paroît aussi avoir été un lac, du temps de Pietro della Valle. Dans sa route de Basra

route, et avoit Babylone à la gauche. Ces marais continuent d'être fort difficilement navigables et semés d'îles, lesquelles sont toujours dépositaires de plusieurs tombeaux (1). En hiver, au rapport de Niebuhr, il y a un nombre infini de divers canaux très-étroits, où les chaloupes même de Basra trouvent à peine de l'eau; et dans l'été, le cours du fleuve est tellement irrégulier, que les hommes occupés de hâler les vaisseaux, ont plus souvent le pied dans

---

à Alep, ce voyageur indique des marais situés sur sa gauche, à-peu-près dans cette partie du pays. Je ne suis pas bien convaincu que ce ne soit pas encore un lac, ou du moins un marais en été, quoique Niebuhr, qui visita les lieux durant l'hiver, ne l'ait pas vu. Tavernier paroît avoir trouvé le canal à sec. [Papiers de M. Howe.] *(N. de l'A.)*

(1) C'est un usage superstitieux qui remonte à la plus haute antiquité, que de bâtir des tombeaux dans des îles situées sur des fleuves, ou sur la mer, ou bien de les placer dans quelques endroits écartés du désert. Peut-être est-il peu vraisemblable qu'on trouvât aujourd'hui le *meschid* d'un iman, là où n'auroient pas existé jadis le tombeau, le temple, ou les restes sacrés de quelque héros ancien, de quelque roi ou divinité fabuleuse. Ce genre de superstition est fort utile aux naturels du pays, par la raison que les pélerins qui

l'eau que sur la rive. Toutes ces circonstances correspondent aux obstacles qu'Alexandre eut à surmonter ; et je présume, si l'on veut me permettre une semblable conjecture, que ce prince étoit alors égaré dans sa navigation, et qu'il descendit le fleuve jusqu'à ce que des pilotes du pays l'eussent ramené dans le canal ou passage qu'il devoit suivre, et reconduit ainsi vers Babylone.

La situation du Pallacopas est peut-être toujours susceptible de découverte. En effet,

---

visitent ces lieux en esprit de religion, sont attirés vers des endroits déserts, où il n'y a point de commerce propre à exciter la cupidité des marchands. Conséquemment, quoique la religion de l'Orient ait changé, l'usage dont je parle s'est conservé.

Ives fait mention de tombeaux d'imans, ou de saints personnages, déposés dans le voisinage de Lemloon, et qui sont toujours des objets de dévotion publique, ceux de Haleb, de Hosein, de l'iman Kasai.

Lemloon est situé par 31° 40′ de latitude, un peu plus qu'à moitié chemin entre Basra et Hilleh. *Voyez* Ives, *p. 256 et suiv.* C'est, dans toute son étendue, un pays bas et humide. Les bords du fleuve sont hérissés de joncs, et très-incommodes pour les voyageurs. *Ibid.* p. 257. *Voyez* aussi le Journal de Howel, *page 48.* (N. de l'A.)

aucun navigateur ou écrivain, du moins parmi ceux que j'ai consultés, n'indique les rives de l'Euphrate comme composées d'un sol pierreux, ou d'un fond de roc. Si donc un fond de cette nature venoit à se rencontrer quelque part, ce seroit toujours une circonstance assez singulière pour fixer l'attention de nos voyageurs de l'Inde, dont quelques-uns montent tous les ans de Basra à Hilleh et à Bagdad. L'étendue de pays où ils auroient à porter leurs observations, ne pourroit guère excéder vingt à trente milles, et se trouveroit nécessairement sur leur gauche, attendu qu'ils montent entre Rumahieh et Assca.

Cette importante opération est la dernière à laquelle Alexandre ait donné ses soins : la mort le surprit peu de temps après son retour à Babylone; et dès-lors, tous ses plans de gouvernement, de politique, de découverte ou de conquête, furent renversés, anéantis, par les dissensions qui s'élevèrent entre ses principaux officiers aussi-tôt qu'il eut cessé de vivre.

Les projets de conquête d'Alexandre ne sont point du ressort de mon ouvrage. Mais, marchant à la tête de ses propres

troupes, qui s'étoient recrutées sans cesse, qui possédoient des richesses suffisantes pour appeler le dernier homme de la Macédoine et de la Grèce même sous leurs drapeaux, et auxquelles s'étoient jointes les levées faites en Asie, formées et disciplinées sur le modèle des troupes macédoniennes; fort du dévouement qui attachoit à sa destinée comme à sa personne les braves qui l'avoient accompagné; précédé de la réputation qu'il avoit acquise et méritée, d'être le plus grand capitaine de son siècle; ce héros, par-tout où il eût porté ses armes, auroit été formidable pour un ennemi, et le succès eût infailliblement couronné ses entreprises.

Quant aux présages (1) qui précédèrent son départ, ou à la cause immédiate de sa

---

(1) Aucun personnage important n'a subi sa destinée, s'il faut en croire les anciens historiens, sans que des présages sinistres aient annoncé la catastrophe; et ce genre de superstition a tellement prévalu, qu'à peine est-il aujourd'hui une seule famille qui n'ait eu ses présages à l'égard de quelqu'un de ses membres chéris, ou de tout autre. Je ne ridiculise pas plus ce préjugé que je ne suis tenté de le partager; mais une

mort, je m'abstiendrai pareillement de tout examen. Un seul point semble prouvé jusqu'à l'évidence, c'est que le fait de la coupe empoisonnée est une fiction. Le bulletin de la maladie d'Alexandre, qui nous a été conservé, et qui en constate les progrès journaliers, indique manifestement le cours graduel d'une fièvre plutôt que les ravages du poison (1). La violence des passions de ce prince, la tension continuelle de son esprit, le développement constant de toutes ses facultés, et aussi l'excès des plaisirs de la table, sont autant de causes qui expliquent sa mort d'une manière naturelle, sans qu'il soit besoin de recourir à la trahison, ou bien à une conspiration.

Mais, tout en me dispensant de recher-

---

observation à faire, c'est que les preuves de cette superstition sont aussi rares dans l'Histoire sainte qu'elles sont fréquentes dans l'Histoire ancienne. *(N. de l'A.)*

(1) Plutarque, qui est, en général, assez crédule, n'ajoute pas foi à ce conte de la coupe empoisonnée. Il dit qu'on n'en entendit parler que plusieurs années après, à l'époque où Olympias voulut rendre odieuse la famille d'Antipater. *(N. de l'A.)*

Voyez à ce sujet l'Histoire ancienne de Rollin, vol. VI de l'édit. *in-12, pag. 680 et suiv.* (N. du T.)

ches à cet égard, je dois recueillir, pour la satisfaction du lecteur, quelques faits qui caractérisent un homme aussi extraordinaire. Ils démontreront que les découvertes projetées par Alexandre, entroient dans le plan qu'il avoit conçu de son vaste empire, et dont il fut occupé jusqu'au dernier soupir.

Les restes de la flotte que Néarque avoit conduite dans le haut de l'Euphrate, et les vaisseaux qu'on avoit transportés par voie de terre jusqu'à Thapsaque, étoient toujours à Babylone. La poursuite des découvertes commencées à l'Indus, formoit toujours un des grands desseins médités par Alexandre; et déjà ce prince avoit préludé, par une expédition préparatoire, à son projet d'extension de la navigation autour du continent d'Arabie jusque dans la Mer Rouge. Pour frayer le chemin à Néarque, trois vaisseaux étoient partis séparément, et à différentes époques, en descendant la partie arabique du Golfe Persique; et le rapport des chefs qui les commandoient, avoit, selon toute apparence, donné au conquérant de l'Inde des renseignemens plus certains à l'égard de cette côte si peu con-

nue, que n'en pourroient fournir aujourd'hui nos cartes modernes (1).

Le premier de ces bâtimens avoit été commandé par Archias, qui n'alla pas plus loin que Tylos, ou Bahr-ein, de nos jours le centre de la pêche des perles. Archias rapporta qu'il avoit trouvé deux îles, l'une à la distance de cent vingt stades de l'embouchure de l'Euphrate [le Khore-Abdillah], qui étoit consacrée à Diane (2), et dans laquelle les habitans conservoient avec soin une race de boucs et de bêtes à laine, qu'on

(1) *Voyez* la carte du Golfe Persique par d'Anville. Niebuhr a dressé depuis une carte du pays d'Oman, mais sur des informations recueillies seulement de bouche. A n'en pas douter, Alexandre avoit eu de ses officiers des détails beaucoup plus précis et plus sûrs que ceux qui nous ont été conservés par les historiens. Il avoit établi un bureau pour y déposer tous leurs renseignemens; et le public n'étoit pas admis indistinctement à en prendre connoissance. *(N. de l'A.)*

(2) L'erreur dans laquelle sont continuellement tombés les historiens grecs, en associant les divinités de leur pays aux superstitions des peuples de l'Asie, se remarque aussi fréquemment dans Arrien que dans Hérodote et Xénophon. Nous devons supposer qu'Archias trouva établis parmi les habitans de l'île dont il

ne destinoit jamais à être offerts comme victimes en sacrifice à la divinité. Alexandre donna à cette île le nom d'*Icare :* elle devroit être une de celles situées à la baie de Grane ; mais la position que lui assigne Arrien, ne correspond en aucune manière avec la leur. En effet, cent vingt stades d'Arrien ne font que sept milles et demi, tandis que la distance réelle est de près de trente. La position attribuée à Tylos, l'autre île qu'avoit vue Archias, ne présente pas moins de disproportion : elle se trouve établie à la distance d'un jour et d'une nuit de navigation d'un bâtiment léger, et qui fait voile par un bon vent. C'est là, il faut l'avouer, une estime assez vague : mais d'anciens géographes considèrent un jour de navigation comme égalant cinq cents stades olympiques ; et si nous doublons ce

---

est ici question, des usages religieux semblables à ceux par lesquels la Diane des Grecs étoit honorée, et qu'il adapta à la divinité le nom de cette déesse, au lieu de rechercher dans la mythologie des Arabes ou des Parsis, l'origine de ce culte. C'est ainsi que César *(liv. VI, chap. 17)* donne aux Celtes un Mercure, un Mars, connus aujourd'hui pour être Woden et Thor. (*N. de l'A.*)

nombre, nous n'aurons que mille de ces stades, ou cent vingt-cinq milles, tandis que la distance effective est de plus de deux cents. Mais que ces îles soient celles que vit Archias, malgré l'inexactitude et l'insuffisance de l'estime, c'est ce dont il semble difficile de douter; car Tylos nous est décrite comme une île fort grande, bien boisée (1), et très-productive, toutes circonstances qui ne se rapportent à d'autre île de la partie occidentale du golfe qu'à Bahr-ein.

Un second vaisseau avoit été envoyé sous le commandement d'Androsthène, qui, au rapport des historiens, réussit à tourner jusqu'à une certaine distance la côte d'Arabie. Mais Hiéron de Soli alla beaucoup plus loin que les deux premiers; car il paroît avoir doublé le cap Mussendon, ou Makæ, vu par Néarque et Onésicrite lorsque la flotte approcha du Golfe Persique. Les ordres que Hiéron avoit reçus d'Alexandre étoient de faire la circonnavigation de l'Arabie, de remonter la Mer Rouge, et de

(1) Je n'ai pu m'assurer si elle l'est encore. *(N. de l'A.)*

reconnoître la baie d'Héroopolis (1) sur la côte d'Egypte ; par quoi il faut entendre que ce navigateur devoit aller précisément

---

(1) Suez est présumée occuper à-peu-près la position de l'ancienne Arsinoé, ayant été bâtie dans des temps plus récens, par les Ptolémées, à l'extrémité occidentale du Golfe Arabique. La baie étoit appelée *Klysma* ou *Klusma ;* d'où les Orientaux nomment encore aujourd'hui cette mer, la *Mer de Kolsum*, par une transposition qui résulte de l'usage où ils sont de corrompre et de défigurer dans leur langue tous les mots étrangers. Héroopolis étoit située dans l'intérieur du pays, et la capitale d'un *nome* (ou département) d'où la mer de Suez prit le nom de *baie d'Héroopolis ;* ce qui prouve qu'aucune ville n'avoit été bâtie encore, comme Suez, à l'extrémité occidentale du golfe, que le commerce ne s'étoit encore jamais porté aussi haut dans la Mer Rouge, et qu'Alexandre envisageoit en homme de génie ce point de communication avec l'Alexandrie d'Egypte. La mer de Suez n'est pas très-sûre pour les navigateurs ; et par suite de temps, les Ptolémées fixèrent le commerce à Myos-Hormus. A partir de ce point, il y avoit une route pour les caravanes jusqu'à Ghinna sur le Nil, route par laquelle voyagea Bruce, et dont il nous a donné une description admirable, ainsi que de tout ce qui concerne Myos-Hormus, Cosseir, *Portus Albus* et Orneon. Il existe une très-belle carte de la Mer Rouge, dressée par de la Rochette. *(N. de l'A.)*

à Suez, l'extrémité de la Mer Rouge la plus voisine d'Alexandrie. Ces ordres donnés à Hiéron développent tout le plan de communication qu'Alexandre avoit mûri dans sa tête, et qu'il auroit eu la satisfaction de voir exécuter en son entier s'il eût vécu quelques mois de plus. Toutefois Hiéron ne put remplir l'objet des instructions de son maître; mais il paroît avoir descendu la côte au-dessous de Masqât, et être venu à la vue du cap Ras-el-Had (1), le Syagros des anciens. En effet, à son retour il rapporta qu'il s'étoit avancé vers un grand promontoire qu'il n'avoit pas osé doubler, et que le continent d'Arabie étoit d'une bien plus grande étendue qu'il ne l'avoit d'abord imaginé.

Tels furent les travaux préparatoires par lesquels Alexandre voulut assurer le succès de la nouvelle expédition de Néarque. Les trois vaisseaux, comme je l'ai dit, étoient partis à différentes époques dans l'intervalle qui venoit de s'écouler depuis la première arrivée de ce prince à Babylone. C'étoient des galères à trente rames seulement, et

---

(1) Le Rasselgate de nos cartes. *(N. de l'A.)*

peu propres au genre de service auquel on les employoit. Tout ce qu'on put obtenir de résultats heureux, il faut l'attribuer au courage et à l'habileté des commandans, qui, peut-être, avoient accompagné Néarque dans sa navigation (1); et s'ils ne réussirent pas complètement, nous devons en rejeter le malheur sur l'insuffisance et la foiblesse des bâtimens qui les portoient, comme aussi sur l'état de la science dans cet âge du monde.

A l'époque où la mort d'Alexandre vint renverser le projet de l'expédition, Néarque avoit reçu de ce prince l'ordre de prendre le commandement de la flotte; et s'il eût poursuivi l'objet de sa mission, il auroit, de toute nécessité, descendu l'Euphrate avant la saison où la crue des eaux est passée. Peut-être son intention étoit-elle

---

(1) Archias seul est connu pour avoir été un des officiers de Néarque. Ce dernier n'avoit pas rendu justice à ses compagnons; ou bien, s'il en avoit conservé les noms et immortalisé les services, Arrien a négligé de nous en rien transmettre. Androsthène, suivant Plutarque, étoit un officier employé sous Néarque. *(N. de l'A.)*

d'attendre à l'embouchure du Tigre, ou d'effectuer heureusement son passage à Makæ pendant la dernière partie de l'été. L'expérience que cet officier intelligent avoit acquise, lui auroit suggéré naturellement l'idée d'attendre la mousson de nord-est dans les mois de novembre et de décembre. Avec le secours et à la faveur de cette mousson, il auroit pu espérer de tourner la côte d'Arabie, comme il avoit déjà fait le voyage des bouches de l'Indus à l'Euphrate. Toutefois les circonstances ne sont pas, à beaucoup près, les mêmes : la côte d'Arabie présente de grands dangers depuis le Mussendon jusqu'au Ras-el-Had. Les vents varient, près de la côte ; et, si l'on en excepte Masqât, à peine y a-t-il un *inlet* (1) où puisse entrer un vaisseau, sans risque d'échouer, lorsque le vent est à la tempête. La mort d'Alexandre, qui survint, dispensa Néarque de tenter l'entreprise. Mais il est impossible d'offrir au lecteur une

---

(1) *Voyez* la note sur ce mot, *page 172*. Elle m'a été communiquée par le respectable et savant Fleurieu, dont les vertus honorent la République, autant que ses travaux la servent et l'éclairent. *(N. du T.)*

preuve plus évidente des projets qui occupèrent l'esprit d'Alexandre dans ses derniers momens, que celle qui résulte des détails du bulletin journalier de sa maladie : l'extrait nous en a été conservé tant par Plutarque que par Arrien. Ces deux historiens ne diffèrent pas essentiellement entr'eux, si ce n'est qu'Arrien parle plus souvent de la flotte (1), au sort de laquelle il a donné peut-être une attention plus particulière, comme ayant plus de rapport avec la nature de son ouvrage. Je transcris ci-après le bulletin même, sauf quelques légers changemens que je m'y suis permis, dans la vue de concilier entr'elles les relations des deux auteurs.

Il paroît, d'après Plutarque (2), qu'Alexandre avoit donné une fête magnifique à Néarque et à ses officiers, la surveille du jour où il ressentit les premières atteintes

---

(1) L'armée de terre devoit partir le quatrième jour ; la flotte, le cinquième. *(N. de l'A.)*

(2) Plutarch. *in Alexandro, pag. 706.* Arrian. *lib. VII, pag. 308.* La fête dont il va être parlé, ne précéda peut-être le 18 que d'un jour. *(N. de l'A.)*

de la maladie dont le bulletin commence à compter du 18 du mois macédonien *dæsius*, en l'an 324 avant J. C. Les circonstances qui suivent, offrent la preuve évidente qu'Alexandre étoit sur le point d'entreprendre son expédition contre l'Arabie, et que Néarque, avec la flotte, devoit l'accompagner dans cette expédition, et descendre la côte d'Arabie, le long du Golfe Persique, pour ne le quitter tout au plus qu'à l'endroit où lui-même commenceroit la circonnavigation projetée. Si donc on peut supposer que l'armée eût encore été victorieuse dans l'expédition dont il s'agit, rien n'empêche de croire qu'il y avoit un plan formé de faire concourir ensemble les opérations par mer et par terre, tout autour de la côte, jusque dans le Golfe Arabique. Quelque impraticable que semble, au premier coup-d'œil, un plan de cette nature, il est le même absolument que celui qu'Alexandre avoit imaginé sur la côte de Mekran, et dont l'exécution n'avoit été arrêtée que par les mêmes malheurs qui se renouvelèrent en cette occasion.

Vers le soir de la fête, Alexandre retournoit au palais lorsqu'il fut rencontré

par Médius (1), qui avoit traité une partie des officiers, et qui demanda en ce moment au roi, comme une faveur, qu'il voulût bien honorer le banquet de sa présence. Cette nuit et tout le jour suivant furent passés dans la débauche ; et alors il n'est pas extraordinaire que quelques symptômes de fièvre, suite naturelle de cet excès, se soient manifestés chez Alexandre.

Ici commence le journal ; il contient les détails qu'on va lire :

Dæsius, le 18. Le roi se baigna ; et sentant que la fièvre augmentoit, il voulut dormir dans son bain (2).

Ce même jour, des ordres furent donnés pour que les troupes de terre se tinssent

---

(1) Cette circonstance particulière est racontée par Plutarque. Arrien ne diffère d'avec lui qu'en deux points : d'abord, il ne parle pas d'excès aussi violens ; ensuite, d'après son récit, il y eut deux repas, au lieu d'un seul prolongé aussi avant dans la journée du lendemain. (*N. de l'A.*)

(2) Voici ce que nous dit Arrien au sujet de ce sommeil du roi dans le bain : « Alexandre fut porté sur son lit au bord du fleuve, et de là conduit à une maison de plaisance, située sur l'autre rive ». (*N. de l'A.*)

prêtes à marcher le 22, et pour que la flotte se préparât à mettre à la voile le 23.

Le 19. Le roi se baigna: du bain il se rendit à sa chambre; il passa la journée à jouer aux dés avec Médius (1), se baigna une seconde fois le soir, assista aux sacrifices dans une litière (2), prit de la nourriture dans la soirée (3). La fièvre augmenta, et la nuit fut très-agitée.

Les officiers reçurent des ordres de venir le trouver le lendemain matin.

Le 20. Le roi prit un bain, se rendit aux sacrifices comme la veille, s'entretint dans le bain, avec Néarque, de son voyage dans l'Inde, et lui donna de nouveau l'ordre de se tenir prêt pour le 23.

Le 21. Le roi se baigna; il assista aux sacrifices le matin, n'éprouva aucune dimi-

---

(1) Arrien dit, *à causer*. (N. de l'A.)

(2) Ἐπὶ κλίνης, porte le texte grec; sur un lit ou une litière : c'étoit plutôt une espèce de palanquin qu'un fauteuil ou siége ordinaire. *(N. de l'A.)*

(3) Suivant le traducteur de Plutarque, il mangea de bon appétit : mais le texte ne donne rien à penser à cet égard; et Arrien dit positivement, qu'il mangea peu : *ὀλίγον δειπνῆσαι*. (N. de l'A.)

nution de son mal, parla d'affaires avec ses officiers, donna des ordres relativement à la flotte, et prit un second bain dans la soirée. La fièvre continua d'augmenter.

Le 22. Le roi se retira dans un appartement voisin de la pièce où il se baignoit ; il assista aux sacrifices. La fièvre s'éleva beaucoup, et lui causa une oppression pénible : il n'en fit pas moins donner l'ordre aux officiers de se rendre auprès de lui, et leur renouvela celui qui concernoit le prochain départ de la flotte.

Le 23. Le roi fut porté jusqu'au lieu des sacrifices, mais non sans éprouver un malaise considérable ; il donna de nouveaux ordres aux officiers de la flotte, et parla des mesures à prendre pour porter l'armée au complet.

Le 24. Le roi ressentit une forte oppression : la fièvre s'accrut encore considérablement.

Le 25 (1). Le roi tomba dans un plus

(1) Dans Plutarque, il y a ici un intervalle du 21 au 24 ; depuis *τῇ δεκάτῃ φθίνοντος* jusqu'au *ἑϐδόμῃ*. (N. de l'A.)

grand accablement : cependant il fit intimer l'ordre aux généraux de se rendre dans le palais, et aux officiers de marque de se tenir à la porte (1). Vers le soir, il continua de se trouver plus mal, et fut reconduit, sur le fleuve, de la maison de plaisance au palais. Lorsqu'il y fut arrivé, il prit un peu de repos ; mais à son réveil, lorsque les généraux furent admis auprès de lui, quoiqu'il conservât tous ses sens, et qu'il les reconnût bien, il lui fut impossible de leur parler.

Le 26. La fièvre fit des progrès rapides toute la nuit, et continua, sans diminuer, durant la journée entière.

Le 27. Ce jour, les soldats demandèrent à grands cris à être admis, souhaitant de voir leur maître encore une fois, s'il vivoit encore, et soupçonnant qu'il avoit cessé d'exister, ou qu'on leur cachoit sa mort. En conséquence, on leur permit de traverser l'appartement, un à un et sans armes. Le roi souleva sa tête avec peine, leur tendit la

---

(1) Χιλιάρχας καὶ πεντακοσιάρχας, c'est-à-dire, aux officiers commandant mille ou cinq cents hommes [les chiliarques et les pentacosiarques]. *(N. de l'A.)*

main, mais sans pouvoir proférer une parole.

Le 28. Dans la soirée de ce jour, le roi expira.

Le bulletin qu'on vient de lire, fait voir, sans qu'il soit besoin de commentaire, et beaucoup mieux qu'on ne pourroit le démontrer de toute autre manière, quelle attention Alexandre donnoit aux projets que je lui ai attribués dans cet ouvrage. On y trouve la preuve que ce prince honora Néarque d'une réception magnifique le jour même qui précéda sa maladie, et que l'expédition de cet officier fut un des principaux objets qui occupèrent son esprit presque jusqu'à l'instant où il cessa de parler.

La date de sa mort est le seul point qui reste maintenant à fixer; et comme nous n'obtenons pas des chronologistes une satisfaction parfaite à cet égard, je crois plus à propos d'indiquer les doutes et les contradictions qui existent parmi les historiens et les savans, que de décider la question, de mon autorité privée.

L'année de la naissance d'Alexandre est fixée dans la première de la cent sixième olympiade, qui répond à l'an 356 avant J. C.,

sous l'archontat d'Elpines (1) : son avénement au trône est placé dans la première année de la cent onzième olympiade, 336e avant J. C., sous l'archontat de Pythodore. Dodwell indique le 26 juillet comme le jour de sa naissance ; Scaliger, le 7 août : selon Ussérius, le 24 septembre est le jour de son avénement au trône (2); de sorte que ce prince avoit un peu plus de vingt ans lorsqu'il commença à régner : et s'il prit en effet les rênes de l'empire dans l'an 336 avant J. C., la treizième année de son règne et la trente-troisième de son âge coïncident avec l'an 324 avant J. C.

Qu'il mourut en cette année, c'est un point sur lequel Diodore et Arrien s'accordent tous deux ; mais le premier ajoute sept mois, le second huit, aux douze années de son règne : et quoique ces mois n'entament point l'année athénienne ou olympique, qui ne commençoit que vers le milieu de l'été suivant, ils dérangent évidemment le cal-

---

(1) *Voyez* dans le premier livre de cet ouvrage, le chapitre des Dates. *(N. de l'A.)*

(2) Suivant Blair, il succéda à la couronne dans le mois d'août. *(N. de l'A.)*

cul de Scaliger et du P. Pétau, si leur année commence en janvier. Voilà sans doute, à ce qu'il me paroît naturel de conclure, la raison pour laquelle Ussérius et Blair (1) reculent la date de la mort d'Alexandre jusqu'en l'année 323 avant J. C. A la vérité, la chronologie de Diodore est si incertaine, qu'après avoir fixé le voyage de Néarque en l'an 327 avant J. C., et fait arriver Alexandre à Suse dans l'année 326, aussi avant J. C., il est obligé de supposer une année (2), de donner le nom d'un faux archonte, de répéter deux fois ceux des mêmes consuls. Son savant commentateur (3) rejette ce reproche sur les copistes; mais, dans le fait, il n'est mérité que par l'historien même, qui avoit une année à trouver pour compléter son calcul, et ne savoit où la chercher. C'est au moyen de cette interpolation, qu'il réussit à faire accorder la date de la mort d'Alexandre avec la rela-

---

(1) Et de même Falkoner dans sa Chronologie, 1796, *p. 168 et 169.* (N. de l'A.)

(2) La quatrième de la CXIII^e olympiade. *(N. de l'A.)*

(3) *Voyez* le Diodore de Wesseling, *vol. II, p. 248*, note 9, dans son *Audaciæ Specimen, &c.* (N. de l'A.)

tion d'Arrien, ou plutôt avec celle des auteurs qu'Arrien a suivis (1); de manière que l'un et l'autre historiens placent également la date de l'événement dans la première année de la cent quatorzième olympiade, ou dans la trois cent vingt-quatrième année avant J. C., sous l'archontat d'Hégésias.

C'est ici que l'addition de sept mois par l'un, et de huit par l'autre, élève une difficulté qu'il n'est pas facile d'expliquer.

Le P. Pétau a composé exprès une dissertation pour parvenir à la résoudre, et voici comment il raisonne (2). Il suppose que du temps de Philippe et d'Alexandre, le mois macédonien dæsius répondoit à l'hécatombæon des Athéniens, quoiqu'on l'ait fait correspondre depuis avec leur mois thargélion. Malheureusement pour cette supposition du P. Pétau, le mois hécatombæon n'est pas plus propre à lever nos doutes que le mois thargélion; car il commence en juillet; et si c'est juillet de l'an 324

---

(1) Ussérius est d'accord sur ce point avec le P. Pétau. *(N. de l'A.)*

(2) Vid. *Dissertationes, in fine,* tome II. *(N. de l'A.)*

avant J. C., même les douze années du règne d'Alexandre ne sont pas révolues. Le P. Pétau dit bien que cette douzième année étoit finie, et que le prince venoit de consulter les auspices pour le commencement de la treizième : mais cela ne pourroit se trouver vrai, si l'avénement d'Alexandre au trône avoit eu lieu le 24 septembre, comme l'assure Ussérius.

Ce dernier est d'accord avec le P. Pétau, pour supposer que le mois macédonien dæsius répondoit originairement à l'hécatombæon des Athéniens, et que depuis on le fit correspondre au mois thargélion : mais, dans ses éphémérides (1), il met le 1er du mois dæsius au 25 de notre mois d'avril. Conséquemment, le 28 de dæsius coïncide avec le 22 de mai; et comme, selon lui, la date de l'avénement d'Alexandre au trône est le 24 septembre, il s'ensuit, de toute nécessité, que le 24 septembre de l'an 324 avant J. C., les douze années du règne de ce prince étoient révolues, et que les huit mois restans doivent finir avec les derniers jours de mai de l'année suivante (323e

(1) *De anno sol. Maced.* pag. 5 et 6. *(N. de l'A.)*

avant J. C.). C'est donc là un calcul qu'il seroit facile d'admettre, si Scaliger et le P. Pétau n'avoient pas fixé l'époque de la mort d'Alexandre en l'an 324 avant J. C.; mais peut-être celle de l'archontat d'Hégésias nous mettra-t-elle en état de concilier ensemble les trois chronologistes : car l'année athénienne, première de la cent quatorzième olympiade, commence, d'après le calcul de Dodwell, le 23 juillet; et par conséquent, Hégésias continua d'être archonte jusqu'à ce jour. Ce fait rapproche tellement tous les calculs, qu'il ne reste plus qu'une seule objection : elle consiste en ce que je ne puis découvrir dans aucun des historiens, la preuve qu'il se soit écoulé deux hivers après le retour d'Alexandre à Suse. J'en trouve bien un, celui pendant lequel il soumit les Kosséens (1) : mais l'année et les cinq mois

(1) Les Kosséens étoient une nation belliqueuse des montagnes de Médie, contre laquelle les rois de Perse avoient tourné sans succès tout l'effort de leurs armes. Alexandre les défit en quarante jours, passa ensuite le Tigre, et prit la route de Babylone. *Voyez* l'Histoire ancienne de Rollin, *tome VI* de l'édition *in-12, p. 659.* (N. du T.)

d'après, qu'il dut passer à Babylone et dans les environs, ne sont point remplis par les événemens que rapportent les historiens, ni d'une manière qui s'accorde avec l'activité toujours inquiète d'Alexandre.

Si ce prince, après la réduction des Kosséens, fit son entrée à Babylone au printemps de l'an 324 avant J. C., nous n'avons, pour employer le reste de cette année, que la visite du canal de Pallacopas, laquelle doit avoir eu lieu pendant la crue des eaux de l'Euphrate (1), c'est-à-dire, durant l'intervalle qui sépare les mois de mai et de juillet; car il ne put entrer dans le canal avant que la digue fût coupée : ou bien, si nous fixons le voyage d'Alexandre au canal de Pallacopas vers la saison propre au rétablissement de la digue, nous ne pouvons le reculer plus loin qu'en août; car, au mois de septembre, le fleuve est de nouveau resserré dans son lit ordinaire. L'événement de la mort du conquérant des Indes nous est rapporté comme tellement voisin de ce voyage, que, s'il s'écoula un espace de huit

(1) Il est rare que l'inondation arrive aussi-tôt que le mois de mai. *Voyez* Ives, *p. 251*. (N. de l'A.)

ou neuf mois jusqu'à la catastrophe, rien ne le donne à penser. L'ouverture d'une campagne s'accorderoit mieux avec le printemps suivant, qu'Ussérius en détermine comme l'époque; et la preuve qu'Alexandre alloit partir pour son expédition projetée contre l'Arabie, résulte des ordres que reçurent, pendant sa maladie même, les officiers de ses troupes de terre et de mer. Si donc cette dernière considération paroît raisonnable, nous pouvons fixer définitivement la mort de ce prince toujours dans la première année de la cent quatorzième olympiade, et sous l'archontat d'Hégésias, quoiqu'il semble, d'après la différence de commencement de notre année, que ce doive être le 22 mai de l'an 323 avant l'ère chrétienne. Si la question, après toutes ces recherches, reste encore enveloppée de quelques ténèbres, j'espère que la difficulté de débrouiller les obscurités du calendrier grec, et d'établir une correspondance exacte entre les mois de ce calendrier et ceux de notre ère, sera mon excuse. J'ose dire même qu'on pourroit pardonner un aveu d'ignorance à cet égard, puisqu'il vient d'être démontré tout récemment, par le marbre de

Choiseul (1), qu'après tant de travaux et de discussions savantes du P. Pétau et de Corsini, l'arrangement des mois athéniens par Scaliger, est, en définitif, celui qui doit être adopté.

---

(1) *Voyez* la Dissertation sur une ancienne inscription grecque relative aux finances des Athéniens, par Barthelemy, *page 88 et suiv.* (N. du T.)

FIN DE LA SUITE AU VOYAGE DE NÉARQUE.

DISSERTATION

SUR LA SITUATION D'OPIS.

ARRIEN n'a rapporté aucune circonstance qui nous facilite les moyens d'établir avec quelque précision la position d'Opis. Il faut donc (si toutefois nous supposons que cette ville soit la même que l'Opis visitée par les Dix-mille dans leur fameuse retraite) recourir à Xénophon (1), qui fournit un grand nombre de données pour résoudre la question. Dans le fait, on ne peut guère douter que ce ne soit la même ville; car il ne s'étoit point opéré, en Perse, de révolutions qui eussent pu, soit altérer son nom, soit changer sa situation, dans l'intervalle de soixante-seize ans (2), que nous remar-

---

(1) Edit. Leuncl. *pag. 277 et suiv.* (N. de l'A.)

(2) Selon la Chronologie de Blair, l'expédition de Cyrus répond à l'année 401 avant J. C.; et la douzième du règne d'Alexandre, à l'an 325, aussi avant J. C. *(N. de l'A.)*

quons entre l'expédition de Cyrus et celle des Macédoniens. D'après le récit de Xénophon, il paroîtroit que la fondation de cette ville remonte à l'époque de la décadence des anciennes cités assyriennes, bâties sur le Tigre, dont il trouva plusieurs absolument désertes (1); et qu'elle déchut à son tour (2), à mesure que Séleucie et Apamée, construites l'une et l'autre par les Séleucides, commencèrent à s'élever. Ce n'étoit qu'un village, du temps de Strabon; et dans le siècle de Ptolémée, à l'époque où Ctésiphon acquéroit insensiblement l'importance et la splendeur d'une capitale, Opis avoit tellement perdu de son ancien lustre, qu'elle n'a pas même obtenu une place dans le catalogue de ce géographe.

Les moyens de découvrir la situation d'Opis par le cours du Tigre et d'après la direction de la rive orientale de ce fleuve, se présentent d'eux-mêmes. En effet, Xénophon place cette ville sur le *Physcus*, ri-

---

(1) *Voyez* l'Expédition de Cyrus, traduction de la Luzerne, *liv. II, p. 325.* (N. du T.)

(2) Ὦπις κώμη ἐμπορεῖον τῶν ἐν κύκλῳ τόπων. *Voyez* Strabon, *liv. XVI, page 739.* (N. de l'A.)

vière qui se jette dans le Tigre à une distance de vingt parasanges, ou soixante milles romains, de l'endroit où les Dix-mille traversèrent ce fleuve (1). Donc, l'indication du point où s'effectua le passage, feroit connoître la position du Physcus ; ou bien, si nous parvenions à trouver le Physcus, nous découvririons, sans beaucoup de peine, et le passage, et l'endroit où fut établi le pont de bateaux. Cette dernière recherche ne semble pas offrir de grandes difficultés ; car, entre Bagdad et Mosul, il y a trois rivières, et pas plus, qui se déchargent dans le Tigre, du côté oriental de ce fleuve. Ce sont :

DE BAGDAD.

	Xénophon.	*D'Anville.*	*Tavernier.*	*Ptolémée.*	*Pline.*
1.	Le Physcus.	L'Odorneh...	L'Odoine.	Le Gorgus.	Tornodotus.
2.	Le Zabatus.	L'Altoun-Sou.	Le petit Zab.	Le Caprus.	
3.	Le Zathès..	Le Lycus....	Le grand Zab.	Le Leucus.	

Tavernier fait mention de ces trois rivières, lors de son passage de Mosul à Bagdad,

(1) Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, *liv. II, p.325.* (N. du T.)

passage qu'il effectua dans un kelek (1). Le joaillier voyageur (comme l'a nommé Gibbon) qui parcourut le monde en observateur attentif, marque l'embouchure de l'Odoine au même point où nous devrions trouver le Physcus. En mesurant soixante milles romains sur la carte de d'Anville, nous arrivons à Bagdad. Par conséquent, il est clair que d'Anville a voulu fixer le passage et le pont de bateaux au lieu de la situation de cette ville, où elle continue d'exister encore aujourd'hui. Si toutefois le géographe français s'étoit trompé, ce qui me

---

(1) Bâtiment soutenu sur l'eau par des peaux qu'on souffle à cet effet, et dont on se sert aujourd'hui dans ces rivières, comme du temps de Xénophon. *Voyez* Tavernier, *tome I, liv. II, p. 226 et suiv.* (N. de l'A.)

« Les soldats, dit Xénophon, passoient le fleuve [l'Euphrate] sur des radeaux. Ils remplissoient de foin et de matières légères, les peaux qui leur servoient de couvertures. Ils les joignoient ensuite, et les cousoient de façon que l'eau ne pût mouiller le foin. C'est sur cette espèce de radeaux qu'ils passoient le fleuve et transportoient leurs vivres ». Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, *liv. I, vol. I, p. 214.*

Mais voyez la note, *page 447* du même volume ; elle renferme, sur ce point, des détails qui ne laissent rien à desirer au lecteur. *(N. du T.)*

paroît difficile à supposer, nous aurions des moyens de rectifier son erreur. La plupart de nos voyageurs anglais qui vont dans l'Inde et en reviennent, préfèrent la route par Hilleh, Bagdad et Mosul, au passage à travers le grand désert, entre Basra et Alep. Celui d'entr'eux qui descendroit le Tigre, de Mosul à Bagdad (1), dans un kelek, pourroit déterminer, par observation, l'embouchure du troisième fleuve sur sa gauche. Ce fleuve doit être l'Odoine, ou Physcus ; et la distance entre lui et Bagdad est facile à préciser, d'autant que la latitude (2) de cette capitale se trouve déjà assez bien établie.

---

(1) Pour remplir cet objet, il faut effectuer le trajet par eau, attendu que la route entre Bagdad et Mosul abandonne le Tigre. Ives, lorsqu'il fut à trois journées de marche de Bagdad, rencontra une rivière appelée Chi-ba-Harpsie, qui, au rapport de ce voyageur, se jette dans le Tigre. A ne considérer que la distance, ce pourroit bien être l'Odoine ; mais Niebuhr la fait arriver jusque dans le Diala. Il est assez étrange qu'un voyageur n'ait pas remarqué si cette rivière avoit son cours dans une direction d'est ou d'ouest. La route conduit par Yanka, Karatope, &c. Le journal du docteur Howel s'accorde avec la relation d'Ives. *(N. de l'A.)*

(2) Niebuhr, *p. 239*, la détermine à 33° 20′. D'Anville ne diffère que de quelques secondes. *(N. de l'A.)*

D'après ces observations, il ne reste plus de difficultés à l'égard de la rive orientale du Tigre; et si l'on réussit à prouver que la marche des Dix-mille sur le côté occidental conduit à Bagdad, toutes nos autorités se trouvent conciliées. Pour arriver à une explication satisfaisante, il faut commencer par observer que la muraille de Sémiramis, de d'Anville, et la muraille de Médie, de Xénophon, ne peuvent pas être la même. Il me paroît évident, j'ose dire, que la muraille de Sémiramis se terminoit à Opis : car Strabon (1) parle deux fois de cette muraille, et d'Opis en même temps; mais la marche des Dix-mille ne peut être supposée avoir commencé d'aucun point de la muraille dont il s'agit, pour conduire à Sittaké et au pont. Cette marche, après qu'ils eurent passé la muraille, ne fut plus que de vingt-six milles (2) jusqu'au Tigre : or, si Opis est à soixante milles au-dessus de Bagdad, sur le côté oriental, la muraille de Sémiramis n'en peut pas être moins éloignée du côté occidental; et par conséquent,

---

(1) *Liv. II, p. 80; XI, 592.* (N. de l'A.)

(2) Huit parasanges, 15 stades. *(N. de l'A.)*

nous ne devons point la considérer comme étant le rempart que Xénophon appelle la muraille de Médie. Néanmoins, cette muraille de Médie existoit autrefois, et elle existe encore aujourd'hui, quoiqu'en ruines (1) ; tous les voyageurs (2) qui viennent

(1) Ives alla visiter la tour de Nemrod. Cette tour gît ouest quart nord-ouest, environ à neuf milles de Bagdad. « Nous passâmes le Tigre sur le pont de bateaux, dit le voyageur, et cheminâmes au travers du vieux Bagdad, d'où, en montant jusqu'à la tour, on voit encore des ruines d'anciens bâtimens, les uns tout-à-fait au-dessus du sol, les autres un peu au-dessous, lesquels ne peuvent être que les restes de l'ancienne Séleucie. « Voilà ce qui se rapporte évidemment aux ruines de la muraille de Médie, sur-tout en raison de la direction dans laquelle je l'ai placée, celle d'ouest quart nord-ouest : mais Ives se trompe, lorsqu'il parle de Séleucie ; il étoit beaucoup plus près de cette ville lorsqu'il étoit à Tahkti-Khesra, qui est au sud-est de Bagdad, et non au nord-ouest. Le vieux Bagdad, ou bien les ruines que vit notre voyageur, pourroient bien être celles de Sittaké. Mais Xénophon ne s'est pas expliqué clairement sur Sittaké. Le district nommé Sittakené est à l'est du Tigre. *Voyez* Ives, *p. 297;* — Tavernier, *tom. I, p. 238.* (N. de l'A.)

(2) Quelques-uns des bâtimens publics à Bagdad, ont été construits avec de vieilles briques d'Assyrie,

de Hilleh à Bagdad, la voient (1) en arrivant près de cette dernière ville, et ils en mesurent de l'œil l'étendue, qui est de plusieurs milles à leur gauche. Le point où elle touchoit à l'Euphrate, n'est pas facile à reconnoître. Ce n'étoit assurément pas à Babylone, dans la direction que lui assigne de l'Isle (2), mais bien, selon mes conjectures,

---

provenant de cette muraille, ou des ruines de Sittaké. *(N. de l'A.)*

(1) Notamment Texeira, ainsi que je l'apprends par les papiers de M. Howe. *(N. de l'A.)*

(2) Ce géographe donne bien, sur sa carte, les ruines de la muraille telles qu'elles s'offrent réellement à l'œil du voyageur ; mais il la fait se terminer à l'ouest à Babylone. Pour moi, je ne puis la conduire aussi loin, ni supposer qu'elle ait traversé la Mésopotamie dans sa partie la plus étroite. [Carte de Guillaume de l'Isle, publiée par Joseph-Nicolas de l'Isle, 1766, et qu'a bien voulu me communiquer M. Jacob Bryant.] *(N. de l'A.)*

Cette muraille, au rapport de Xénophon, étoit construite de briques cuites au feu, et liées par un ciment d'asphalte. Elle avoit vingt pieds de largeur et cent de hauteur : on lui donnoit en longueur vingt parasanges. *Babylone n'en étoit pas éloignée.* Cette dernière assertion, que je copie dans la traduction de l'historien

à l'endroit même où l'Euphrate approche le plus du Tigre, où l'espace intermédiaire est égal à vingt-six milles, autant qu'il peut l'être, et s'accorde exactement avec la marche des Dix-mille. Je présume qu'ils traversèrent la muraille de Médie tout près de l'Euphrate, et qu'ils parcoururent un intervalle de vingt-six milles (1), dans la direction de cette muraille, jusqu'au point où elle avoit pour terme le Tigre, comme elle l'a encore aujourd'hui ; et peut-être jusqu'à l'endroit même où est le pont moderne de Bagdad, qui est encore un pont de bateaux, comme il l'a été dans tous les âges.

Portons maintenant nos regards sur la plaine de Cunaxa, où Cyrus perdit la vie. D'Anville place Cunaxa dans une courbure de l'Euphrate, qui est remarquable par la

---

grec, par la Luzerne, sembleroit venir à l'appui du sentiment de Guillaume de l'Isle, et le défendre contre la critique de notre auteur; mais, je l'ai déjà déclaré, *non nostrum inter vos, &c.* (N. du T.)

(1) Strabon compte deux cents stades, ou vingt-cinq milles, au mur de Sémiramis. Confondoit-il les deux murailles, ou bien la position? Dans ce dernier cas, observons qu'il n'y avoit qu'une muraille au lieu de deux. *V.* Strab. *liv. II, p. 80.* (N. de l'A.)

ville actuelle de Hit ou Het. Il y a tout lieu de conjecturer que cette position est parfaitement exacte; et la raison pour le croire, est que les Dix-mille, lors de leur première (1) marche après la bataille, s'avancèrent ayant le visage tourné vers le nord; car Xénophon dit expressément que le soleil se leva à leur droite (2), et cette direction leur étoit en effet nécessaire pour sortir de la courbure du fleuve dans laquelle ils étoient comme enfermés. Au coucher du soleil (3), ils arrivèrent à des villages qui devoient occuper la position du Makepracté de d'Anville et de son mur de Sémiramis, au point où ce mur touche à l'Euphrate;

(1) Il y eut bien un premier mouvement de l'armée avant celui-ci; mais c'étoit seulement pour se rendre vers Ariée, et, selon toute probabilité, sur le champ de bataille. La seule erreur qu'il est possible de trouver dans d'Anville, est qu'il n'a pas employé les trois cents milles que Xénophon compte de Cunaxa à Babylone; mais il est à remarquer que Xénophon lui-même n'a pas fait cette marche dans toute son étendue. *(N. de l'A.)*

(2) Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, *vol. I, liv. I, p. 297 et 298.* (N. du T.)

(3) *Ibid.* (N. du T.)

mais Xénophon ne dit rien de cette muraille. Le lendemain, l'armée se dirigea vers d'autres villages, où elle trouva d'abondantes ressources pour sa subsistance. L'historien grec n'assigne de distance à la marche d'aucun de ces deux jours ; mais il est bien évident que, le second jour, la direction de sa marche dut être différente de celle du premier; car on n'osa point quitter l'Euphrate, de peur de manquer d'eau : et ce qui prouve que l'armée eut le fleuve à sa droite, et suivit le détour qu'il formoit vers le sud-est, c'est le peu de distance où elle se trouva de Babylone, dont Xénophon assure qu'elle n'étoit pas éloignée, lorsque, peu de jours après, elle passa la muraille de Médie.

Arrivée à ces villages, l'armée fit une halte de vingt jours, pendant lesquels on s'occupa de conclure un traité avec Tissapherne. L'intervalle écoulé, on se remit en marche ; et, au bout de trois jours, on parvint à la muraille de Médie. Xénophon n'assigne de distances à aucune de ces cinq journées de marche après la bataille : mais si nous supposons que les Dix-mille firent cinq parasanges par chaque journée ; nous aurons en résultat soixante-quinze milles

romains, espace de chemin qui les conduit au point où l'Euphrate approche le plus près du Tigre, et qui détermine la situation de la muraille de Médie, si nous la plaçons ici, à soixante-dix milles plus près de Babylone que le mur de Sémiramis, c'est-à-dire, à soixante milles seulement de cette capitale, au lieu de cent trente. Ceci posé, l'armée dut traverser la muraille dans le voisinage, ou même tout près de l'Euphrate; et comme nous trouvons alors deux journées de marche, chacune de quatre parasanges, pour gagner Sittaké (1), et deux milles de Sittaké jusqu'au Tigre, nous avons en résultat vingt-six milles de marche, en suivant la direction de la muraille jusqu'à Bagdad; et cela sur un point où d'Anville fait l'espace qui sépare les deux fleuves, moindre de trente milles, et où Niebuhr ne l'établit que de dix-huit à vingt (2).

Au moyen de ce procédé, les mouvemens de l'armée à l'ouest du Tigre la con-

---

(1) Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, *vol. I, liv. II, pag. 320 et 321*. (N. du T.)

(2) Ce voyageur compte un peu plus de six lieues. *Vol. II, page 236*, édit. d'Amsterd. (N. de l'A.)

duisent à Bagdad, les distances depuis Opis ayant pour terme la même ville, prises à l'est. Le pont de bateaux devoit être aussi nécessaire dans ce siècle pour arriver à Sittaké, qu'il l'est de nos jours pour se rendre à Bagdad; et le nombre trente-sept, qui est celui des bateaux dont parle Xénophon (1), offre un *medium* entre le plus haut et le plus bas calcul de ceux employés à présent, selon la saison de l'année. De ces raisonnemens, on doit conclure sans peine que le passage des Dix-mille eut lieu à Bagdad; ou bien que, si ce ne fut pas précisément à Bagdad, la différence, quant à l'espace, est très-peu de chose. La muraille prouve que ce ne put pas être plus haut; d'autres circonstances démontrent qu'il eût été impossible d'effectuer ce passage dans une partie du fleuve plus basse que l'embouchure de la Diala, qui le renferme, de toute nécessité, dans des limites de dix ou douze milles, au-delà desquelles on ne sauroit le supposer. L'embouchure de la Diala est du côté oriental du Tigre, entre Bagdad et Ctési-

(1) Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, *vol. I, liv. II, page 325.* (N. du T.)

phon ; et la position de Ctésiphon (1) se trouve déterminée par deux ruines existantes à un quart de mille de distance l'une de l'autre, et nommées *Tahkti-Khesra* (2)

---

(1) Ctésiphon, le Tisbon des Orientaux, étoit bâtie sur le côté oriental du Tigre, vis-à-vis de Séleucie, qui étoit dans la Mésopotamie. Elle fut fondée sous la dynastie des Arsacides, dans le cours du deuxième siècle. *Voyez* Gibbon, *vol. I, page 211*. Les restes de ces deux villes sont encore appelés aujourd'hui, *Al-Mod-ain* [la double ville], de *Medhi*, *Midhi*, ou *Modhi*, une forteresse, et *ain* ou *ein*. C'est ainsi que Bahr-ein signifie la *double mer*. (N. de l'A.)

(2) L'Aivan-Khesra de Pietro della Valle, construit en briques cuites, et ayant quatorze cents pas de long. L'aile du milieu a soixante-deux pas de long et trente-trois de large. Ives, *page 289*, donne un dessin de ce bâtiment, dans lequel sa forme paroît être d'architecture romaine : mais il est difficile d'admettre que les Romains en soient les auteurs. D'un autre côté, ce n'est assurément pas l'ouvrage des Orientaux. A mon avis, on pourroit conjecturer que ce fut un palais ou temple bâti par les Séleucides, qui préférèrent peut-être à leur capitale Séleucie, une position sur l'autre côté du fleuve. Ives écrit que la façade orientale est de trois cents pieds; la largeur de l'arcade, de quatre-vingt-cinq; sa hauteur, de cent six; et la longueur de la partie voûtée, de cent cinquante. *(N. de l'A.)*

[*le Trône de Khosroës*] et *Soleiman-Pac* ou *le Tombeau de Soliman le pur.* Pietro della Valle (1) et Ives visitèrent ces ruines. Ives dit, en termes formels, qu'il passa la Diala en allant et en revenant (2). A la vérité, cette rivière est plus près de Ctésiphon; mais Ctésiphon est à un peu plus de seize milles (3) de Bagdad, et conséquemment l'embouchure de la Diala doit en être

---

(1) *Tome II, page 258.* La Diala parut à Pietro della Valle aussi grande que le Tibre. Ce voyageur s'arrêta pour reposer, dans un village situé un peu plus bas; et le lendemain il continua sa route jusqu'à Soleiman-Pac; ce qui prouve qu'il y a une distance assez considérable entre la Diala et Ctésiphon. *(N. de l'A.)*

(2) Ives ne s'exprime pas d'une manière tout-à-fait correcte. Il dit qu'il passa *à* Yealla, au lieu de dire qu'il passa *la* Yealla; car c'est ainsi que le nom de la *Diala* sonnoit à son oreille, conformément à la variation de *Dsji* [Dsjialla], que j'ai fait remarquer déjà si souvent, comme le *Diamuna* de Ptolémée pour *Jumna* ou *Jomanes.* (N. de l'A.)

(3) D'Anville en compte près de vingt. Mais Ives sortit de Tahkti-Khesra vers minuit, s'arrêta une demi-heure au passage de la Diala, et arriva à Bagdad entre six et sept heures du matin. Supposons qu'il ait voyagé cinq heures, à peine aurons-nous, au bout du compte,

à une moindre distance. Maintenant, il reste bien prouvé qu'en suivant la muraille, les Dix-mille arrivèrent à Bagdad, ou fort près de cette ville, et que la Diala les bornoit de l'autre côté dans leur passage. En effet, s'ils eussent passé le Tigre au-dessous de l'embouchure de cette rivière, il auroit fallu qu'ils traversassent la Diala après être parvenus à l'est du Tigre, ce qu'évidemment ils ne firent pas, puisque Xénophon n'en parle point du tout; et un historien qui nous a conservé jusqu'à la mémoire du passage du Physcus (1), n'auroit certainement pas omis un fleuve beaucoup plus considérable.

Le résultat de cette dissertation sert à établir la position assignée par d'Anville à Opis; et l'on peut en conclure que ce géographe fixoit aussi à Bagdad le passage du Tigre par les Dix-mille. D'Anville a publié, si je ne me trompe, un Mémoire sur sa

---

plus de quinze ou seize milles. *Voyez* Ives, *page 291*. L'Edrisi dit quinze milles, *page 205*; mais l'espace que comprennent les milles de cet écrivain, n'est pas clairement déterminé. *(N. de l'A.)*

(1) Expéd. de Cyrus, trad. de la Luzerne, *vol. I*, *liv. II*, *page 325*. (N. du T.)

carte de l'Euphrate et du Tigre (1); mais je n'en ai point eu connoissance. Je ne sais pas non plus ce qu'il a fait de l'Opis d'Hérodote : quant à ce qui concerne cet Opis, je m'abstiendrai d'en parler ; j'observerai seulement que ce ne peut être le même que l'Opis de Xénophon et d'Arrien ; car Hérodote dit que le Gyndes se jette dans le Tigre, et que le Tigre, après avoir traversé Opis, vient se décharger dans le Golfe Persique (2). Si nous devons entendre par un tel langage, que cet Opis est près du golfe, il demeure évident que ce n'est pas la même ville. Hérodote rapporte ailleurs, que le Tigre se décharge dans le Golfe Persique, à Ampé; et s'il étoit permis de soupçonner une corruption dans le texte de ce passage de l'historien que j'ai sous les yeux, les

---

(1) Ce Mémoire a été prblié sous le titre de *l'Euphrate et le Tigre*, en 1779, à Paris, de l'imprimerie royale, en un vol. *in*-4°. (N. du T.)

(2) Γύνδης...... ἐκδιδοῖ ἐς ἕτερον ποταμὸν Τίγριν ὁ δὲ παρὰ Ὦπιν πόλιν ῥέων ἐς τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσην ἐκδιδοῖ. Hérod. *liv. I, p. 89*. Comparez ce passage avec cet autre du *livre VI, page 477 :* Ἐν Ἄμπῃ πόλι παρ' ἣν Τίγρης ποταμὸς παραῤῥέων ἐς θάλασσαν ἔξει. (N. de l'A.)

deux noms n'en formeroient peut-être qu'un seul : mais il n'y a pas d'apparence qu'on soit fondé à admettre une semblable conjecture. Quant à moi, je laisse au commentateur du respectable père de l'histoire, le soin d'expliquer de pareilles contradictions, et de le concilier avec lui-même.

APPENDICE.

AVERTISSEMENT.

Le savant auteur de la seconde des deux dissertations qui vont suivre (1), dit, avec beaucoup d'obligeance, que si M. Wales et lui avoient eu le *malheur* que j'eusse consulté l'éphéméride d'Ussérius, je ne me serois adressé ni à l'un ni à l'autre pour obtenir la solution des difficultés qui m'embarrassoient; mais quelque fâcheux qu'il eût pu être de manquer l'occasion de provoquer deux réponses aussi précieuses, je sens que je mérite jusqu'à un certain point le reproche de négligence, pour avoir failli dans mes recherches, au moment même où j'étois, s'il m'est permis d'employer cette expression, en présence de mon objet.

La vérité est que j'ai osé m'avancer péniblement au travers des ténèbres les plus épaisses, à l'aide de Scaliger, du Père Pétau, de Dodwell et de Columelle : mais l'édition d'Ussérius dont je me suis servi,

---

(1) L'évêque de Rochester. *(N. du T.)*

étoit l'édition anglaise; et quoique j'y aie trouvé un renvoi de cet auteur à son Traité de l'année solaire des Macédoniens (dont j'ai fait mention), je n'ai pas vu ce Traité même, car il n'est pas renfermé dans cette édition. C'étoit là, pourtant, le fil qui devoit me conduire au sein du labyrinthe obscur où je m'étois engagé; et j'éprouve plus de regret que de honte, à ne l'avoir pas saisi lorsque l'occasion s'en présentoit.

Dans cette éphéméride, Ussérius, d'après l'autorité d'Euctémon, place le lever du soir des Pléiades à l'époque du 8 du mois *dius*, qui correspond au 1[er] de notre mois d'octobre. Cette dernière date est celle qu'Ussérius même assigne au départ de Néarque pour le voyage, après avoir comparé les deux passages tirés d'Arrien et de Strabon à la dix-huitième page de son Traité. Elle offre une preuve irréfragable, entre mille autres, que les deux auteurs ont copié le journal original de Néarque.

La date que j'ai donnée, guidé par Dodwell, est le 2 octobre; et quoique cette date ne diffère que d'un jour d'avec celle qui résulte du calcul d'Ussérius, j'ai travaillé beaucoup pour parvenir à être d'accord

avec le savant commentateur. L'erreur étoit de mon côté. En effet, j'avois mal calculé en comptant le 13 septembre (qui revient au 1[er] du mois boédromion) exclusivement, au lieu de le prendre inclusivement. Voilà toute l'étendue de ma faute; et comme j'en fais la confession de bonne-foi et sans réserve, j'ai plutôt le droit d'obtenir un témoignage d'indulgence de la part du lecteur, que d'éprouver sa sévérité.

Après tout l'embarras que cause la discussion de cette question, ce n'est pas sans quelque plaisir qu'on arrive au résultat, qui est de rendre Strabon et Arrien concordans entre eux; de justifier Ussérius et Dodwell dans leur calcul de l'année et du mois; et de voir confirmer ce calcul par les raisonnemens de deux maîtres consommés dans une science que je n'ai jamais eu le loisir d'étudier, de deux hommes auxquels j'avois soumis la question sans leur fournir toutes les données qu'elle exigeoit. Je n'ai plus maintenant qu'une chose à demander au lecteur; c'est qu'il veuille bien considérer le départ de la flotte de sa première station sur l'Indus, comme fixé au *premier* octobre, au lieu du *deux*.

I^{RE} DISSERTATION

SUR LE LEVER DES CONSTELLATIONS.

M.

Ayant terminé enfin les calculs qu'il m'étoit indispensable de faire pour être en état de résoudre vos questions sur les obscurités que présente le texte de Columelle, je vais tâcher de vous donner les réponses les meilleures et les plus claires qu'il me sera possible : mais pour y parvenir, je crois nécessaire de dire quelque chose d'une branche d'astronomie que les anciens ont cultivée beaucoup; savoir, le lever et le coucher des étoiles dans leur rapport avec le lever et le coucher du soleil. Les points qui firent l'objet principal de l'attention des anciens, furent les époques où certaines étoiles fixes, ou constellations, se levoient ou se couchoient avec le soleil, ainsi que celles où ces mêmes étoiles se couchoient au lever du soleil, et enfin celles où elles se levoient quand

le soleil se couchoit. La détermination de ces points constituoit une partie essentielle de l'astronomie des anciens; ils la jugeoient d'une très-grande importance, attendu qu'elle leur offroit les moyens de régler leur jours de fêtes, de prévoir les retours des saisons, et même de calculer par avance la longueur de l'année.

Comme le soleil, en apparence, fait sa révolution annuelle dans l'écliptique, d'occident en orient, tandis que les étoiles fixes restent constamment dans la même place, il est évident que le soleil doit se trouver en conjonction avec chaque étoile, à une époque ou à une autre de l'année. Dans le temps présent, le soleil est en conjonction avec les Pléiades, c'est-à-dire, dans la même partie des cieux que les Pléiades, vers le milieu de mai; et conséquemment il se lève et se couche dans le même temps qu'elles. C'est ce que les anciens appeloient le *lever cosmique* et le *coucher achronique* de la constellation. Mais il faut observer que, dans tous les lieux qui ont une latitude septentrionale, une étoile qui est au nord du soleil, lorsque le soleil et elle sont en conjonction, se lèvera au même instant que le soleil, peu

de jours avant que le soleil vienne en conjonction avec elle, et cela à cause de l'obliquité de la sphère. Remarquez pareillement qu'elle ne se couchera pas au même instant que le soleil, jusqu'à ce que le soleil ait passé la conjonction et soit parvenu à l'est de l'étoile; c'est-à-dire, que l'époque du lever cosmique de l'étoile arrive quelques jours avant son coucher achronique: et le nombre de jours dont la première de ces époques précède la seconde, dépend en partie de la latitude du lieu, et en partie de la distance où l'étoile est au nord du soleil dans le temps de la conjonction. Au contraire, si l'étoile est au midi du soleil à l'époque de la conjonction, le coucher achronique de l'étoile se fera avant cette même conjonction, et son lever cosmique ne se fera qu'après qu'elle sera passée. Le contraire de ces deux positions a lieu, si l'on se place dans des latitudes méridionales (1).

---

(1) Si le lieu d'observation est entre les tropiques, il y a des cas où ces deux règles générales ne sont pas tout-à-fait exactes; mais les cas dont il s'agit sont en très-petit nombre, et ne valent pas la peine que nous en fassions ici la matière d'un examen. (*N. de l'A.*)

Tant que le soleil est à l'ouest du point où il se trouve lors de son lever avec l'étoile, évidemment il doit se lever avant celle-ci, et par conséquent le lever de l'étoile ne peut être visible. Il ne demeure pas moins clair que le lever de l'étoile est également invisible lorsque le soleil et elle se lèvent ensemble; mais quelque temps après ce lever simultané, lorsque le soleil est arrivé assez à l'est de l'étoile pour se trouver considérablement au-dessous de l'horizon quand l'étoile se lève, le crépuscule sera si foible que l'étoile pourra être visible à son lever; et voilà ce que les anciens, dès qu'ils eurent eu remarqué cette circonstance, appelèrent le *lever héliaque* de l'étoile. Le nombre de jours au bout desquels cette circonstance a lieu après le lever cosmique de l'étoile, dépend en partie de la latitude du lieu, en partie des déclinaisons du soleil et de l'étoile, et enfin en partie de l'éclat de celle-ci. On ne peut donc le déterminer, comme le commencement et la fin du crépuscule, que par observation. La même raison fait qu'on ne peut voir le coucher de l'étoile lorsqu'il a lieu au même instant que celui du soleil. Il n'est pas visible non plus quelques jours avant

cette époque, à cause du crépuscule : et lorsque le soleil approchoit tellement près de l'étoile qu'on ne pouvoit plus la voir se coucher, les anciens donnoient à son coucher le nom d'*héliaque* (1). Ces phénomènes arrivent maintenant vers la fin de mai et les premiers jours de juin.

Après cela, le soleil avançant toujours à l'est dans l'écliptique, tandis que l'étoile reste au même point, parcourt bientôt une telle distance en s'éloignant d'elle, que, vers le commencement de novembre, le coucher de cet astre a lieu en même temps que le lever de l'étoile ; et, dans ce cas, le lever de celle-ci reçoit le nom d'*achronique*. Il y a plus : le soleil et l'étoile étant, à cette époque, presque dans des points opposés du ciel, il doit s'ensuivre que, vers le même temps, ou peu de jours, soit avant, soit après, selon que le lieu est dans une latitude

---

(1) Ainsi, par le lever héliaque d'un astre, nous devons entendre le moment où cet astre se dégage des rayons du soleil, qui l'offusquent de leur lumière ; et par son coucher héliaque, celui où il entre dans ces mêmes rayons, soit que cela arrive par l'approche du soleil vers l'astre, ou de l'astre vers le soleil. *(N. du T.)*

méridionale ou septentrionale, et l'étoile au midi ou au nord du soleil à l'époque de la conjonction, l'étoile doit se coucher quand le soleil se lève; et c'étoit là ce que les anciens appeloient le *coucher cosmique* de l'étoile.

Feu le docteur Bradley a déterminé, avec une grande précision, vers le commencement de l'année 1760, la longitude et la latitude de la *Lucida Pleïadum.* Il en fixe la longitude à ♉ 26° 38′ 34″, et la latitude à 4° 1′ 36″ nord. D'après quoi il est facile de reconnoître que maintenant, et dans la latitude de Rome, le lever cosmique des Pléiades a lieu le 10 de mai, ou vers cette époque, et leur coucher achronique vers le 20 du même mois; comme aussi, que leur lever achronique a lieu vers le 12 novembre, et leur coucher cosmique vers le 21 de ce mois.

Les deux dernières circonstances dont je viens de faire mention, arrivèrent, suivant votre extrait de Columelle, le 10 octobre et le 8 novembre de l'an 42 après J. C. Vous ajoutez que, selon Strabon, Néarque partit de l'Indus à l'époque du lever du soir ou lever achronique des Pléiades, en l'année

326 avant J. C., qu'Arrien nous apprend que ce fut le 2 octobre; et vous desirez savoir jusqu'à quel point ces dates et ces circonstances s'accordent ensemble, actuellement que la précession des points équinoxiaux est un fait reconnu. Vous demandez aussi une explication, à la portée de tout le monde, de ce terme *précession (in antecedentia)*, et quelques détails relatifs à son application aux phénomènes dont il vient d'être parlé plus haut, ainsi qu'à l'effet de la précession sur ces mêmes phénomènes.

Les deux points où l'écliptique traverse le plan de l'équateur de la terre, reçoivent le nom de points équinoxiaux. Celui où est le soleil à l'époque du 20 ou 21 de mars, temps où cet astre passe au nord du plan de l'équateur de la terre, est appelé le point équinoxial du printemps, et l'autre, le point équinoxial d'automne.

La terre n'est pas une sphère parfaite; mais elle a la forme d'une de ces boules dont on se sert dans un jeu de boule, les deux pôles étant sur les côtés applatis, et les plus grands diamètres de la terre, tous dans le plan de l'équateur. Or, comme il est reconnu maintenant que la force d'attraction

fait graviter les corps les uns vers les autres, le soleil et la lune agissent sur les parties proéminentes qui avoisinent l'équateur de la terre, lorsqu'ils sont hors du plan de cet équateur, et de telle sorte que les deux points équinoxiaux font un mouvement régressif le long de l'écliptique, à raison de 50 $\frac{1}{3}$ secondes de degré par an ; et c'est à ce changement insensible des points équinoxiaux qu'on donne, peut-être assez improprement, le nom de *précession* des points équinoxiaux.

Comme le point équinoxial du printemps fait son mouvement régressif à raison de la quantité annuelle de secondes que je viens de déterminer, tandis que les étoiles fixes restent à leur place, et comme nous continuons de compter les longitudes des étoiles à partir de ce point, il est évident que les longitudes des étoiles augmenteront chaque année de 50 secondes $\frac{1}{3}$. Mais comme le mouvement de ces points est dans le plan de l'écliptique, ce mouvement apparent des étoiles sera parallèle à l'écliptique ; et par conséquent il n'altérera en rien leur distance de l'écliptique, qui est appelée *leur latitude*. Il faut observer de plus, que l'an-

née (considérée sous ses rapports avec l'astronomie) commence toujours à l'époque où le soleil est dans le point équinoxial du printemps ; d'où il résulte manifestement que c'est plus tard chaque année d'une petite quantité, que ce n'avoit été l'année précédente, lorsque le soleil arrive à la même longitude que celle de quelque étoile particulière que ce soit, ou bien à ce point de l'écliptique où il se lève et se couche en même temps qu'elle. Voilà la cause pour laquelle les Pléiades se lèvent aujourd'hui lorsque le soleil se couche, et se couchent elles-mêmes quand il se lève, plus tard qu'elles ne faisoient anciennement.

J'ai déjà dit que la longitude de la *Lucida Pleïadum* fut trouvée de ♉ 26° 38′ 34″ au commencement de 1760 : mais dans le cours des dix-sept cent dix-huit ans qui se sont écoulés entre les années 42 et 1760, la précession des équinoxes, calculée à raison de 50 secondes $\frac{1}{3}$ par chaque année, monte à 86,472 secondes $\frac{2}{3}$, ou 24° 1′ 12″ $\frac{2}{3}$, lesquels, étant ôtés de ♉ 26° 38′ 34″, laissent ♉ 2° 37′ 21″ $\frac{1}{3}$ pour la longitude de la *Lucida Pleïadum* dans l'année 42 après J. C. ; et comme les latitudes des étoiles sont toujours les

mêmes (1), le point de l'écliptique, qui se leva alors avec cette étoile, fut ♈ 29° 7′ 9″, l'obliquité de l'écliptique étant à cette époque de 23° 41′ 24″. De là il résulte encore que le point qui se coucha en même temps que cette étoile se leva, fut ♎ 29° 7′ 9″; et je trouve, par les tables de Mayer, que le soleil étoit dans ce point le 19 octobre. Au moyen d'un procédé semblable, je trouve encore que le point de l'écliptique qui se leva à l'instant du coucher des Pléiades, fut ♏ 4° 20′, lequel point étoit occupé par le soleil le 29 octobre de cette même année.

La première de ces déterminations d'époques diffère de neuf jours, et la seconde de dix jours, de celles données par Columelle. Mais on peut remarquer que l'une de ces erreurs est en moins, et l'autre en plus : et comme les étoiles se lèvent et se couchent plutôt selon que l'année avance, il s'ensuit que, le 10 octobre, le soleil se seroit couché un peu de temps avant le lever de l'étoile;

(1) Je ne tiens pas compte ici du très-léger changement qu'occasionne dans la place de chacune des étoiles fixes, l'action des autres planètes sur la terre. (*N. de l'A.*)

et que réciproquement, le 8 novembre, le coucher de celle-ci auroit eu lieu quelque temps avant le lever du soleil; deux circonstances qui paroissent nécessaires, si ces phénomènes furent déterminés par observation, comme il est à présumer qu'ils le furent. Il semble évident en effet que le lever de l'étoile ne peut être observé lorsqu'il a lieu précisément au même temps que le coucher du soleil. Son coucher n'est pas visible non plus lorsqu'il a lieu au moment même du lever de cet astre, et cela à cause de la lumière du jour, ainsi que je l'ai déjà remarqué : mais, peut-être, l'un put-il être distingué par de bons yeux, dans la latitude de Rome, neuf à dix jours avant, et l'autre autant de temps après l'époque où les deux circonstances arrivèrent ensemble; et je ne doute pas que la différence entre l'observation de Columelle et mon calcul ne doive être attribuée à cette cause.

Il nous faut rechercher maintenant si l'effet de la précession des points équinoxiaux conciliera le récit de Strabon (qui établit comme fait constant, que Néarque appareilla à l'époque du lever du soir des Pléiades, c'est-à-dire, lorsque le soleil se

couchoit), avec la relation d'Arrien, qui dit, en termes exprès, que Néarque mit à la voile le 2 octobre de l'année 326 avant J. C. Dans l'intervalle entre l'an 42 après J. C. et l'an 326 avant son avénement, la précession s'éleva à 5° 8′ 42″ $\frac{2}{3}$, lesquels ôtés de ♉ 2° 37′ 21″ $\frac{1}{3}$, longitude de l'étoile en l'année 42 avant J. C., laissent ♈ 27° 28′ 38″ $\frac{2}{3}$ pour la longitude de la *Lucida Pleïadum* en l'année 326 avant l'ère chrétienne ; et le point de l'écliptique qui se leva avec l'étoile dans cette situation, à Rome, en l'année 326 avant J. C., l'obliquité de l'écliptique étant alors de 23° 44′ 13″, fut ♈ 19° 26′ 41″ : mais comme le soleil se coucha au moment du lever de l'étoile, ce dut être dans ♎ 19° 26′ 41″, le point opposé de l'écliptique, point que le soleil occupa le 17 octobre, c'est-à-dire, quinze jours après celui fixé par Arrien pour le départ de Néarque. Maintenant, si neuf ou dix jours suffirent pour rendre le lever des Pléiades visible à Rome, nous sommes certains qu'un plus grand nombre de jours ne put être nécessaire pour le rendre également visible dans le lieu d'où Néarque appareilla, lequel est situé dans une latitude beaucoup plus basse. Nous

sommes donc conduits à supposer, ou que Strabon a parlé en termes généraux (comme effectivement cela paroît être), n'entendant qu'indiquer la saison de l'année et non le jour où Néarque partit pour son expédition, tandis qu'Arrien a précisé le jour de ce même départ, ou bien que quelque erreur s'est glissée dans l'ouvrage de l'un des deux historiens. Quant à moi, la première supposition me semble la plus naturelle.

Mais quoique, suivant toute probabilité, la différence apparente qui existe entre les deux historiens doive être rapportée à l'une ou à l'autre de ces causes, il n'est pas du tout certain qu'il faille adopter l'une ou l'autre supposition. Il seroit possible, en effet, que la différence dont est question, dût être attribuée à une toute autre cause.

Le calcul précédent est fondé sur la conjecture que le calendrier julien a toujours été en usage depuis l'an 326 avant J. C. : mais nous savons qu'il ne fut légalement établi qu'environ quarante-cinq ans avant l'ère chrétienne ; et qu'antérieurement à cette époque, différens modes de computation furent employés par diverses personnes, qui ne nous ont pas toujours laissé

connoître celui dont elles avoient fait usage. Maintenant, bien qu'Arrien et Strabon aient fondé leur rapport sur la même autorité, il est possible que les années d'après lesquelles leur auteur avoit supputé, différassent des années juliennes; et dans ce cas, il pourroit résulter de cette circonstance, une différence plus grande encore que celle qui existe.

Dans les calculs qui précèdent, il est une particularité de laquelle certaines personnes pourroient induire que j'y ai commis une méprise. Je dois donc prévenir, à cet égard, toute objection. La quantité de la précession dans l'intervalle entre l'année 326 avant J. C. et l'an 42 après son avénement, est de 5° 8′ 42″ $\frac{2}{3}$, espace que le soleil mit plus de cinq jours à traverser. On peut donc présumer que la différence entre les levers achroniques de la même étoile à ces deux époques, doit être de cinq à six jours, tandis que je ne la fais que d'un peu plus de deux; mais il convient en même temps d'observer que l'excédant de l'année julienne sur la véritable longueur de l'année solaire dans cet intervalle, prend à-peu-près trois jours sur les cinq.

Voilà, Monsieur, la meilleure réponse que je puisse faire aux questions que vous m'avez proposées : elles ne décèlent aucune ignorance dans une personne qui ne s'est pas livrée particulièrement à l'étude de l'astronomie ; car les circonstances à l'égard desquelles vous avez manifesté des doutes, sont assurément très-propres à les faire naître, et tout bon esprit devra être embarrassé de les résoudre. Je m'estimerai heureux, Monsieur, si mes raisonnemens ont contribué en quelque chose à éclaircir les vôtres ; et je suis bien sincèrement, &c.

14 janvier 1796.

WILLIAM WALES.

IIe DISSERTATION

SUR LE LEVER DES CONSTELLATIONS.

M.

Vous retirerez, je l'espère, quelque utilité du résultat de mes calculs sur les différentes dates assignées par Arrien et par Strabon au commencement de l'expédition de Néarque. Un premier coup d'œil jeté sur les écrits de ces deux historiens, m'a persuadé, je l'avoue, qu'il existoit entre l'un et l'autre trop peu de concordance pour qu'il fût possible de les concilier ensemble par aucune supposition vraisemblable, à moins de bien approfondir le texte d'Arrien, qui, selon moi, présente quelques apparences de corruption.

La méthode que j'ai suivie a été de rechercher directement l'époque du lever achronique des Pléiades, dans la partie du globe où le voyage fut entrepris, en l'année 326 avant J. C., c'est-à-dire, dans celle de

ce même voyage ; et pour une raison que vous ne tarderez pas à reconnoître, je ne me suis point occupé du tout des levers et des couchers déterminés par Columelle.

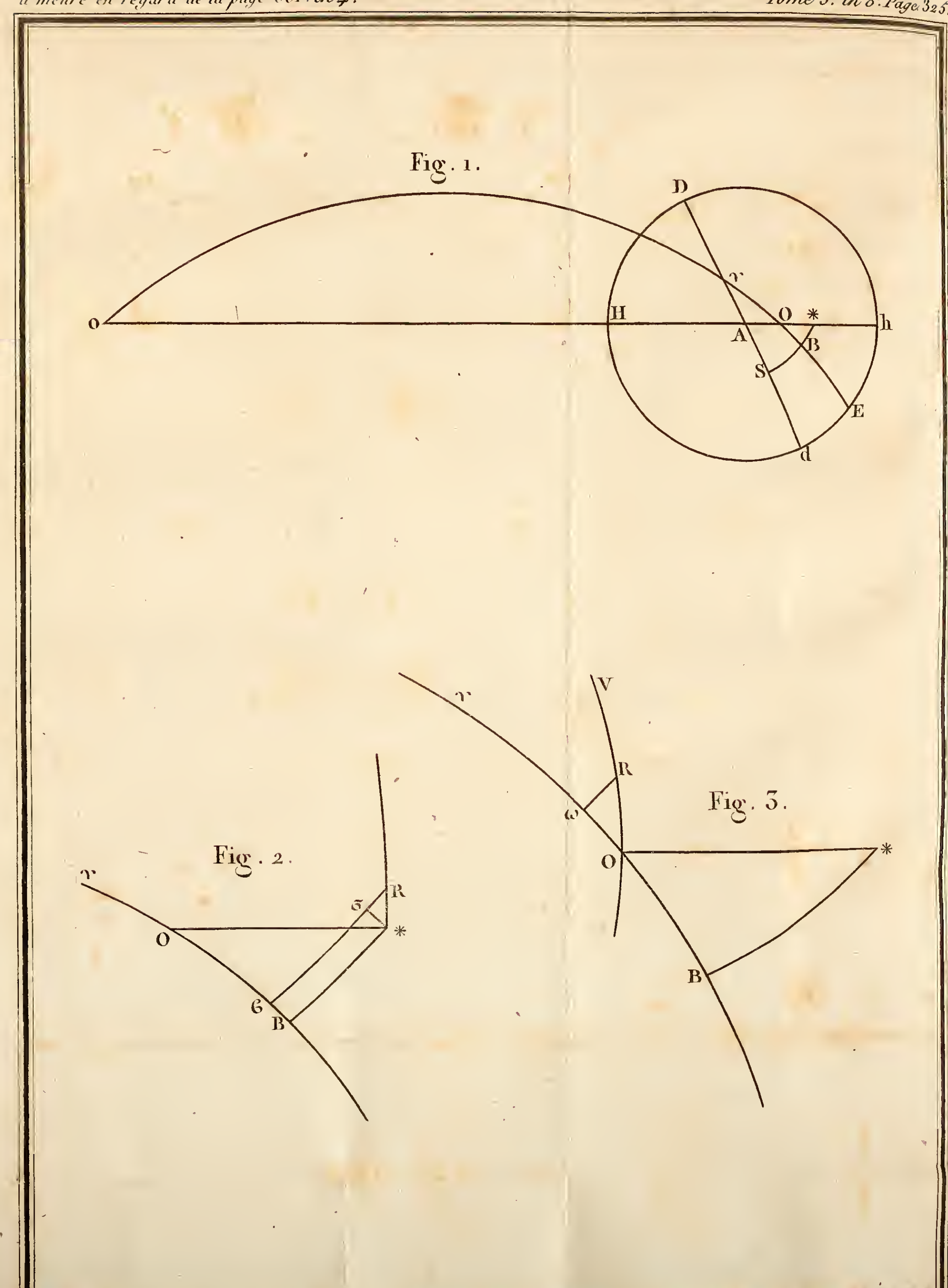
Arrien dit que Néarque partit de l'embouchure de l'Indus aussi-tôt que les vents étésiens eurent cessé de souffler, dans la onzième année du règne d'Alexandre, suivant le calcul des Macédoniens et des nations de l'Asie, et le 20 du mois athénien boédromion. Cette onzième année du règne d'Alexandre répond, comme il a été reconnu, à l'an 326 avant l'ère vulgaire, qui date de la naissance de J. C. ; et le 20 boédromion de cette année, vous supposez, d'après l'autorité de savans chronologistes, qu'il coïncide avec le 1er octobre (St. Jul.). S'il existe quelque erreur dans votre hypothèse, ce que je n'affirmerai pas avec trop d'assurance, bien que je le soupçonne, elle ne peut être de plus d'un jour.

Le texte de Strabon porte « que la flotte mit à la voile en automne, vers le temps du lever du soir des Pléiades, malgré que les vents ne fussent pas encore propices, les barbares ayant commencé des attaques con-

tre les Macédoniens, et contraint Néarque de se mettre en mer ».

Ce langage de l'auteur grec mérite toute notre attention. Il n'est autre chose, en effet, que la relation même de Néarque. Les expressions de Strabon en acquièrent donc autant d'importance, et le fait parle, en quelque sorte, pour lui-même. Les caractères assignés à l'époque du départ de la flotte, sont de nature à n'avoir pu être recueillis que dans les journaux de marins employés lors de l'expédition. En effet, un écrivain qui nous auroit donné le récit du voyage, de la seconde main, s'il m'est permis de parler ainsi, se seroit exprimé dans des termes plus analogues aux notions communes, en attachant à cette même époque, comme nous voyons qu'Arrien l'a fait, une date précise, une date au moins voisine de la précision, et ce d'après quelque comput civil bien connu. Mais si ces caractères assignés à l'époque du commencement de l'expédition, ont été tirés des journaux originaux des navigateurs, il s'ensuit qu'environ deux ou trois jours avant qu'ils appareillassent, ou, si l'on veut, deux ou trois jours après qu'ils eurent mis à la voile (car,




Fig. 1.
D
o
H
O
*
h
A
B
S
E
d
Fig. 2.
R
O
*
6
B
V
R
ω
Fig. 3.
O
*
B

pour une date de cette sorte, il ne faut pas s'attendre à une rigoureuse exactitude), ils *virent* les Pléiades levées dans l'est, peu de temps après le coucher du soleil dans l'ouest; ou plutôt, puisque l'étoile ne put être vue par eux lorsque le soleil étoit encore sur l'horizon, ils l'apperçurent une heure environ après le coucher du soleil, à une hauteur telle, qu'ils en conclurent que son lever avoit coïncidé avec le coucher de cet astre.

Nous avons donc à rechercher quel jour de l'année, dans celle du voyage, savoir, en 326 avant J. C., le lever achronique des Pléiades eut lieu dans le point du globe d'où ces navigateurs appareillèrent, c'est-à-dire, à l'embouchure de l'Indus. Si ce jour se trouve répondre à la date d'Arrien, tout sera bien : dans le cas contraire, les phénomènes de l'horizon de Rome au temps de Columelle, même en admettant que cet auteur nous en ait donné une description exacte, ne répandront aucune lumière sur le sujet qui nous occupe.

Maintenant, je prends 24° nord pour la latitude de l'embouchure de l'Indus. C'est à-peu-près là sa latitude réelle; et je prends

le nombre rond, parce que la différence d'une moitié de degré, soit en plus, soit en moins, n'influera aucunement sur le résultat du calcul.

D'après des observations du docteur Bradley, la longitude de la *Lucida Pleïadum*, au commencement de l'année 1760, étoit ♉ 26° 38′ 34″, et la latitude nord, 4° 1′ 36″.

L'intervalle de temps entre le commencement de l'année 1760 et celui de l'an 326 avant J. C., est de 2085 années juliennes; et dans cet intervalle, la rétrogradation des points équinoxiaux monte à 29° 7′ 55″.

Donc, au commencement de l'an 326 avant l'ère chrétienne, la longitude de la *Lucida Pleïadum* étoit ♈ 27° 30′ 39″, et la latitude nord, 4° 1′ 36″.

L'obliquité de l'écliptique à cette même époque étoit 23° 44′ 14″.

Dans la figure 1 ci-contre, que *HAh*, *DAd*, ♈ *OE* représentent l'horizon, le cercle équinoxial et l'écliptique, tous projetés sur le plan du méridien de l'embouchure de l'Indus, à l'instant où la *Lucida Pleïadum* se lève. Que l'écliptique coupe l'horizon, du côté de l'est dans *O*, et à

l'ouest dans *o*. Que * soit la *Lucida Pleïadum* sur la partie orientale du cercle de l'horizon. *O* sera alors le point de l'écliptique, qui arrive à cette partie orientale, et se lève en même temps que l'étoile ; et le point opposé dans l'ouest, *o*, sera le point de l'écliptique qui se couche au moment où l'étoile se lève.

A travers * tirez un grand cercle de latitude * *B S*, qui rencontre l'écliptique dans *B*, et le cercle équinoxial dans *S*. Alors, dans le triangle sphérique ♈ *B S*, nous avons l'angle *B* qui est droit ; *B* ♈ *S* est l'obliquité de l'écliptique, égale à 23° 44′ 14″, et le côté ♈ *B*, la longitude de la *Lucida Pleïadum*, égale à 27° 30′ 39″. Donc, par la résolution du triangle, nous trouvons l'angle *B S* ♈ = 69° 4′ 57″, et le côté *B S* = 11° 28′ 56″.

Mais l'arc * *B* qui est la latitude de la *Lucida Pleïadum*, = 4° 1′ 56″, et * *S* = * *B* + *B S* = 15° 30′ 52″. Donc, dans le triangle sphérique * *S A*, nous avons le côté * *S* = 15° 30′ 52″, l'angle * *S A* (ou *B S* ♈) = 69° 4′ 57″, et l'angle * *A S*, le complément de la latitude du lieu, = 66°. Donc enfin, par la résolution du trian-

gle, nous trouvons l'angle $S \star A = 43°$ $24' 29''$.

Avant d'aller plus loin dans ce calcul, il est à propos d'observer, pour nous épargner tout travail inutile, qu'il ne nous serviroit de rien de déterminer les longitudes des points *O* et *o*, que donneroit la résolution d'un triangle de plus. La longitude du point *o*, qui se couche lorsque l'étoile arrive réellement à l'horizon, nous indiqueroit seulement le jour qui *seroit* celui du lever achronique des Pléiades, si l'atmosphère n'avoit pas un pouvoir de réfraction. Mais quand l'étoile est réellement sur la partie orientale du cercle de l'horizon, elle paroît, par l'effet de la réfraction de l'atmosphère, à la hauteur d'environ un demi-degré au-dessus : et si le soleil, à la même époque, se couchoit dans la partie occidentale de ce même cercle, la même cause feroit qu'il paroîtroit à la hauteur d'environ un demi-degré au-dessus. De sorte que, le jour où le soleil est réellement sur la partie occidentale du cercle de l'horizon, au même instant que l'étoile est réellement sur la partie orientale, celle-ci, par l'effet de la réfraction, paroîtra levée, tandis que le soleil ne

semblera pas encore couché. Ce qu'il nous faut trouver, c'est le jour où l'on pourroit *voir* l'étoile se lever et le soleil se coucher dans le même instant, si toutefois l'étoile est visible pendant la lumière du soleil couchant. Ce jour arrivera plutôt que celui où l'étoile levante et le soleil couchant parviendroient au même instant aux deux points opposés du cercle horizontal. Pour déterminer ce jour du lever achronique visible de l'étoile, nous devons estimer l'effet de la réfraction tant sur le soleil que sur l'étoile. L'effet de la réfraction sur celle-ci sera facile à trouver par le moyen de l'angle $S * A$, dont nous avons déjà déterminé la quantité; et c'est là le seul usage à faire du calcul, si loin que nous l'ayons encore porté.

Dans la figure 2, que $O *$, OB, $* B$, représentent les mêmes arcs de l'horizon, de l'écliptique, et du cercle de latitude passant à travers l'étoile, que dans la figure 1.

Au travers de *, décrivez un cercle vertical $* V$, et prenez-en un arc $* R$ égal à la réfraction horizontale, c'est-à-dire, égal à 30′ 51″. Au travers de R, décrivez un grand cercle de latitude, qui rencontre l'éclip-

tique en ϵ; et au travers de $*$, décrivez un petit cercle parallèle à l'écliptique, et que ce petit cercle rencontre en σ le grand cercle de latitude que vous avez fait passer par R.

Maintenant, puisque la lumière de l'étoile qui se lève sur l'horizon est portée, par l'effet de la réfraction, jusqu'en R, dans le cercle vertical, de manière à être vue au ciel dans le point R, l'étoile qui, sans réfraction, seroit vue, où elle est réellement, au point $*$ dans le cercle de latitude $*B$, paroît au point R dans le cercle de latitude $R\epsilon$. Donc, et la latitude et la longitude de l'étoile sont changées en apparence par l'effet de la réfraction; la première se trouvant augmentée de la quantité de l'arc $R\sigma$, et la seconde diminuée de $B\epsilon$.

Dans le triangle $*R\sigma$, dont l'angle droit est en σ, et qui, à raison de la petitesse de ses côtés, peut être considéré comme un triangle rectiligne, le côté $*R = 30' \, 51''$; l'angle $R*\sigma$, qui avec $\sigma * O$ fait un angle droit, doit être égal à $O*B$ ($\mathcal{A}*S$ de la figure 1), lequel, avec le même angle $\sigma * O$, forme aussi un angle droit; donc, $R*\sigma = 43° \, 24' \, 29''$. Donc, par la résolution du triangle, le côté $R\sigma = 21' \, 12''$, et le côté

$\star\sigma = 22' 24''$. Telle est la longueur de $\star\sigma$ en parties de grand cercle; d'où il résulte que $B\mathit{C}$ sera de $22' 28''$. De là aussi $R\mathit{C}$, qui est la latitude apparente de l'étoile après sa réfraction, $= R\sigma + \sigma\mathit{C} = 4° 22' 48''$, et $\Upsilon\mathit{C}$, qui est sa longitude apparente, $= \Upsilon B - B\mathit{C} = \Upsilon\ 27° 8' 11''$.

Maintenant, dans la figure 1, il nous faut reprendre la résolution des triangles, en faisant usage de la longitude et de la latitude apparentes de l'étoile, au lieu de sa longitude et de sa latitude véritables. Ainsi, dans le triangle sphérique $\Upsilon B S$, dont l'angle droit est en B, prenez $\Upsilon B = 27° 8' 11''$; l'angle $B \Upsilon S = 23° 44' 14''$, comme ci-devant. Alors, par la résolution du triangle, l'angle $B S \Upsilon = 69° 0' 30''$, et le côté $BS = 11° 20' 29''$.

Mais $\star B$, qui doit être pris pour la latitude de l'étoile après sa réfraction, $= 4° 22' 48''$, et $\star S = S B + B \star = 15° 43' 17''$. Donc, dans le triangle sphérique $\star S A$, nous avons le côté $\star S = 15° 43' 17''$; l'angle $\star S A = 69° 0' 30''$; et l'angle $\star A S$, qui est le complément de la latitude du lieu, $= 66°$. Donc, en résolvant le triangle, nous trouvons l'angle $S \star A = 43° 29' 34''$.

Alors, dans le triangle sphérique ⋆ *B O*, dont l'angle droit est en *B*, nous avons l'angle *B* ⋆ *O* (*S* ⋆ *A*) = 43° 29′ 34″; et le côté ⋆ *B*, qui est la latitude de l'étoile après sa réfraction, = 4° 22′ 48″. D'où, par la résolution du triangle, nous trouvons le côté *O B* = 4° 8′ 59″.

Maintenant, ♈ *B*, qui est la longitude apparente de l'étoile après sa réfraction, = 27° 8′ 11″; et nous avons trouvé *O B* = 4° 8′ 59″. Donc, ♈ *O* = ♈ *B* — *O B* = 22° 59′ 32″; et c'est là la longitude du point de l'écliptique, qui arrive à la partie orientale du cercle de l'horizon précisément au même instant que le rayon de lumière brisé de l'étoile.

Le point *o* opposé à celui-là, qui arrive à la partie occidentale de ce même cercle, au même moment où la lumière brisée de l'étoile se trouve sur la partie orientale, est ♎ 22° 59′ 32″.

Mais si c'est là la véritable place du soleil lorsque l'étoile réfractée se trouve sur la partie orientale du cercle de l'horizon, le soleil ne seroit pas encore couché, et il apparoîtroit, par l'effet de la réfraction, environ un demi-degré au-dessus de l'hori-

zon. Nous avons donc à rechercher quelle doit être la vraie place du soleil pour que la réfraction horizontale puisse faire arriver la lumière de cet astre jusque dans le point *o* ; car l'époque de cette circonstance sera celle du véritable lever achronique. Pour parvenir à un pareil résultat, il nous faut estimer l'effet de la réfraction horizontale sur la longitude apparente du soleil ; et cela dépend de l'angle que l'écliptique, soit au lever, soit au coucher du soleil, forme avec l'horizon, c'est-à-dire, de l'angle ♈ *OA* (figure 1), ou de son égal, ⋆ *OB*.

L'angle ⋆ *OB* est facile à trouver, au moyen de la résolution du triangle sphérique ⋆ *OB*, dans lequel l'angle *B* est un angle droit. L'angle *B* ⋆ *O* = 43° 29′ 34″, et le côté ⋆ *B* = 4° 22′ 48″ ; d'où il résulte que l'angle ⋆ *OB* devient égal à 46° 39′ 57″.

Maintenant, pour éviter toute confusion, formez le triangle sphérique *O* ⋆ *B* tel que le présente la figure 3 : du point *O*, décrivez un cercle vertical *OV*, et prenez-en l'arc *OR* = la réfraction horizontale = 30′ 51″ : du point *R*, décrivez un grand cercle de latitude, qui rencontrera l'écliptique dans le point *ω*.

Alors, si le soleil est sur l'horizon en *O*, la réfraction horizontale portera sa lumière jusqu'en *R*; et c'est à ce point qu'il apparoîtra dans les cieux. On le verra en *R* sur le cercle de latitude *R*ω: ω sera sa place apparente dans l'écliptique; et l'arc de l'écliptique *O* ω, la différence entre sa place véritable et sa place apparente, ou l'effet de la réfraction horizontale sur sa longitude.

Dans le triangle *R O* ω, qui, à raison de la petitesse de ses côtés, peut être considéré comme un triangle rectiligne, l'angle en ω est un angle droit: l'angle *R O* ω, formant le complément de ⋆ *O B*, est = 43° 20′ 3″: d'où il résulte que *O* ω devient égal à 22′ 26″; et c'est là, comme je l'ai déjà observé, l'effet de la réfraction horizontale sur la longitude du soleil levant, sa véritable place étant *O*, dans un lieu dont la latitude est de 24° nord. Le même effet aura lieu et en même quantité sur le soleil couchant, au point opposé de l'écliptique *o* dans la même latitude: car la quantité de l'effet, dans une latitude quelconque, sur le soleil levant dans un point donné de l'écliptique, et celle de l'effet sur le soleil couchant dans le point opposé de l'écliptique, doivent être les mêmes; l'angle

que l'écliptique, dans des points opposés, forme avec l'horizon, étant égal. Mais dans l'un et l'autre cas, cet effet a lieu dans des directions opposées; la réfraction plaçant la longitude apparente du soleil levant, à l'ouest de sa véritable situation, et la longitude apparente du soleil couchant à l'est de la sienne.

De là, pour que la réfraction ait pu porter la lumière du soleil jusqu'au point *o* dans la partie occidentale du cercle de l'horizon, au même instant où la réfraction portoit celle de la *Lucida Pleïadum* sur la partie orientale, dans la latitude indiquée, nous devons fixer la véritable place du soleil à 22′ 26″ plus à l'ouest que le point *o*.

Nous avons trouvé que le point *o* répondoit à ♎ 22° 59′ 32″: donc la véritable place du soleil, pour que l'effet recherché ait pu être produit, doit avoir été ♎ 22° 37′ 6″. Par un calcul exact des mouvemens du soleil (d'après les tables de Mayer), je trouve qu'en l'année 326 avant J. C., il arriva à cette place le 19 octobre (St. Jul.), à 10^{h} 25′ 9″, temps moyen sous le méridien de Greenwich. Mais ici, pour être exacts, nous devons employer une correction, pour

l'effet de la précession sur la longitude de la *Lucida Pleïadum*, dans l'intervalle compris entre le commencement de l'année et le 19 octobre (puisque la place du soleil est déduite de la longitude de l'étoile), + 16′. Ajoutons aussi $4^h\ 36'$ pour la différence entre les méridiens de Greenwich et de l'embouchure de l'Indus, et nous aurons le 19 octobre, $15^h\ 17'$, temps moyen sous le méridien de l'embouchure de l'Indus.

Le 19 octobre (St. Jul.) fut donc le jour du lever achronique de la *Lucida Pleïadum*, sur l'horizon de l'embouchure de l'Indus, dans l'année 326 avant J. C., c'est-à-dire, dans celle 4388 de la période Julienne.

Vous envisagerez peut-être comme une difficulté cette circonstance, que l'époque déterminée par notre calcul pour l'arrivée du soleil à la place nécessaire, tombant vers les trois ou quatre heures du matin du 20, sous le méridien de l'embouchure de l'Indus, le soleil étoit précisément couché, le 19, plusieurs heures avant de parvenir à ce point de l'écliptique, ce qui auroit fait un lever achronique bien exact de l'étoile, si le moment de l'arrivée du soleil dans son

cours annuel à ce même point, eût coïncidé avec l'instant du coucher de cet astre. Mais comme il n'en est pas ainsi, vous vous étonneriez, à bon droit, que nous prétendissions qu'il y ait eu, en aucune manière, un lever achronique.

Maintenant, voici le fait dans l'exacte vérité : c'est qu'à parler avec une précision toute géométrique, il n'y eut point, en cette année, un seul jour de lever achronique exact de la *Lucida Pleïadum.* Et si nous voulons insister sur le sens bien strict des mots, c'est une chose fort rare que le lever achronique *exact* d'une étoile quelconque, à quelque place que ce soit, par la raison qu'il se trouve fort rarement que l'instant de l'arrivée du soleil au point demandé de l'écliptique, et celui du coucher de cet astre, soient le même. Ces momens peuvent différer de plusieurs heures. Il en est de même des levers et couchers cosmiques et héliaques : néanmoins il y aura constamment un jour où le lever sera plus près d'être un lever achronique que dans tout autre; et ce jour, physiquement parlant, est celui du lever achronique. Dans notre cas, le 19 octobre fut ce jour; car, au 19

octobre, le soleil, à l'heure de son coucher, fut de 24′ 45″ de longitude en arrière de la place nécessaire. Le 20, à cette même heure de son coucher, il fut de 35′ 58″ en avant; de sorte que le soleil couchant fut beaucoup plus près le 19 que le 20 de la place en question.

Je crains bien, Monsieur, que l'exactitude avec laquelle j'ai dressé ces calculs, ne vous paroisse fastidieuse et ne vous cause de l'ennui; mais j'ai préféré de les présenter en détail, afin de les rendre susceptibles d'un examen plus facile. Je me suis étendu un peu longuement sur les réfractions, parce que l'effet de la réfraction sur la longitude et la latitude des corps célestes, quoique devenu une matière très-familière pour des mathématiciens, n'est pas généralement compris, et que cependant il deviendroit fort intelligible, si les maîtres de la science vouloient bien prendre la peine de l'expliquer.

Le 19 octobre (St. Jul.) fut, comme vous voyez, le jour du lever achronique de la *Lucida Pleïadum*, à l'embouchure de l'Indus, dans l'année de notre expédition. Le voyage commença, suivant Arrien, le 20

du mois boédromion (car l'historien grec indique ce jour comme celui où la flotte mit à la voile). Vous avez estimé, avec Dodwell, que le 20 boédromion de cette année revient au 1[er] de notre mois d'octobre, et il ne peut pas y avoir une erreur bien grave dans cette estime.

Je n'ai jamais examiné les tables des cycles de Méton par Dodwell : je fais usage d'une table fort abrégée, de mon invention, par le moyen de laquelle je puis, en un très-petit nombre de minutes, déterminer avec certitude quel jour de l'année julienne tomboit, dans une année donnée quelconque d'un des cycles de Méton, le 1[er] du mois hécatombæon, conformément aux principes sur lesquels ma table est formée ; et le 1[er] d'hécatombæon, c'est-à-dire, le commencement de l'année, étant une fois connu, toute l'année peut se réduire facilement à la computation de l'ère julienne par une table générale du cycle. Dans les principes sur lesquels la mienne a été dressée, je ne me trouve pas entièrement d'accord avec Scaliger ni avec le P. Pétau. Quant à l'ordre des mois, Scaliger et moi sommes d'un même sentiment : nous ne différons pas non

plus à l'égard de l'époque du premier cycle, que je place le 15 de juillet, et non le 16 avec le P. Pétau. Je mets le mois embolismique dans les 3e, 6e, 9e, 11e, 14e, 17e et 19e années du cycle ; en quoi je m'accorde parfaitement avec le P. Pétau, excepté dans le troisième embolisme, qu'il place (avec Scaliger et Dodwell) à la huitième année du cycle. Je le fixe, moi, dans la neuvième; et en cela, je l'avoue, je diffère d'opinion d'avec ces deux savans. Dans l'arrangement des jours exérésimaux, je suis la meilleure autorité qui me soit connue, celle du savant astronome Géminus.

Présentement, l'année du voyage en question fut la 4388e de la période julienne : c'étoit donc la 107e année métonique, ou autrement la 12e du 6e cycle ; c'est-à-dire que cinq cycles étoient complètement révolus depuis la première introduction de cette période de dix-neuf ans, et que la douzième année du sixième cycle étoit dans son cours. Je trouve, par mes propres tables, que le 1er hécatombæon, dans la douzième année du sixième cycle, tomba le 15 de juillet (St. Jul.). Ajoutez vingt-neuf jours (car le mois hécatombæon de cette année fut un

mois creux), et nous arrivons au 1er métagéitnion, 15 du mois d'août. Ajoutez trente jours (car métagéitnion de cette même année étoit un mois plein), et nous arrivons alors au 1er boédromion, 12 septembre. Le 12 septembre étant le 1er de boédromion, le 1er octobre dut échoir le 20 boédromion; mais boédromion de cette année fut un mois creux, et le jour exérésimal arriva avant le 20, étant le 18 : donc le 30 septembre fut le jour que, suivant mes principes, les historiens comptèrent comme le 20 boédromion de cette année.

D'après les principes adoptés par Scaliger, le 20 de ce mois boédromion tombera précisément le même jour, le 30 septembre; et, selon le P. Pétau, ce sera un jour plus tard, je veux dire le 1er octobre.

Il demeure donc certain que ce fut l'un de ces deux jours, soit le 30 septembre, soit le 1er octobre, que Néarque appareilla de l'embouchure de l'Indus, suivant Arrien. Conséquemment, Néarque avoit passé dix-huit ou dix-neuf jours en mer avant que celui du lever achronique de la *Lucida Pleïadum* arrivât, en prenant ce lever achronique dans le sens strict du mot, se-

lon la définition mathématique des termes. A la vérité, Strabon ne dit pas expressément que la flotte mit à la voile le jour même du lever achronique des Pléiades, mais seulement dans la saison : toutefois l'intervalle de dix-huit à dix-neuf jours sembloit offrir une trop grande différence pour que nous admissions comme règle, même cette vague détermination de l'époque. Aussi ma première idée avoit-elle été de soupçonner quelque erreur dans le nom du mois indiqué par Arrien ; et j'essayai de découvrir, à force de conjectures, la possibilité de rectifier l'historien grec. Mais après avoir fait passer les données d'Arrien par l'épreuve sévère du calcul le plus rigoureux, je me suis vu forcé d'abandonner mes hypothèses.

Diverses suppositions, et un grand nombre de calculs, m'ont persuadé jusqu'à l'évidence, que la conjecture très-ingénieuse de M. Wales, au moyen de laquelle il concilie son calcul du lever achronique de la *Lucida Pleïadum*, à Rome, en l'année de notre Seigneur 42e, avec la date de Columelle, est la seule solution, la solution véritable, de cette difficulté. La concordance parfaite

qu'elle produit entre Arrien et Strabon, relativement à l'époque du départ de Néarque, a quelque chose de surprenant.

M. Wales observe que le lever achronique exact d'une étoile n'est jamais visible, à cause de la lumière du soleil : mais ce qui est également vrai, c'est que le lever de l'étoile, pendant plusieurs soirées avant le jour du lever achronique, ne sera pas visible davantage ; car le soleil doit non-seulement être couché, mais il doit l'être et avoir baissé jusqu'à une certaine distance au-dessous de l'horizon, à l'effet que le crépuscule soit assez foible pour laisser paroître les étoiles fixes. Supposez alors qu'un jour quelconque, n'importe lequel, le soleil soit descendu un peu au-dessous de cette distance, lorsqu'une étoile particulière est sur la partie orientale du cercle de l'horizon ; au soir de ce même jour, si le ciel est sans nuages, on pourra observer le lever de l'étoile. Supposez encore que, la nuit suivante, le soleil n'ait pas baissé tout-à-fait jusqu'à la distance demandée, lorsque la même étoile se trouve sur cette partie orientale, alors le lever de l'étoile ne sera pas visible ; et lorsque l'étoile deviendra

visible, elle paroîtra déjà à une petite distance au-dessus de l'horizon. La nuit suivante, elle paroîtra à une plus grande hauteur encore au-dessus de l'horizon, lorsqu'on la verra; la troisième, à une élévation plus sensible encore; et le soir du véritable lever achronique, l'étoile sera parvenue à une hauteur très-considérable, lorsqu'on parviendra à la voir. Il étoit assurément fort naturel (c'étoit même le seul moyen de s'accommoder aux besoins du langage populaire) que les anciens appelassent soir du lever achronique, celui du jour où, pour la première fois, le lever de l'étoile leur apparoissoit.

La distance au-dessous de l'horizon, à laquelle le soleil doit être descendu lorsqu'une étoile devient visible pour la première fois, cette distance, dis-je, varie selon la grandeur de l'étoile. La *Lucida Pleïadum* est une étoile de la troisième grandeur; et Ptolémée prétend que ces étoiles commencent à pouvoir être vues quand le soleil est descendu à 14 degrés au-dessous de l'horizon. Présentement, je trouve, par le moyen du calcul, que, dans l'année du voyage (la 4388e de la période julienne),

lorsque le soleil étoit de 14 degrés au-dessous de la partie occidentale de l'horizon, au même instant que la *Lucida Pleïadum* arrivoit à la partie orientale, la véritable place de cette étoile dut être ♎ 5° 33′ 56″; et elle arriva à la place dont est question, en cette année, le 30 septembre, 12^h 59′ (St. Jul.), temps moyen sous le méridien de Greenwich. Employons, comme ci-dessus, la correction convenable pour l'effet de la précession sur la longitude de la *Lucida Pleïadum*, c'est-à-dire, + 15′; et nous aurons le 30 septembre 13^h 14′, temps moyen sous le méridien de Greenwich : ajoutez 4^h 36′, et nous aurons le 30 septembre 17^h 50′, temps moyen sous le méridien de l'embouchure de l'Indus : ce qui fait, à raison du mode de division du jour dans notre comput civil, 10 minutes avant 6 heures du matin du 1er octobre.

Donc, le soir du 30 septembre, le soleil (se couchant dans cette latitude vers 5^h 57′ 26″, temps apparent après midi) seroit de plusieurs minutes de plus que 14 degrés au-dessous de l'horizon, à l'instant du lever de la *Lucida Pleïadum*. Donc le lever de l'étoile, au soir de ce jour, pourroit être

visible une minute ou deux plus tard que $1^h\,0'\,24''$ après le coucher du soleil : mais le soir du jour suivant, 1er octobre, le soleil seroit seulement à $13°\,37'\,15''$ au-dessous de l'horizon à l'instant du lever de l'étoile; ce qui ôte $22'\,45''$ sur les 14 degrés. Donc, le soir de ce même jour, l'étoile ne seroit pas visible sur l'horizon. Mais comme le soleil descend à raison de $13'\,40''$ en $1'$ de temps, il baisseroit jusqu'au terme de 14 degrés dans $1'\,40''$ de temps après l'instant du lever de l'étoile; et comme l'étoile se lève dans la latitude de 24 degrés nord, à raison de $13'\,11''$ en $1'$ de temps, l'étoile, $1^h\,0'\,24''$ après le coucher du soleil, et $1'\,40''$ après le moment de son propre lever, perceroit au travers du crépuscule expirant avec la hauteur apparente de $21'\,58''$ (je dis la hauteur *apparente*, car l'effet de la réfraction sur l'étoile est compris dans ces calculs). Cette hauteur est très-sensible à l'œil, formant à peine moins de deux tiers de tout le diamètre du soleil; mais le soir du lendemain (2 octobre), tous les doutes seroient assurément éclaircis. En effet, le 2 octobre, l'étoile, à la même distance de temps après le coucher du soleil, perceroit au travers des foibles

restes du crépuscule, avec la hauteur très-sensible de 1° 2′ 48″ au moment de sa première apparition. D'où nos marins auroient conclu que l'achronicisme sensible étoit passé. En nous résumant donc, il paroît que la circonstance à laquelle ces navigateurs donneroient le nom de lever achronique des Pléiades, auroit eu lieu, soit le jour même où la flotte mit à la voile, soit le lendemain, soit enfin, mais au plus tard, le troisième jour.

C'est ainsi que, par une suite de calculs longs et pénibles, mais amenés au dernier degré de précision et d'exactitude, graces à l'assistance de M. Wales, dont je ne puis assez admirer l'intelligence et la profonde perspicacité, nous nous trouvons avoir établi une concordance parfaite entre les deux relations de Strabon et d'Arrien.

Je vous félicite, Monsieur, comme je me félicite moi-même, du succès de ces recherches; et suis, &c.

L'évêque de Rochester.

Deanery, 6 juin 1796.

P. S. Peut-être soupçonnerez-vous que

j'ai commis une erreur dans les raisonnemens préliminaires à ces calculs, en ne comptant que pour 2085 années juliennes, l'intervalle entre le commencement de l'an 326 avant J. C. et celui de l'an 1760 de N. S., tandis que vous pourriez imaginer qu'il falloit compter 2086. Toutefois la vérité est que, faute d'attention, j'étois tombé dans la méprise contraire. J'avois estimé cet intervalle, de 2086 années juliennes au lieu de 2085; et au moyen de cette inadvertance, il me fallut prendre la peine de refaire une seconde fois le calcul entier depuis le commencement jusqu'à la fin, et de corriger tous mes nombres, quoique j'eusse bien pu ne pas m'embarrasser, dans mes recherches, de l'erreur résultant de cette sur-estime de l'intervalle dont il s'agit.

Pour entendre comment il se fait que le moindre intervalle est le véritable, vous devez savoir que c'est une erreur commune à tous les chronologistes qui supputent d'après l'ère chrétienne, que de compter les années antérieures à l'avénement de J. C., en en supposant une de trop. L'année que les chronologistes appellent la 326e avant J. C., étoit celle 4388 de la période julienne,

comme vous pouvez le reconnoître en consultant les tables de Blair, du P. Pétau ou d'Ussérius. L'an 1760 de N. S. étoit le 6473e de la même période : donc l'intervalle est de 2085 années juliennes. Le calcul par l'ère chrétienne, lorsque nous avons à nous reporter au temps qui la précède, n'est guère dressé avec précision que dans les tables astronomiques. Si vous consultez celles de Mayer, vous y trouverez, à la première page des époques des mouvemens du soleil (*page 6*), et encore à la première page des époques de la lune (*page 36*), une année de J. C. marquée o; et par les époques assignées à cette année de N. S. o, il paroît que c'est la 4713e année de la période julienne. Or, cette année 4713 de la période julienne, est appelée par les chronologistes, comme vous le verrez de nouveau par leurs tables, l'an 1er *avant* J. C. En même temps, ils nomment l'année suivante de la période julienne, à savoir, la 4714e, l'an 1er *après* J. C.; et par cette inexactitude de langage, ils représentent en effet l'intervalle entre un jour numérique quelconque de l'an 4713 de la période (le 1er mars, par exemple), et le même jour numérique de l'année sui-

vante de la période, comme se composant de deux années entières au lieu d'une.

Depuis que j'ai terminé mes calculs, j'ai découvert, presque par hasard, une autorité que je regarde comme essentiellement confirmative de l'exactitude des conséquences auxquelles leur résultat nous a conduits. Dans l'Ephéméride de l'année macédonienne de l'archevêque Ussérius, je trouve cette preuve contre le 8 du mois dius : « *Euctemoni vespertinæ apparent Pleïades* ». Le 8 du mois dius, suivant la réduction de l'année macédonienne par le même Ussérius, étoit le 1er de notre mois d'octobre (St. Jul.). Euctémon l'astronome est indiqué par Ptolémée comme ayant assisté Méton dans l'observation du solstice d'été : donc Euctémon florissoit en Grèce environ un siècle avant l'époque de l'expédition.

Je présume qu'Ussérius a pris de Géminus cette date du lever du soir des Pléiades d'Euctémon, en ramenant la date de Géminus à l'année macédonienne; car voici ce que je lis dans le parapegme ou table que donne ce dernier au chapitre seizième de son Isagoge:

Τὸν δὲ ζυγὸν διαπορεύεται ὁ ἥλιος ἐν ἡμέραις λ.

Et quelques lignes plus bas :

Ἐν δὲ τῇ Ε Εὐκτήμονι Πλειάδες ἑσπέριαι φαίνονται ἐκ τοῦ πρὸς ἕω.

Le chiffre E marque le cinquième jour du soleil dans la Balance. Suivant Euctémon et Méton, le soleil entra dans le signe de la Balance le 27 septembre ; donc, le cinquième jour après étoit le 1er octobre, le 8 du mois dius d'Ussérius.

Au cinquième jour du passage du soleil dans le signe de la Balance, cet astre se trouvoit dans le 5e degré de la Balance, suivant sa marche progressive ; et la prosthaphérèse, à cette même époque, étant de 1° 38′ avec le signe négatif, sa véritable place étoit dans le troisième degré de la Balance ; et ce nouveau résultat s'accorde merveilleusement avec mes calculs.

Si M. Wales et moi avions eu le malheur que vous eussiez consulté l'Ephéméride d'Ussérius, ou bien celle de Géminus, au lieu de Columelle, vous ne nous auriez proposé cette question ni à l'un ni à l'autre ; car vous eussiez tenu pour constant que Strabon et Arrien étoient d'accord ensemble. De même encore, si M. Wales ou moi

avions consulté ces écrivains avant de faire nos calculs, peut-être ne nous serions-nous point engagés dans un pareil travail. Nous vous aurions conseillé de suivre Euctémon, sans vous embarrasser de la description donnée par Columelle, des phénomènes d'un autre climat, dans un autre siècle : mais alors aussi nous n'eussions pas découvert ce que M. Wales avoit conjecturé, et ce que mes calculs, j'ose le croire, établissent d'une manière incontestable, savoir, que lorsque les anciens parlent de levers achroniques, ce qu'ils disent doit s'entendre de l'achronicisme sensible. Et c'est là un principe qui peut empêcher les chronologistes de tomber dans de fréquentes erreurs, où les induisent les conséquences qu'ils voudroient tirer de ces caractères astronomiques dont les anciens faisoient usage.

OBSERVATIONS

SUR LE PETIT STADE D'ARISTOTE (1).

La circonférence de la terre, selon Eratosthène, = 252,000 stades ; suivant Aristote, = 400,000 stades: donc le stade d'Aristote est à celui d'Eratosthène comme 252 est à 400, c'est-à-dire, à très-peu de chose près, comme 5 est à 8. C'est là une proportion beaucoup plus exacte que celle de 4 à 7 ; car la proportion de 4 à 7 fait le stade d'Eratosthène trop grand de près d'un neuvième, tandis que celle de 5 à 8 ne le fait trop grand que de $\frac{1}{124}$.

La proportion du pied romain au pied de Londres, est de 97 à 100. De là résulte que le pied romain = 11,64 pouces; le pas [5 pieds] = 4 pieds 10,2 pouces, mesure de Londres; le mille [1000 pas] = 7 *furlongs*

(1) Par le docteur Horsley, lord-évêque de Rochester.

Elles peuvent trouver leur place à l'article des Mesures itinéraires, *Tome Ier, page 105.* (N. du T.)

76 *yards* 2 pieds, ou 4850 pieds, mesure de Londres.

Appelons le pas romain P, le mille M, le stade olympique Σ.

Maintenant (d'après Polybe, tel qu'il est cité par Strabon), $M = 8\,\Sigma + \frac{1}{3}\,\Sigma$.

Ainsi $125\,P\,(= \frac{1}{8}\,M) = \Sigma + \frac{1}{24}\,\Sigma = \frac{25}{24}\,\Sigma$.

Ainsi $5\,P = \frac{1}{24}\,\Sigma$, et $120\,P = \Sigma$.

Ainsi Σ, ou le stade olympique, = 582 pieds de Londres, ou 194 yards, ou bien le stade olympique = 0,110227′ 27′, milles de Londres.

$$8 : 5 = 0{,}110227'\,27' : 0{,}0688920'\,45'\,45'.$$

Ainsi le stade d'Aristote = 0,0688920′ 45′ 45′, milles de Londres.

D'où il résulte pour la distance de Jamad à	Stades d'Aristote.		Mill. de Lond.
l'embouch. de l'Indus..	= 10000	=	689.
Pour la côte des Arabites.	= 1000	=	68,9.
des Orites.......	= 1600	=	110,24.
des Ichtyophages.	= 10000	=	689.
de Karmanie.....	= 3700	=	254,93.
de la Perside....	= 4700	=	323,83.
TOTAL......	31000	=	2135,90.

De là, par l'effet de la réduction des mesures grecques, on voit que la distance

totale devroit être de 2135,9 milles de Londres ; ce qui toutefois, si les décimales eussent été comptées plus exactement, seroit de 2135,65 milles de Londres ; car 0,068892 × 31000 = 2135,652 : mais les mesures données par les modernes ne fournissent que 1908 milles; la différence est de 227,65 milles de Londres, ou de $\frac{10}{94}$ de toute la distance.

Mais si huit stades olympiques formoient exactement un mille romain, et que l'addition d'un tiers de stade par Polybe fût une erreur de cet historien, occasionnée par la différence entre le pied romain et le pied olympique, alors un stade olympique égaloit 606,25 pieds de Londres, ou 0,1147774 milles de Londres, et le stade d'Aristote seroit de 0,0717359 milles de Londres ; et la distance entière, de 0,0717359 × 31000 = 2223,8 milles de Londres; ce qui rend encore plus forte la différence entre les mesures anciennes et modernes, et d'où il semble raisonnable de conclure que l'estime du stade par Polybe étoit juste.

Remarquons, en passant, que dans le cas où cette estime seroit juste, l'opinion qui a si long-temps et si généralement prévalu

d'une différence entre le pied grec et le pied romain, au moyen de laquelle le premier seroit plus grand que le second dans la proportion de 25 à 24, cette opinion, dis-je, seroit nécessairement une erreur : elle paroît avoir été répandue parmi les Romains eux-mêmes ; mais elle dut être fondée sur une estime peu précise de la longueur du stade olympique. Les Romains, dans leur évaluation la plus commune des mesures grecques, inclinoient assez à regarder huit stades olympiques comme parfaitement égaux à leur mille, ne tenant aucun compte de la fraction dont parle Polybe : d'où l'on avoit cru pouvoir inférer que le stade olympique étoit de 125 pas romains, c'est-à-dire, de 625 pieds romains ; ce qui, dans le fait, donne la longueur assignée formellement à ce stade par Pline. Mais l'on savoit très-bien que ce stade n'étoit que de 600 pieds olympiques. On en tira donc la conclusion que 600 pieds grecs font 625 pieds romains, d'où devoit résulter la conséquence naturelle, que le pied grec étoit au pied romain comme 625 est à 600, c'est-à-dire, comme 25 est à 24. Mais si le mille romain étoit précisément ce que Polybe l'a calculé être, savoir, un

tiers de stade de plus que huit stades, la longueur du stade se trouveroit tout juste de 120 pas romains, ou de 600 pieds romains : et puisqu'il étoit aussi de 600 pieds grecs, il reste évident que le pied grec et le pied romain ont dû être absolument le même.

DISSERTATION

SUR LE PREMIER MÉRIDIEN DE PTOLÉMÉE,

PAR DE LA ROCHETTE.

Voici de quelle manière j'essaierai de résoudre la question que m'a proposée le docteur Vincent, concernant la longitude de Ptolémée.

Si Ptolémée avoit déterminé le méridien de Londres par la différence de temps entre ce lieu et le méridien d'Alexandrie, comme l'ont cru Maginus et quelques autres, je ne vois pas comment on pourroit justifier la réduction qui a été faite de sa longitude, ou, ce qui est la même chose, l'augmentation de son degré : mais on a conclu ces différences horaires de la graduation même, qui n'est que le résultat des distances itinéraires réduites outre mesure par Ptolémée, à l'effet de comprendre tous les lieux dans sa projection stéréographique. De-là vient que son degré d'un grand cercle contient un cinquième de stade de moins que ce qu'il devroit

contenir, c'est-à-dire, 500 stades au lieu de 600.

Dans sa première carte de l'Europe, Ptolémée place Londres à 20 degrés à l'est des îles Fortunées. Dans l'estime des lieux les plus remarquables où l'on suppose qu'il a été fait des observations sur l'état du ciel, la différence horaire entre Londres et Alexandrie est de 2h 40', ou de 40°. Maintenant, comme le méridien d'Alexandrie est à 4 heures de distance de celui des îles Fortunées, la même longitude de 20 degrés à l'est de ces îles, se retrouve pour le méridien de Londres.

Longitude de Londres à l'égard de l'île de Fer, suivant Ptolémée.........	20°	0'	0"
Suivant les tables du docteur Maskeline.	17.	40.	13.
Erreur de Ptolémée............	2.	19.	47.
Longitude de Londres, à l'égard d'Alexandrie, suivant Ptolémée.......	40.	0.	0.
Suivant la *Connoissance des temps*.....	30.	16.	9.
Erreur de Ptolémée............	9.	43.	51.
Ce qui devroit être..............	10.	13.	51,

si nous suivions les éditions qui placent Alexandrie par 40° 30'.

Ptolémée place la *civitas Parisiorum*, ou *Lucotetia*, par 23° 30′ des îles Fortunées, ou 3° 30′ est de Londres, au lieu de 2° 25′ 37″, différence de longitude établie par Maskeline entre l'un et l'autre lieu. Maintenant, si nous diminuons d'un cinquième la différence indiquée dans le géographe d'Alexandrie, nous aurons 42 minutes à déduire; ce qui portera cet intervalle à 2° 48′, ou bien près de ce qu'il est effectivement. Voilà ce que je regarde comme la véritable longitude déterminée par Ptolémée entre Londres et Paris.

La même opération faite à l'égard de la longitude de Londres depuis l'île de Fer ou les îles Fortunées, mettra Londres à 16° au lieu de 17° 40′ 13″; et alors l'erreur n'est que de 1° 40′ 13″. La distance entre les méridiens de Londres et d'Alexandrie est réduite aussi, par ce moyen, à 32 degrés; et l'erreur dans cet espace, tout immense qu'il est, reste de moins de 2 degrés.

Les cartes de Ptolémée, dressées d'après son principe d'un petit degré, ont donné à la Méditerranée une étendue d'à-peu-près 20 degrés de longitude de plus qu'elle ne devoit avoir, tandis que, dans le fait, l'au

teur n'a pas excédé la véritable longitude de 4 degrés ou environ. Cette erreur grossière qui les défiguroit, s'est pourtant soutenue et accréditée pendant quatorze cents ans. Enfin, le savant Gassendi (dans le milieu du siècle dernier) écrivit contre une aussi monstrueuse absurdité; et quelques années après, Guillaume de l'Isle nous donna une mer Méditerranée n'ayant plus que 860 lieues de long, au lieu de 1160 qu'elle avoit toujours eues dans les cartes avant cette remarquable époque.

F I N.

TABLE DES MATIÈRES.

N. B. Les lettres *a*, *b*, *c*, indiquent les tomes, et les chiffres arabes désignent les pages.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.




TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 000 274 452